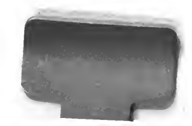

ALLI



OEUVRES
DE GRESSET.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

J.B.L. GRESSET.

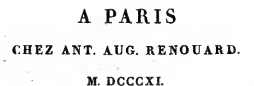


OEUVRES

DE GRESSET.

TOME PREMIER.





A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCCCXI.

PRINCIPAUX TRAITS

DE LA VIE PRIVÉE ET LITTÉRAIRE

DE GRESSET.

JEAN-BAPTISTE GRESSET naquit à Amiens en 1709; sa famille, originaire d'Angleterre, vint dans le XVII[e] siecle s'allier à quelques familles des plus distinguées de cette ville : son pere étoit conseiller du roi, et sa mere descendoit du célebre physicien Rohault.

Gresset fit ses études chez les jésuites d'Amiens. Le P. Lagneau, d'Arras, prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions; et Gresset en conserva toujours de la reconnoissance : il disoit dans une épître à la ville d'Arras, en 1740 :

L'un de tes citoyens aux lieux de ma naissance
Daigna former, instruire et guider mon enfance.
Il m'apprit à penser : il m'apprit encor plus;

En ouvrant le Parnasse à mon jeune courage,
Il éclairoit mes pas du flambeau des vertus.
Mon ame enfin est son ouvrage.

Le P. Lagneau avoit pris pour devise : *Les talents et les mœurs*. Ce fut celle de son éleve; et ces deux mots font son histoire.

Frappés des grandes espérances que donnoit leur jeune éleve, les jésuites voulurent l'attacher à leur société. Sans avoir de vocation, Gresset ne montra point d'abord de répugnance; à seize ans, en 1725, il commença son noviciat, et fut, comme il le dit, *porté du berceau sur l'autel*. Il vint ensuite achever ses études au collége de Louis-le-Grand, à Paris; et, suivant le très bon usage des jésuites, il en recommença le cours, en professant lui-même les humanités à Moulins, à Tours et à Rouen. Dans chacune de ces villes il annonça de rares talents, soit par des sermons dont quelques uns existent encore, et méritent d'être conservés au moins en manuscrit, soit par des compositions destinées pour les exercices publics des colléges, mais

qui n'avoient aucunement l'empreinte scholastique.

Son talent pour la poésie s'essaya d'abord à la versification latine. Une piece en vers élégiaques, intitulée *Charites* ou *les Graces*, qu'il fit prononcer par un de ses éleves, à la fin d'une année, est tout-à-fait digne de son titre, et figureroit à côté de ce que nos poëtes les plus aimables ont écrit en françois sur le même sujet.

Un autre ouvrage en prose poétique latine est le Discours sur l'Harmonie, prononcé en 1733, lorsqu'il étoit professeur de rhétorique, et traduit depuis par lui-même en françois, en 1737. Cet ouvrage fit époque dans sa vie; là commencerent pour lui les désagréments et les dégoûts, qui le firent enfin revenir sur un engagement contracté sans vocation, et qui l'enleverent aux jésuites par les tracasseries injustes qu'on lui fit essuyer. Dans un discours sur l'harmonie il avoit été naturel d'exalter tout ce qui avoit rapport à la musique: pour un religieux le sujet étoit difficile

à traiter; il avoit parlé de l'opéra, des ballets, du vaudeville: tout cela fut trouvé plus que profane; on dénonça son ouvrage comme scandaleux. Il fut obligé de se défendre, et on a dans ses papiers les notes d'après lesquelles il composa son apologie.

Il n'osoit pas encore se l'avouer, mais son dégoût se déguisoit sous d'autres formes; et l'on peut croire que déja ce sentiment avoit beaucoup influé sur les dispositions qui lui dicterent son ode sur l'amour de la patrie, faite à Tours en 1730, et dans laquelle il exprime si vivement son regret d'être éloigné des bords de la Somme par un destin jaloux. Cette ode, son début sur le Parnasse françois, fut suivie de deux autres; l'une qu'il adressa de Tours à sa mere, à l'occasion de la mort de sa sœur, décédée en mars 1731 dans l'Hôtel-Dieu d'Amiens où elle étoit religieuse; l'autre est l'ode à Louis XV sur la guerre, imprimée à Rouen en 1733. Dans cette derniere la critique releva justement *les Ris* que l'auteur faisoit paroître en *casques de roses;* mais on

applaudit à l'éloge du maréchal de Villars qui fait le sujet de la même strophe.

Bientôt après Gresset prit tout son essor, et fixa son nom au temple de mémoire en y plaçant celui d'un perroquet. Le poëme de Ver-Vert fut imprimé à Rouen en 1734. « Ce « poëme, dit M. d'Alembert, n'eût été entre « les mains d'un autre qu'une plaisanterie in- « sipide et monotone, destinée à mourir dans « l'enceinte du cloître qui l'avoit enfantée. « Gresset eut l'art de deviner dans sa retraite « la juste mesure du badinage qui pouvoit « rendre piquant pour les gens du monde un « ouvrage dont le sujet devoit leur paroître « si futile; il y répandit, avec intelligence et « avec sagesse, ces graces délicates et légeres, « qui, dans les détails dont il a égayé ses ta- « bleaux, empêchent la gaîté d'être ignoble « et fastidieuse. »

L'auteur n'avoit que vingt-six ans, et il étoit jésuite, circonstances qui ajoutoient à la singularité. Les premiers pas du jeune poëte surprirent et le monde qui ne le con-

noissoit pas, et l'ordre qui l'avoit nourri. Ver-Vert produisit l'effet d'un phénomene littéraire; on en fit trois éditions; on le traduisit en vers latins. Raux, artiste habile, représenta en émail les aventures du perroquet; M. Bertin, secrétaire d'état, qui eut pour Gresset une amitié et un attachement tout particuliers, lui fit présent d'un cabaret en porcelaine exécuté à la manufacture de Sevres, et dont les tasses et autres pieces retraçoient aussi l'histoire du héros chanté par Gresset. Voilà, disoit le poëte, l'édition de mes ouvrages faite à Sevres. Enfin, pour combler son succès, Jean-Baptiste Rousseau fit le plus grand éloge de ce poëme; il y trouvoit le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné et étalé dans toute sa perfection. « Si jamais, « ajoutoit-il, l'auteur peut parvenir à faire « des vers un peu plus difficilement, je pré« vois qu'il nous effacera tous tant que nous « sommes : c'est un génie des plus heureux et « des plus beaux qui aient jamais existé ». Ces éloges honorerent également et le vieil

auteur de l'ode à la Fortune, et le jeune auteur de Ver-Vert. Mais cette époque de la gloire de Gresset fut aussi celle d'une persécution plus sérieuse que la premiere : Ver-Vert avoit fait rire le public un peu aux dépens des religieuses ; un ministre d'état avoit une sœur supérieure générale de la Visitation ; les visitandines se trouverent ainsi être des puissances. Le ministre, sans inimitié personnelle contre Gresset, dont il devint depuis l'ami, fit du badinage de Ver-Vert une affaire d'état : il n'étoit pas dévot, mais il épousa la querelle de l'amour-propre offensé de sa sœur ; il porta ses plaintes à la Compagnie de Jésus. La politique des jésuites, quoique très flattée du succès de leur jeune confrere, voulut sur-tout ne pas déplaire ; et l'auteur de l'innocent badinage de Ver-Vert fut exilé à La Fleche.

Cet exil le choqua beaucoup, et l'ennuya bien plus encore ; il s'en plaint, avec autant de naturel que d'agrément, dans une relation de son voyage de Tours à La Fleche, lettre

mêlée de prose et de vers, écrite, à ce qu'il paroît, *currente calamo*, et adressée à madame Du Perche de Tours. Cette piece, publiée pour la premiere fois dans sa vie écrite par le P. Daire, bibliothécaire des Célestins, Paris, 1779, *in*-12, a été insérée dans toutes les éditions de ses œuvres faites depuis une quinzaine d'années. Il écrivit au provincial, ne reçut point de réponse satisfaisante; enfin, n'y pouvant tenir, il demanda sa sortie des jésuites, leur fit des adieux généreux et poétiques, et rentra dans le monde, en 1735. Ces adieux aux jésuites lui attirerent deux réponses, dont l'une est plate et indécente; et toutes deux sont maintenant oubliées.

Il étoit encore attaché à cette Société, lorsqu'il publia à Blois, en 1734, un recueil de ses poésies, dans lequel on trouve une imitation libre des six premieres églogues de Virgile; il ajouta les quatre autres dans une seconde édition faite à Amsterdam, en 1741.

Cette traduction des bucoliques n'est pas un des titres poétiques de Gresset; mais s'il

n'a pas tiré des sons assez heureux du pipeau de Virgile, il avoit bien tracé les caracteres de cette sorte de poésie dans son ode à Virgile, et mieux encore dans son *Siecle Pastoral*, idylle qui est un chef-d'œuvre dans ce genre. Gresset, admiré par Jean-Baptiste Rousseau, ne le fut pas moins par l'homme célebre qui depuis porta le même nom avec des talents d'une nature bien différente. J.-J. Rousseau aimoit passionnément l'idylle du Siecle pastoral; il l'a mise en musique, et y a ajouté six strophes qu'on trouvera dans cette édition.

Après Ver-Vert parurent, aussi en 1734, deux ouvrages d'un genre plus analogue à ce poëme; le Carême in-promptu et le Lutrin vivant, réimprimés l'année d'après. On ne donne pas à ces deux bagatelles le titre de poëme, qui a même été disputé à Ver-Vert; ce ne sont que des contes, mais le badinage en est très ingénieux; et leur moindre mérite est celui de la difficulté vaincue, tout embarrassant qu'il ait pu être de rendre avec décence et clarté la scene grotesque du Lutrin. A la

fin du Lutrin vivant Gresset fait un grand éloge de Du Cerceau ; il y a cependant loin de son badinage, souvent gêné et apprêté, à celui de Gresset, dont le naturel, l'aisance sont le mérite caractéristique ; et il lui fait trop d'honneur en le nommant son modele.

Si Gresset avoit, au jugement de J.-B. Rousseau, effacé Chapelle dans son Ver-Vert, il surpassa de beaucoup Chaulieu dans sa Chartreuse, qui parut en 1735 : il composa cette piece dans le bosquet de Minerve du jardin de Chaulnes, qu'il a célébré depuis dans l'épître au P. Bougeant. A la vue des richesses poétiques et philosophiques prodiguées dans cette épître avec une si aimable facilité : « Quel prodige ! s'écria J.-B. Rousseau ; quel « désespoir pour tous les prétendus beaux « esprits modernes » ! Il préféroit cette épître à Ver-Vert, comme étant d'un ordre de poésie et de talent au-dessus du récit des aventures d'un perroquet.

En 1736 Gresset publia l'épître à sa Muse ; c'est le plan de conduite qu'il se proposa lui-

même dans la littérature et dans le monde. Cette piece a bien quelques longueurs ; mais elle devroit être, pour tout jeune poëte, ce que le serment d'Hippocrate est pour un nouveau médecin.

Gresset, en sortant des jésuites, étoit resté attaché à ce qu'il y avoit de plus illustre parmi eux: ses amis étoient les PP. Rouillé, auteur, avec le P. Catrou, d'une Histoire romaine que celle de Rollin a fait oublier ; Brumoy, le savant traducteur du théâtre des Grecs ; Bougeant, auteur du traité de Westphalie. Mais ces hommes de mérite attiroient trop l'attention publique, et ils avoient des désagréments même dans leur compagnie. Ce qui arriva aux deux derniers réveilla dans Gresset sa rancune contre le séjour de La Fleche : le P. Bougeant avoit été, comme lui, exilé dans ce collége, pour avoir publié un badinage innocent sous le titre d'Amusement philosophique sur le langage des bêtes. En 1735 il fut cependant rappelé au collége de Louis-le-Grand ; et à l'occasion de son retour Gresset lui écrivit

une lettre charmante, publiée pour la premiere fois par le P. Daire, auquel on doit savoir gré de l'avoir conservée : elle est dans notre édition et dans plusieurs autres, mais sans ce commencement en prose, rapporté par le même P. Daire.[1]

En 1737, Gresset célébra la premiere exposition des tableaux, faite cette année au Louvre. La piece pourroit être meilleure; on l'a cependant conservée dans cette édition comme un hommage rendu aux arts, et comme la consécration poétique d'une époque remarquable dans l'histoire de l'école françoise.

Son épître au P. Bougeant fut composée à

(1) « J'imagine que quelque vénérable espion, reste de la lignée des Aubins, gens de décachetante et interceptante mémoire, aura supprimé ma petite épître; mais vous êtes heureusement arrivé, et c'est bien tout ce qu'on peut faire que de rapporter sa pauvre vie de cette métropole des caveaux et des catacombes de la Société. Vous voilà ressuscité, et nos amis peuvent aller à la côte sans craindre les partis ennemis (*les espions qui interceptoient ses lettres au P. Bougeant*).

Or, au sortir du monument, etc. »

Chaulnes, dans la même année 1737; elle finit par un hommage extrêmement touchant que l'auteur rend à la mémoire de cet évêque de Luçon, fils du fameux Bussy-Rabutin, bien plus aimable que son pere, et que Voltaire avoit nommé,

> L'ornement de la bergerie
> Et de l'Église, et de l'Amour.

En 1738, Gresset eut une longue et dangereuse maladie, pendant laquelle madame de Toulle, sa sœur, vint lui donner ses soins. Il lui adressa ensuite sa belle épître sur sa convalescence : madame de Toulle étoit digne de toute la tendresse et de la prédilection particuliere que toujours son frere eut pour elle.

Avec un petit volume de poésies délicates et légeres, Gresset pouvoit prendre place au Parnasse entre Hamilton et Chaulieu; on attendoit avec impatience qu'il entrât dans la carriere où s'immortaliserent Corneille, Moliere et Racine; c'est à cette difficile épreuve qu'en France on aime à juger les grands talents

poétiques. Il commença par la tragédie d'Édouard III, représentée le 22 janvier 1740: il l'envoya par la poste à Voltaire, qui en trouva le port un peu coûteux, *quoiqu'il y eût de très beaux vers*. Cette tragédie fut assez bien reçue; mais, comme le remarque La Harpe: « Gresset méconnut la nature de son talent « quand ses succès le conduisirent à lui faire « entreprendre une tragédie; il n'y a rien en « lui qui tende au tragique. »

Voici la derniere phrase de l'avertissement de Gresset sur cette tragédie: « Il faut, dit-il, « s'honorer des critiques, mépriser les satires, « profiter de ses fautes, et faire mieux. »

Gresset renonça sagement à Melpomene pour Thalie. Le 3 mai 1745 il fit représenter Sidnei, comédie en trois actes et en vers; c'est une espece de drame philosophique, écrit avec élégance, et qui se lit avec plaisir: mais ni Édouard ni Sidnei ne pouvoient tirer l'auteur de la foule des poëtes dramatiques; et sur le théâtre Gresset sembloit encore inférieur à lui-même, lorsqu'enfin il prit aussi sur la

scene une place supérieure par le Méchant, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la premiere fois le 15 avril 1747. Cette piece eut vingt-quatre représentations; on se déchaîna d'abord contre elle, on prétendit y reconnoître tout Paris; l'auteur fut accablé de brochures : les journalistes déchirerent l'ouvrage, ils le trouverent languissant; c'étoit, selon eux, une froide copie du Médisant de Destouches. Qu'est-il arrivé? les brochures et les journaux sont oubliés, et le Méchant est resté au théâtre. C'est la piece dont on sait le plus de vers, et dont le plus de traits sont devenus proverbes. Jamais on n'a si bien pris au théâtre le ton du monde et de la conversation la plus distinguée. Ces nuances de notre langue sont difficiles à saisir pour les étrangers; aussi le grand Frédéric, qui aimoit beaucoup Gresset, avouoit à la représentation du Méchant qu'il étoit bien loin d'en saisir toutes les finesses.

Gresset avoit, en 1740, adressé à ce prince une ode sur son avènement au trône : le nou-

veau roi lui avoit fait une réponse que peu de rois sont en état de faire; il lui avoit envoyé à son tour une ode que l'on trouvera imprimée à la fin de cet Essai [1]. Frédéric ne se borna pas à des compliments poétiques; il fit faire à Gresset les offres les plus brillantes pour l'engager à venir se fixer à Berlin; on croyoit même qu'il l'y avoit décidé : aussi Voltaire, dans plusieurs de ses lettres, semble regarder la chose comme faite, et ne le nomme plus que le *prussien Gresset;* mais celui-ci, trop attaché à la France, trop amoureux de sa Picardie, se contenta d'entretenir de loin en loin avec Frédéric une correspondance respectueuse.

Après le succès du Méchant, Gresset fut un moment l'idole de Paris; il projetoit dès-

(1) J'y ajoute deux strophes de l'ode de Gresset, dont l'une inédite vient de m'être communiquée par M. Fayolle, à qui l'on doit une bonne édition de Gresset, en 3 vol. *in*-18, augmentée de beaucoup de pieces qu'il a publiées pour la premiere fois, et qui sont toutes aussi dans cette nouvelle édition.

lors de se retirer en province. On voit dans ses ouvrages combien il étoit attaché au pays qui l'avoit vu naître ; quelque part qu'il pût être hors de la Picardie, il se croyoit presque en exil. Outre ce sentiment profond qui le ramenoit vers Amiens, il croyoit qu'un homme de lettres, connu et répandu, ne peut concilier, dans le tourbillon de Paris, le recueillement du travail et les distractions du monde. C'est un embarras que Voltaire éprouvoit dans le même temps, et qu'il a peint en prose[1] lorsque Gresset l'a peint en vers.

Ce desir de retourner dans sa patrie ne le quitta plus jusqu'au moment où il put voir son projet accompli. Rentré dans Amiens, il voulut signaler son bonheur par un bienfait. Aidé du crédit du duc de Chaulnes, alors gouverneur de la province de Picardie, il obtint l'établissement d'une société littéraire, érigée en académie des sciences, belles-lettres et arts, dans la ville d'Amiens, en 1750, par des lettres

(1) Lettre à madame de Chambonin.

patentes du Roi, qui l'en nomma président perpétuel. Mais l'esprit d'égalité, d'indépendance, la sorte de fraternité que Gresset savoit être nécessaires à ces associations, l'empêcherent d'accepter ce titre.

Cependant l'éclat du succès du Méchant avoit ouvert à Gresset les portes de l'académie françoise. Le 4 avril 1748 il prit la place de Danchet, traça un portrait honorable du caractere de son prédécesseur, et s'attacha ensuite à développer une these brillante et favorable à l'émulation. Il combattit l'éternel *tout est dit*, avec lequel on veut arrêter l'essor du génie, et démontra qu'il est encore des progrès à faire dans les lettres et dans les arts, et que le génie ne connoît point de bornes.

Pénétré de cette idée, il étoit lui-même sans cesse occupé de ses travaux, amassoit des matériaux immenses, esquissoit une foule de caracteres, et traçoit de nombreux plans de comédies. Vers 1751 il avoit terminé deux pieces qui lui avoient été demandées pour le spectacle de la cour, l'*Esprit à la mode*, et l'*Ecole*

de l'amour-propre; et, dans la retraite paisible où son amour pour son pays natal l'avoit ramené, il méditoit en silence beaucoup d'autres ouvrages, lorsqu'un nouveau désagrément qu'il eut à essuyer pour une phrase d'un discours académique, refroidit tout-à-coup son émulation, glaça son génie, et le livra dès-lors aux religieuses insinuations de l'évêque d'Amiens (d'Orléans de La Mothe). Ce prélat, d'une piété exemplaire autant que respectable, son ami particulier, avoit sur lui une grande autorité, et son seul tort peut-être fut d'avoir poussé trop loin l'usage de cette autorité, en exigeant au nom de Dieu des sacrifices littéraires que la véritable religion ne demandoit sans doute pas.

Le 14 décembre 1754 d'Alembert fut reçu à l'Académie françoise à la place de l'évêque de Vence, M. de Surian. Gresset, que son séjour habituel à Amiens n'empêchoit point de faire de temps à autre des voyages à Paris, étoit alors directeur de l'Académie, et, comme tel, obligé de faire le panégyrique du défunt. Il

crut le devoir louer par les endroits qui, dans sa conduite épiscopale, étoient vraiment louables. Voici donc ce qu'il dit de M. de Surian, et qui fit un si grand tort au panégyriste.

« Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans « bassesses et sans hypocrisie, il y vécut sans « faste, sans hauteur, et sans négligence. Ce « ne fut point de ces talents qui se taisent « dès qu'ils sont récompensés; de ces bouches « que la fortune rend muettes, et qui, se fer- « mant dès que le rang est obtenu, prouvent « trop que l'on ne prêche pas toujours pour « des conversions. Dévoué tout entier à l'in- « struction des peuples confiés à son zele, il « leur consacra tous ses talents, tous ses soins, « tous ses jours; pasteur d'autant plus cher à « son troupeau, que, ne le quittant jamais, « il en étoit plus connu: louange rarement « donnée et bien digne d'être remarquée! Dans « le cours de plus de vingt années d'épiscopat, « M. l'évêque de Vence ne sortit jamais de « son diocese que quand il fut appelé par son

« devoir à l'assemblée du clergé : bien diffé-
« rent de ces pontifes agréables et profanes,
« crayonnés autrefois par Despréaux, et qui,
« regardant leur devoir comme un ennui,
« l'oisiveté comme un droit, leur résidence na-
« turelle comme un exil, venoient promener
« leur inutilité parmi les écueils, le luxe et
« la mollesse de la capitale, ou venoient ram-
« per à la cour et y traîner de l'ambition sans
« talent, de l'intrigue sans affaires, et de l'im-
« portance sans crédit. »

Il n'y avoit rien que de vrai dans toute cette tirade, qui rappelle le vers fameux de Boileau :

C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Mais si Boileau, protégé par Louis XIV, avoit pu étendre impunément les droits de la satire jusque sur les prélats de cour, Gresset, sous Louis XV, n'eut pas le même privilége ; sa derniere phrase sur-tout parut une hardiesse si mal sonnante, qu'on la fit rayer du recueil de l'Académie. Lorsqu'il alla à Versailles présenter son discours, le roi lui

tourna le dos, le regardant comme un esprit fort. Gresset, consterné de cette disgrace, oublia tous ses projets littéraires; et désespéré de l'idée que Versailles le regardoit comme un homme dangereux, il se jeta dans les bras de l'évêque d'Amiens, et ne consulta que lui sur les moyens de se sauver du danger de passer pour un philosophe.

L'évêque d'Amiens ne pouvoit être blessé de ce portrait de M. de Surian, auquel il s'efforçoit de ressembler; mais il profita de cette circonstance pour persuader à son ami de renoncer au théâtre, et d'y renoncer par une especc d'abjuration publique. Il lui fit considérer cette démarche comme le seul moyen de réparer sa faute, et de rétablir à la cour sa réputation de chrétien. D'autres circonstances seconderent les vues religieuses du prélat. Gresset fut extrêmement frappé de la mort subite d'un de ses amis, et le fut plus vivement encore du parti violent qu'un jeune homme d'Amiens, connu par beaucoup de scandale, prit, au milieu d'un bal masqué, de

se retirer à la Trappe, d'où il adressa à Amiens une homélie foudroyante contre les erreurs et les vains amusements du siecle. Enfin, en 1759, Gresset, aux yeux de qui l'on faisoit briller la perspective de rentrer en grace à la cour, d'obtenir du roi des faveurs signalées, d'être appelé peut-être à l'éducation du duc de Bourgogne, Gresset, pressé par son évêque, qui étoit en même temps son confesseur, se détermina à la démarche la plus étrange. Après avoir jeté au feu des comédies et plusieurs autres ouvrages, fruit de tant de travaux et de veilles, il abjura solennellement le théâtre par une lettre qu'il fit insérer dans la plupart des journaux; elle est datée du 14 mai 1759, et se trouve au tome II de cette édition, page 387.

On a jugé diversement cette résolution de Gresset : nous autres mondains, nous n'y voyons que la perte de charmantes productions. Nous aimerions mieux que Gresset, resté un peu plus profane, ne nous eût pas privés des cinquieme et sixieme chants de Ver-

Vert, des ouvrages qu'il détruisit alors, et de ceux qu'indubitablement il auroit composés depuis. Mais ne nous permettons point de juger les consciences : Gresset crut que la religion lui commandoit ce sacrifice, et nous devons respecter la pureté de ses motifs.

Voltaire et Piron, qui n'aimoient point Gresset, s'égayerent à ses dépens. Ce dernier, qui peut-être voyoit avec déplaisir le Méchant se placer presque au niveau de la Métromanie, et qui, à l'occasion de la réception de Gresset à l'Académie, avoit déja lancé contre lui une épigramme [1], lui en décocha une seconde; et ces deux épigrammes ne sont pas ses plus mauvaises; la premiere sur-tout,

---

(1) En France on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantieme on fait asseoir mon homme;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme;
Plus n'en avez phrase, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

qui fut une espece de prophétie[1]. Voltaire, que tout l'éclat de sa gloire ne pouvoit guérir de quelque petit mouvement d'envie, ou au moins de jalousie, contre les succès de ses confreres en littérature, essaya de ridiculiser Gresset par ces vers du Pauvre Diable[2], dans

---

(1) Gresset pleure sur ses ouvrages
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés.
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

(2) Gresset doué du double privilége
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot, long-temps petit badin;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable

lesquels l'humeur perce beaucoup plus que dans les saillies de Piron.

Si Gresset eut des jaloux, il ne fut jamais jaloux de personne; et, malgré les plaisanteries beaucoup trop piquantes de Voltaire, toujours il rendît hommage aux talents de ce grand écrivain, soit dans la conversation, soit dans ses correspondances familieres.

Dans sa retraite, il ne cessa point de cultiver les lettres. Indépendamment des ouvrages de poésie dont nous venons de parler, chaque année il laissoit échapper de sa plume quelques épîtres, quelques pieces fugitives, qu'on inséroit dans les journaux et dans les recueils du temps. Chaque année aussi il composoit plusieurs discours pour l'académie d'Amiens; et quand le sort le nommoit directeur de l'académie françoise, il venoit en remplir les fonctions pendant son trimestre: déja en cette

---

Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

qualité il avoit répondu, en 1754 et 1755, aux discours de réception de Boissy, de d'Alembert; et, en 1774, il fut encore directeur pour la réception de M. Suard.

A cette derniere époque, Gresset commença à signaler moins son talent pour la peinture des mœurs de la capitale; talent que jusque-là on avoit si justement admiré dans la plupart de ses productions, et particulièrement dans sa comédie du Méchant. Un long séjour dans la province lui avoit fait perdre la trace des nuances si fugitives de nos révolutions de mode dans les usages, et même dans la langue. En répondant au discours de M. Suard, après avoir donné des éloges à ses traductions de l'anglois, il voulut peindre le ridicule des variations de notre langage; mais il ne connoissoit plus les couleurs qu'il falloit employer. D'Alembert, qui, reçu par lui, fut chargé de recevoir son successeur, l'abbé Millot, dit dans sa réponse à ce dernier, en parlant du discours de Gresset:

« Il voulut peindre des ridicules dont il

« avoit perdu le trait et les formes. Le public « vit avec un silence respectueux, et avec « une sorte de douleur, le coloris terne et « suranné de ces tableaux, comme il voit les « derniers efforts de ces artistes célebres dont « la jeunesse s'est immortalisée par des chefs-« d'œuvre, et dont les mains défaillantes, en-« core attachées sur la toile qu'animoit autre-« fois leur génie, essaient en vain d'y repré-« senter, par quelques traits informes, des « objets que leurs foibles yeux ne peuvent « plus apercevoir. »

Mais cette époque procura à Gresset des honneurs d'un autre genre. On avoit fait valoir à la cour sa résipiscence ; il en obtint quelques faveurs. Il eut l'avantage de s'approcher de Louis XVI pour le haranguer, au nom et à la tête de l'Académie, sur son avénement au trône. Peu après, dans la même année, il reçut des lettres de noblesse, dont M. Dagay, intendant de Picardie, fit lecture dans une assemblée publique de l'académie d'Amiens. Il est dit, dans le préambule de ces

lettres, que l'auteur s'est acquis une célébrité d'autant mieux méritée que la religion et la décence, toujours respectées dans ses écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. « Cette « grace, dit un de ses panégyristes, cette « grace, l'une des premieres que le monarque « eût accordées, n'étoit pas le trait le moins « digne de signaler les commencements d'un « regne sur lequel la nation fondoit de si « douces espérances. »[1]

L'évêque d'Amiens, dont j'ai parlé plus haut, avoit voué à Gresset l'amitié la plus sincere. Une grande conformité de caracteres et de goûts les avoit attachés l'un à l'autre. Ils étoient tous deux fort gais; ils aimoient les contes plaisants, les épigrammes, et ils avoient beaucoup de talent pour en faire. On assure que Gresset avoit composé une foule de contes, qui étoient autant de petits poëmes,

(1) Eloge de Gresset qui a concouru au prix proposé par l'académie d'Amiens, par Max. Roberspierre. Londres (Paris), Royez, 1785, *in*-8°.

variés à l'infini, et une quantité innombrable d'épigrammes, à quelques unes desquelles le marquis de Chauvelin avoit contribué. On n'a aucun espoir de rien recouvrer de ces petits ouvrages, connus seulement des personnes qui les entendoient réciter dans les sociétés dont ils faisoient les délices. L'évêque étoit le seul qui fût en état de lutter contre Gresset dans le genre du conte. Dans leur jeunesse ils se trouvoient souvent ensemble chez le duc de Chaulnes, et y faisoient assaut à cette sorte d'escrime poétique pendant plusieurs heures de suite. Et c'est cet homme qui a contraint Gresset à brûler l'Ouvroir, etc. etc.

Avec tant de moyens de briller dans le monde, personne ne s'y montra plus simple que Gresset, ni plus modeste : aussi ses talents n'effarouchoient personne ; loin d'exciter la jalousie, il étoit généralement aimé, et les sarcasmes de Voltaire et de Piron sont les seuls traits satiriques qui aient été dirigés contre sa personne ou ses ouvrages.

Il jouissoit sur-tout du bonheur au milieu

d'une famille nombreuse qu'il chérissoit. Dans un des voyages que, pendant ses quinze années de séjour à Paris, il faisoit de temps à autre à Amiens, il avoit pris de l'inclination pour une demoiselle de beaucoup d'esprit, et d'un caractere doux et enjoué. Il obtint sa main en 1751. Charlotte Galland étoit fille d'un négociant d'Amiens, et de la même famille qu'Antoine Galland, célebre par sa traduction ou imitation des Mille et une Nuits.

De toutes les personnes qui composoient la famille de Gresset, ce fût une de ses sœurs, mariée à M. de Toulle, capitaine de cavalerie, qu'il aima le plus, et dont il fut le plus chéri; et Madame de Toulle étoit, à tous égards, digne de cette préférence. Aux vertus, aux qualités d'un esprit vif et juste, elle réunissoit les charmes d'une beauté rare. Son goût exquis l'avoit rendue le juge-né des ouvrages de son frere, qui les soumettoit à son examen avant de les publier. Cette femme intéressante, que Gresset a en quelque sorte associée à sa gloire en l'appelant sa Minerve, a eu la douleur de

le voir mourir, et elle ne lui a pas survécu d'un an.

En 1777 le roi nomma Gresset écuyer, chevalier de l'ordre de S.-Michel, et historiographe de l'ordre de S.-Lazare. Sa santé, depuis plusieurs années chancelante, ne le laissa pas jouir long-temps de ces titres. Dans les premiers jours de juin 1777 il fut surpris par quelques accès de fievre; et, le 16 du même mois, au quatrieme accès, il mourut, à l'âge de soixante-huit ans, d'un abcès qui lui creva dans la poitrine. Il n'a point laissé d'enfants.

Lorsque ses scrupules religieux le déterminerent à sacrifier plusieurs des ouvrages qu'il avoit achevés, et à en abandonner d'autres qu'il avoit commencés, il recommanda que l'on ne publiât jamais ce qui pourroit en rester après sa mort. Ses volontés n'ont été que trop scrupuleusement exécutées, et on auroit dû se souvenir que Virgile mourant avoit ordonné aussi qu'on jetât au feu les matériaux de son Enéide; qu'Auguste ordonna, au con-

traire, que ces matériaux fussent rassemblés et rendus publics. On connoît les beaux vers sur ce sujet, attribués à Auguste:

Frangatur potius legum veneranda potestas...

De plusieurs comédies achevées, et qui furent alors détruites, l'une, intitulée *le Secret de la Comédie,* avoit été lue par l'auteur à deux de ses amis, qui pensent que jamais rien de plus gai et de plus plaisant n'a été donné au théâtre. D'une autre, *le Monde comme il est,* on ne connoît que le titre.

Avec les ouvrages de Gresset publiés avant sa mort, cette édition contient encore tout ce qui, depuis, a été donné d'après ses manuscrits, plusieurs odes, épîtres, enfin le Chartreux, qui n'est qu'un fragment, et l'Abbaye, pieces dont la derniere copie auroit pu être l'objet de ses scrupules religieux, bien plutôt que les comédies et les deux chants si regrettés de Ver-Vert. J'aurois desiré pouvoir donner quelques unes des nombreuses pieces que l'on prétend exister encore en manuscrit dans diverses mains.

J'ai fait pour cela tout ce qui dépendoit de moi ; et si cette collection des OEuvres de Gresset ne se trouve pas augmentée de quelques unes de ces épigrammes dont sa gaîté naturelle lui suggéra un si grand nombre, de quelques unes de ces odes et épîtres[1] inédites dont on pourroit desirer de trouver ici les meilleures ; au moins ai-je eu la satisfaction d'enlever à l'oubli, et peut-être à la destruction, le charmant poëme du Parrain magnifique, qui ne verroit cependant pas encore le jour, si je n'avois eu pour me seconder que la bonne volonté des compatriotes de Gresset. C'est à l'amitié d'un étranger, d'un Anglois, à son zele pour la gloire du chantre de Ver-Vert, et à son amour pour la littérature françoise, que je dois l'obligeante communication de cette spirituelle plaisanterie que Gresset eût perfection-

(1) J'ai, écrite de sa main, une longue épître adressée à M. de Choiseul, ministre ; mais, malgré des vers fort agréables et quelques tirades heureuses, la piece m'a semblé trop inégale, et sur-tout trop peu achevée, pour mériter les honneurs de l'impression.

née sans doute, qu'il eût probablement abrégée de beaucoup, mais qui, telle que nous avons pu la recueillir, est encore un titre littéraire dont plus d'un poëte se feroit grand honneur, et qui a sur-tout le mérite si précieux pour une production enjouée, celui d'être extrêmement amusante, tandis qu'un si grand nombre de nos poésies, même réputées badines, sont si excessivement ennuyeuses.

Après de longues et nombreuses enquêtes, après de pressantes et inutiles sollicitations, suivies de promesses qui n'aboutirent qu'à des refus, ou bien à la communication de pieces soi-disant inédites, tandis que depuis deux lustres elles courent le monde dans dix éditions différentes, je fis enfin une derniere tentative, et ce fut la seule fructueuse. J'avois l'avantage de connoître à Amiens M. le chevalier Croft, savant anglois, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et notamment d'un très ingénieux travail sur Horace, *Horace éclairci par la ponctuation*, et recommandable autant par l'aménité de ses mœurs, par

ses qualités personnelles, que par sa profonde érudition, accompagnée d'un goût exquis, et du talent, si rare dans un étranger, d'écrire dans notre langue avec autant d'élégance que de pureté. Je lui fis part de mon chagrin, et je l'invitai à faire tout ce qui seroit en lui pour me procurer quelques unes de ces pieces tant desirées par les nombreux admirateurs de Gresset. Au bout de quelques semaines M. Croft me fit l'envoi et le présent des dix chants manuscrits du Parrain, et voulut bien me promettre de faire tout ce qui lui seroit possible pour me procurer d'autres pieces encore.

A la suite de ce poëme, que j'ai publié l'année derniere, en *in*-8°, comme ces deux volumes, est une épître ou lettre d'un homme qui s'est retiré du monde, que messieurs les neveux de Gresset m'avoient cédée la croyant inédite et de leur oncle, et que j'ai depuis reconnue avoir été souvent imprimée dans des journaux et dans plusieurs recueils, où elle est attribuée par les uns au

marquis de Saint-Aulaire, et par d'autres à Jean-Baptiste Rousseau. Au reste, comme la piece est courte et fort agréable, j'espere que sa réimpression n'aura pas été fastidieuse au public.

Des renseignements, que je croyois exacts, m'avoient fait rapporter la composition du Parrain à l'année 1760, et cette date impliquoit contradiction avec le rigorisme, l'austérité dont l'auteur avoit fait, en 1759, une profession aussi sincere qu'éclatante. L'erreur se trouve rectifiée par une note de sa main, dans laquelle, parmi diverses lignes pleines de ratures et toutes relatives au Parrain, on lit, *Nota: Distribution, mars* 1750, ce qui s'accorde parfaitement avec le vers du chant premier, *Au point milieu du siecle dix-huitieme.*[1] Une autre note, également de sa

(1) Une petite piece de vers, adressée à M. de Bougainville, pour envoi du Parrain, et datée de 1755, prouve encore que ce poëme fut achevé bien avant 1760. Cette piece, que je place à la tête du Parrain, vient de m'être communiquée par M. Fayolle, qui en conserve l'origiual écrit de la main de Gresset.

main, fournit pour le même ouvrage une correction qui remplace un très mauvais vers par un autre bien plus supportable; c'est le deuxieme du premier chant. Au lieu de

Qui né pour l'air capable et tout bouffi de gloire,

Gresset corrige

Qui né pour les grands airs et pour la belle gloire.

Cette belle gloire ne fait pas un fort bel effet, mais le premier hémistiche de ce nouveau vers est indubitablement meilleur, et des deux vers on peut en faire un bon.

Lorsque je publiai le Parrain, j'ignorois encore s'il restoit du Gazetin autre chose que les cinquante-huit vers que je donnois pour la premiere fois. J'ai depuis acquis la certitude de son existence en un manuscrit complet et correct que possede un parent de Gresset, domicilié à Amiens. Imprimer cette piece comme le Parrain, eût été faire aux amateurs des lettres françoises un cadeau non moins agréable que le premier; et la réunion de ces

deux poëmes auroit formé le troisieme volume des OEuvres; mais, pour cette fois, toutes les sollicitations ont été inutiles. Demandes, prieres, offres de payer tout aussi chèrement qu'il le faudroit; rien n'a servi, et les possesseurs sont restés inflexibles; ils ne veulent ni donner, ni vendre, ni échanger contre un présent en livres; ils ne veulent pas non plus faire imprimer eux-mêmes. On a laissé entrevoir l'opinion, manifestée sans détour au sujet du Parrain, que ces publications étoient une honte pour la mémoire de Gresset. C'est au public à juger si, même avec ses nombreuses négligences, sa prolixité, et tous ses défauts, le Parrain est une œuvre dont la publication soit une tache pour l'auteur. Il est à croire que celle des quatre chants du Gazetin qu'on assure être plus soigné, plus limé, n'auroit pas été plus déshonorante. Si en outre on considere que deux personnes dans Amiens sont réputées savoir par cœur les deux chants si desirés des Pensionnaires et de l'Ouvroir, sans que jamais

on ait pu les déterminer à en faire la révélation, et que ces personnes sont presque octogénaires; tout en respectant les scrupules de ceux-ci, et en trouvant un peu étrange l'espece d'avarice littéraire de ceux-là, on ne peut que regretter qu'un aussi bizarre concours de circonstances prive, peut-être pour jamais, le public d'aussi intéressantes productions. En attendant qu'un changement heureux de résolution, un hasard inespéré détermine à la révélation des deux chants, révélation qui certes ne seroit ni coupable ni indiscrette; en attendant que le ciel touche et amollisse le cœur de ceux qu'on pourroit bien nommer les geoliers du Gazetin, conservons au public et le plan de ces ouvrages, et le peu de vers qu'on connoît de l'Ouvroir; suivons l'exemple de ces soigneux éditeurs grecs ou latins qui recueillirent avec scrupule les moindres fragments des ouvrages ou morceaux perdus, et n'hésiterent pas à imprimer même des demi-phrases, des mots isolés, pour servir de pierre d'attente, de

fanal en cas de quelque heureuse découverte.

On connoît ce peu de vers du chant des Pensionnaires :

Les petits noms sont nés dans les couvents.

Un jour du monde efface un an du cloître.

Le cœur s'éveille avec l'impatience :
Le desir naît de l'inexpérience.

On ne sait rien, on cherche à deviner.
Car, comme on sait, qui dit religieuse,
Dit femme prude, et sur-tout curieuse.

Dans un morceau sur l'éducation le poëte s'écrie :

O jours heureux du cœur et du bon sens,
Où chaque mere, élevant ses enfants,
Ne laissoit point remplir à l'aventure
Ce devoir saint qu'impose la nature !

Gresset récita l'Ouvroir, en 1753, à une séance publique de l'académie d'Amiens, et à la cour en 1775, lorsqu'en sa qualité de directeur de l'académie françoise, il compli-

menta Louis XVI sur son avènement au trône.

L'Ouvroir étoit l'histoire abrégée de toutes les occupations, de toutes les petitesses, de toutes les grimaces d'un couvent. En voici le début :

Temple secret des petites sciences,
Il est un lieu tapissé de sentences,
D'emblêmes saints, de mystiques vertus,
D'anges vainqueurs, et de démons vaincus.

Après une description charmante des mysteres qui se célebrent dans ce temple, séjour de la candeur et de l'innocence, on trouvoit ces vers sur les occupations des religieuses :

L'une découpe un *agnus* en losange,
Ou met du rouge à quelque bienheureux;
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,
Ou passe au fer le toupet d'un archange;
Tandis qu'ailleurs la mere saint Bruno
Tout bonnement ourloit un *lavabo*.

Le chant étoit terminé par le récit d'une représentation d'Athalie, qu'on y donnoit à

l'occasion de l'année jubilaire de la mere supérieure. On avoit choisi, pour remplir le rôle du jeune roi Joas, une jolie et fraîche nonnette; mais le malheur avoit voulu qu'une maladie qui lui étoit survenue subitement l'enlevât au moment où l'on devoit jouer la piece. Une vieille mere Cunégonde, qui ce jour-là perdoit sa derniere dent, vouloit remplacer la jeune religieuse. Grande réclamation de la part des novices. La cause étoit portée devant le sanhédrin embéguiné. Il y étoit décidé qu'on ne devoit pas contredire la révérende douairiere, de peur que son mécontentement ne troublât la fête; et elle l'emportoit sur tout le noviciat.

On pouvoit appliquer à cet épisode le vers du Lutrin vivant:

Tableau grotesque et digne de Callot.

Dans le premier des quatre chants du Gazetin[1], le héros du poëme, raffolant de jour-

(1) Ce mot qui signifie proprement une petite gazette, un

naux, et les réunissant tous à grands frais, est représenté rongé de goutte, de rhumatismes, et assiégé de tous les maux qui font le triste cortege de la vieillesse. Cet homme a surtout en horreur les vents coulis : chaises longues, bergeres, fauteuils à larges oreilles, tous les moyens usités ont été employés tour-à-tour. Enfin il s'avise de faire démonter la caisse de sa chaise de poste, et de l'établir au coin de son feu : là, tranquille avec ses cheres gazettes entassées les unes sur les autres, il se livre à son goût favori, et brave le souffle des vents.

Ses commensaux sont une niece à la fleur de l'âge, un domestique assez entendu, et un jeune chien. Le caractere de ces trois compagnons, les soins que les deux premiers prodiguent au vieillard, leur assiduité surtout à lui lire les papiers, et les jeux, les bonds, les caresses du petit chien, rem-

---

bulletin de nouvelles, est employé par Gresset pour désigner un homme maniaque de ces sortes d'écrits, et en faisant sa lecture continuelle.

plissent tout le second chant, et la plus grande partie du troisieme.

Au quatrieme, le Gazetin est encore dans son lit; on l'a mis sur son séant. Il est environ neuf heures du matin; les nouvelles étrangeres sont déja arrivées. La niece et le domestique sont sortis, le petit chien reste seul dans la chambre; il grimpe sur le lit, bondit, aboie, fait cent tours, cent gentillesses qui réjouissent le bon homme: mais sa joie est bientôt troublée; le chien saute sur les gazettes, en disperse, en fait voltiger les feuilles, et travaille si bien des ongles et des dents, que le lit n'offre bientôt plus que de tristes débris; il s'acharne principalement sur la gazette de Hollande, et la met en pieces. Le nouvelliste impotent, presque immobile, prodigue vainement au perturbateur de ses plaisirs les noms les plus doux, les signes les plus flatteurs: à la fin il se fâche, il tonne, il crie au secours; et c'est au plus fort de son désespoir qu'on lui apporte la gazette de France, qui appaise sa colere, et le console de ses pertes.

On croyoit que le prince Henri de Prusse conservoit un manuscrit des deux chants de l'Ouvroir, etc., envoyé, disoit-on, à Frédéric II par l'auteur, en lui demandant la permission de lui dédier Ver-Vert. En 1796, l'Institut, s'étant occupé de l'examen de plusieurs manuscrits de Gresset, crut devoir en écrire au prince Henri, qui s'empressa de répondre, et de témoigner tous ses regrets de n'avoir point le manuscrit qu'on espéroit retrouver auprès de lui.

On a dit et imprimé que ces deux chants avoient été furtivement imprimés en Hollande. Si le fait étoit vrai, il n'eût pas tardé à être bien connu du public; et si peu qu'il eût été tiré d'exemplaires d'une édition, même clandestine, il en seroit resté assez pour servir au moins à conserver l'ouvrage, et à le multiplier par des réimpressions ultérieures.

Dans sa lettre sur la comédie, Gresset promettoit une édition de ses OEuvres, faite avec le plus grand soin, et d'après les prin-

cipes religieux qui lui dicterent sa rétractation. Cette édition n'a jamais été faite, et on doit le regretter; parceque les mutilations que trop de scrupule auroit commandées à l'auteur, eussent été pour le public facilement réparées par les éditions précédentes; et on n'auroit pu que gagner à la publication d'une édition à laquelle auroit présidé le goût sévere et délicat de Gresset. Soit esprit de religion, soit amour du repos, qui, après tout, est bien préférable à une célébrité orageuse, Gresset, loin de conserver la volonté de réimprimer ses ouvrages, étoit au contraire devenu sur ses vers d'une telle indifférence qu'il a laissé imprimer et circuler vingt éditions de ses OEuvres réputées complettes, toutes plus ou moins imparfaites, et auxquelles il n'a jamais eu la moindre part. Il paroît même certain que, peu avant sa mort, Gresset détruisit lui-même les manuscrits que depuis long-temps il avoit préparés et corrigés pour la nouvelle édition annoncée dans sa lettre de l'année 1759.

Pendant les années 1771 et 1772, Gresset fut occupé d'un travail littéraire pénible et sans gloire, mais qui exigeoit beaucoup de sagacité et de goût, et plus de modestie et de discrétion encore. Le président de Rosset avoit achevé son poëme de l'Agriculture, lui préparoit des gravures magnifiques, et desiroit qu'il pût être exécuté à l'Imprimerie Royale, avec l'élégance et le luxe des plus beaux livres. M. Bertin, alors ministre, et que sa bienveillance pour l'auteur ne pouvoit empêcher de voir combien le poëme étoit foible, voulut qu'au moins il reçût avant l'impression toutes les corrections et les changements qui pourroient en faire un ouvrage moins médiocre. Il proposa d'envoyer le manuscrit à l'examen d'un de ses amis vivant en province, littérateur sans prétention, plein de goût, et sur-tout extrêmement discret; la proposition fut acceptée, et Gresset reçut le poëme, qu'il renvoya ensuite chant par chant avec ses critiques, observations et changements, écrits sur des cahiers séparés. Comme

les corrections étoient nombreuses, et les réflexions souvent un peu vives, M. Bertin, pour ménager la susceptibilité de l'auteur, faisoit faire de ces notes une copie extrêmement adoucie ; on la transmettoit au président, qui, à son tour, renvoyoit un gros cahier contenant la justification de la plupart des endroits critiqués, et ses répliques à l'Aristarque de province. Il fait beau voir comment cet honnête M. de Rosset se démene pour le salut de ses chers enfants, comment il combat pour la défense de ses hémistiches; et presque toujours il a les plus belles raisons du monde pour ne pas adopter les corrections de l'*ami*, qui au reste lui fut toujours inconnu. Le tout revenoit à M. Bertin, qui examinoit les pieces du procès, jugeoit les critiques et contre-critiques, et souvent introduisoit des vers de sa façon, qui ne sont pas toujours les plus mauvais du poëme.

Toute cette controverse littéraire, conservée dans le cabinet du ministre, est maintenant en ma possession : elle fut après sa mort

vendue en vente publique; et c'est ainsi que je l'ai acquise, avec quelques autres fragments aussi de la main de Gresset.

Comme ce travail fut assez considérable, et qu'il occupa Gresset près de deux années entieres, j'ai cru devoir en faire ici mention, mais mention seulement, sans rien citer de ces volumineux manuscrits; tandis que si le poëme de M. de Rosset occupoit un plus haut rang dans la littérature, s'il s'agissoit d'un de nos chefs-d'œuvre, il seroit aussi curieux qu'instructif de voir comment avant l'impression il auroit été critiqué, retourné, corrigé par un de nos maîtres, d'autant plus à son aise dans ses critiques, qu'un rigoureux *incognito* l'isoloit complètement de l'auteur. On aimeroit à suivre Varron donnant les motifs des changements et corrections qu'il crut devoir faire au poëme délaissé par Virgile; mais, pour que le compte rendu d'un tel travail eût un véritable intérêt, il faudroit qu'il y fût question d'une Eneide.

On a prétendu que Gresset avoit achevé les

quatre Facardins, mais il ne paroît pas qu'il s'en soit jamais occupé; au moins n'est-il resté dans ses papiers aucunes traces d'un tel travail: ses amis se souviennent seulement de l'avoir plusieurs fois entendu dire que, s'il le vouloit, il feroit des contes assez plaisants pour faire rire Mousseline la sérieuse.

Gresset a dit quelque part que l'éloge des morts ne seroit pas plus utile que la satire des vivants, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui restent. Considérée sous ce point de vue, sa vie offre aux gens de lettres plus d'un souvenir, plus d'un exemple utiles. Dans Gresset l'auteur étoit charmant, mais l'homme étoit encore plus estimable.

Né bienfaisant, il avoit consacré à des indigents le produit entier d'une maison de campagne nommée le *Pinceau*, qu'il possédoit à une demi-lieue d'Amiens, et où il alloit tous les jours en hiver comme en été. Après sa mort on découvrit que, pendant une longue suite d'années, il avoit secouru en secret un grand nombre de nécessiteux. Aussi sa perte

fût-elle regardée dans la ville d'Amiens comme une calamité publique. Le corps municipal et l'académie assisterent à ses obseques. Après avoir célébré sa mémoire dans un discours public, l'académie proposa de nouveau son éloge pour sujet d'un de ses prix; et chargea M. Berruer, sculpteur du roi, d'exécuter en marbre le buste de son fondateur chéri, d'après un fort beau portrait peint en 1741 par Nattier. A l'inauguration de ce buste, en 1787, M. Boistel de Belloy, membre de l'académie, et neveu de Gresset par son mariage avec une fille de feue madame de Toulle, prononça un discours auquel on doit une partie des faits qui viennent d'être rapportés. A ses obseques avoit été publié ce distique latin:

Hunc lepidique sales lugent, Veneresque pudicæ;
Sed prohibent mores, ingeniumque mori.

On devroit croire qu'après des obseques aussi solennelles, et un empressement aussi marqué pour la possession exclusive des ouvrages que Gresset a laissés inédits, ses cen-

dres seroient honorées d'une espece de culte, qu'un respect religieux consacreroit l'endroit où elles sont déposées; et qu'enfin Gresset seroit, poétiquement parlant, le Dieu de la ville d'Amiens. Arrivant dans cette ville, que demande l'étranger instruit, ami des lettres et des arts? sont-ce des peintures précieuses, des sculptures, des édifices somptueux? Tout cela se trouveroit dans Amiens comme dans les villes de la belle Italie, de la patrie des arts, que l'étranger y chercheroit d'abord et avant tout le tombeau de Gresset, de l'homme célebre qui seul a suffi à l'illustration de toute cette contrée. Un petit espace, fermé d'une grille, orné d'un gazon bien entretenu, ombragé de quelques arbres funéraires, c'est au milieu de ces objets mélancoliques qu'il espere trouver la tombe de l'aimable poëte: d'avance il voit ce modeste monument du respect et des tendres regrets d'une ville laborieuse et manufacturiere. Où le conduit-on cet étranger empressé? dans une espece de chapelle, devenue une étable, où deux vaches ruminent et

se reposent sur la tombe du chantre de Ver-Vert. Au mur, derriere la crêche ou mangeoire, est attachée l'épitaphe ou inscription funéraire, qui semble n'être restée là que pour constater qu'une étable est la sépulture de Gresset et de sa famille. Je n'ai jamais été à Amiens; mais tel est le récit qui vient de m'être fait par une personne digne de foi, et qui arrive à l'instant de cette ville. Si la bonne volonté des administrateurs en chef, et les instances de quelques honnêtes citoyens n'ont pu réussir à faire rétablir pour Gresset un monument simple et modeste comme sa personne et ses ouvrages, au moins n'y a-t-il aucune raison pour laisser subsister une irrévérence aussi étrange qu'intolérable. J'ose croire que la mention que j'en fais ici, et que j'en fais dans cette seule intention, contribuera à faire chasser les vaches et supprimer l'étable, et que les Amienois ne voudront pas que des étrangers s'intéressent plus à Gresset qu'eux-mêmes.

Cet Essai a été rédigé d'après la vie de Gresset donnée par le P. Daire, 1779, in-12,

d'après les notices qui se lisent en tête des diverses éditions, le discours prononcé en 1787 par M. Boistel de Belloy, à l'inauguration du buste de Gresset, et aussi d'après deux notices rédigées, il y a quelques années, l'une par M. le comte François (de Neufchâteau), l'autre par un savant étranger, M. le C. de S., qui a bien voulu m'en donner communication. A. A. R.

ODE ADRESSÉE A GRESSET

PAR FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Divinité des vers et des êtres qui pensent,
Du palais des esprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Écoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante :
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs;
Ton éloquente voix, flatteuse ou foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature;
Ta main peupla la mer, l'air, la terre et les cieux :
Pallas te doit l'égide, et Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmants;
La vérité sévere en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les héros: ton sublime génie,
En son immensité bienfaisant et fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace;
Virgile lui voua ses nobles fictions:
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéants,
Végetent sans penser, et n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens;

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Coasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon:

O toi, fils de ce dieu, toi, nourrisson des Graces,
Tu prends ton vol aux lieux qu'habitent les neuf Sœurs,
Et l'on voit tour-à-tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégants sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfants du dieu du goût, enfants de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse,
Et chacun de tes vers paroît la démentir;
Non, je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athene
Tu moissonnes en paix la gloire des talents,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée: à sa voix qui t'appelle
Viens des Muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour et les plaisirs.

De l'ode à laquelle celle-ci sert de réponse il n'a été publié qu'une seule strophe; la voici avec une autre qui m'a été communiquée:

Prusse, il t'étoit promis ce roi, l'honneur du trône,
Possesseur des talents qui vont régir tes lois:
Lui-même, couronné par les arts qu'il couronne,
Est l'Apollon des rois.

Qu'il soit une contrée où, près du rang suprême,
Illustres sans aïeux, sans brigues protégés,
Au poids seul de leur être, au poids de l'homme même,
Les hommes soient jugés.

Lettres de J.-B. Rousseau sur Ver-Vert, la Chartreuse, et autres pieces, adressées à M. de Lasséré, conseiller au parlement, et au P. Brumoy, jésuite.

A M. DE LASSÉRÉ.

J'ai lu le poëme que vous m'avez envoyé : je vous avouerai sans flatterie, monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un style familier que l'auteur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant, et tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, et je suis ravi de voir ses talents affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même

une piece si excellente : quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'ai lue deux fois. Il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confreres modernes et moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomene aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, etc.

AU P. BRUMOY.

Parmi les phénomenes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, et que vous venez de rendre au monde : vous voyez bien que je veux parler du jeune auteur des poëmes du Perroquet et de la Chartreuse. Je n'ai vu de lui que ces deux ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde et de la langue françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel

prodige dans un homme de vingt-six ans! et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici, c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné, et étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSÉRÉ.

A ne juger du mérite de l'épître nouvelle[1] qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerai-je moins de louanges : elle est plus négligée que les deux autres pieces que j'ai admirées du même auteur ; mais à cela près on reconnoît la même main et le même génie, c'est-à-dire l'un des plus heureux et des plus beaux qui aient jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent

(1) Les Adieux.

l'exactitude et la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers et les faire bien, et que pécher contre la rime en françois ne fût pas la même chose que pécher contre la quantité en latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissants doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des lecteurs qu'on en doit faire ; et ce plaisir n'est point complet quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boîte soit d'or, et que le dessin en soit neuf et agréable, il faut qu'elle soit finie et achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un ouvrage ne consiste point dans l'inobservation des regles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art ; et je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les vers mêmes de notre aimable auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité. En un mot, le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement ; et, si vous ne m'en croyez pas

sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes :

Nec virtute foret clarisve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium, si non offenderet unum-
quemque poetarum limæ labor, et mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi ; car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zele sincere que j'ai pour sa gloire et pour sa réputation, qui m'est aussi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, M. l'évêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me commmuniquer par vos mains ces deux dernieres épîtres [1], que j'ai déja lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, et où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant et la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert, qui est imprimé,

(1) Les Ombres et les Adieux.

vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possede point en propre. Selon moi, cet ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, et même celui de l'exactitude. C'est un véritable poëme, et le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

Voici des vers de l'Ouvroir qui m'ont été communiqués au moment où j'allois mettre sous presse cette derniere feuille. Je les dois à quelques amis de Gresset qui regrettent de n'en avoir pas jeté sur le papier beaucoup d'autres que le temps a effacés de leur mémoire.

D'un pinceau fier la sœur Saint-Raphaël
Trace la bouche et le nez du soleil,
Et, pour cacher la nudité mondaine,
Veut habiller Adam à la romaine.

La rime des deux premiers vers n'est pas des plus exactes; Gresset avoit probablement mis un autre nom qui aura été oublié.

. . . . Si l'on ne brode pas pour soi,
On a sa niece, on est mere pour elle.
Toute la ville en saura la nouvelle;
Quand on dira: Cet ouvrage est parfait;
On répondra: Ma tante me l'a fait.

Dans la salle de travail des pensionnaires, on voyoit

Un scapulaire à côté d'une blonde,
Les croix du cloître et les pompons du monde.

A la fête de la mere supérieure on devoit jouer Athalie; mais le désordre se mit dans la troupe, parceque

. . . . La sœur Saint-Cucuphas
. . . . Qui pouvoit être,
S'il m'en souvient, la mere du grand-prêtre,
Voulut jouer, quoi? le petit Joas.

Suivoit ensuite le portrait de cette sœur qui, comme l'on sait, avoit, ce jour-là même, perdu sa derniere dent.

L'orchestre étoit nombreux,

. . . . Sœur Saint-Hilarion
Devoit jouer de son psaltérion,

On devoit entendre,

Une guimbarde et quatre serinettes.

Dans l'apothicairerie où se faisoit le rafraîchissant sirop de nénuphar,

La sœur Saint-Paul, près de l'âtre accroupie,
Lorgne son pot d'un œil de Canidie.

Quelques uns de ces vers sont conservés ici par

pure vénération, comme les éclats de pierre qu'un voyageur auroit rapportés du Parthénon, du tombeau d'Agamemnon, etc.

On croit que M. l'abbé de Richery, qui fut attaché à M. l'abbé de Crillon, avoit dans la mémoire beaucoup de vers de l'Ouvroir : j'ignore si cet ecclésiastique est encore vivant.

La même personne a bien voulu me donner beaucoup d'autres détails ; en voici quelques uns.

On sait que J.-J. Rousseau à son retour d'Angleterre passa par Amiens, et qu'il y visita Gresset. Dans un dîner qu'il fit avec lui, et dont étoit la personne de qui je tiens cette anecdote, J.-J. Rousseau dit qu'à la premiere représentation du Méchant quelques Zoïles de l'ancien café Procope prétendirent que le titre de cette piece portoit à faux, et que Cléon n'étoit point ce qu'on appelle un homme méchant; qu'il leur répondit: « Il ne vous paroît point assez méchant, parceque vous l'êtes plus que lui. »

Gresset et J.-J. Rousseau ne s'étoient jamais vus, et se quitterent fort contents l'un de l'autre. « Je suis persuadé, dit Rousseau en sortant, qu'avant de m'avoir vu vous aviez de moi une opinion bien différente; mais vous faites si bien parler les perroquets qu'il n'est pas étonnant que vous sachiez apprivoiser

les ours ». Ce mot, aussi obligeant que spirituel, a été dans plusieurs notices sur Gresset travesti en une maussade dureté que bien gratuitement on prête à Jean-Jacques. On y prétend, que dans sa visite à Gresset, celui-ci avoit en pure perte tâché d'être aimable, que le Genevois n'avoit pas ouvert la bouche, et qu'en sortant il dit à Gresset: « Vous avez fait parler un perroquet, mais vous n'avez pu faire parler un ours ». Je serois porté à croire qu'il en est de même de beaucoup de boutades désobligeantes que l'on prête à J.-J. Rousseau, et dans lesquelles il faudroit croire à peu près l'opposé de ce qu'on raconte.

On a vu dans cette Notice que, pendant le temps que Gresset vécut à Paris, il étoit fort accueilli à l'hôtel de Chaulnes; les principaux membres de la société aimable qui s'y rassembloit étoient: le marquis de Chauvelin, mort subitement à Versailles en faisant la partie du roi; il avoit été ambassadeur à la cour de Savoie.

L'abbé de Chauvelin, son frere, conseiller au parlement; petit homme contrefait, mais de beaucoup d'esprit, et fameux dans l'affaire des jésuites par des dénonciations contre eux.

De Vallier, homme infiniment aimable, qui, après avoir mangé le fonds de 80,000 liv. de rente, étoit

devenu de président au parlement, capitaine au régiment de Champagne, et des aventures duquel on feroit un petit volume très piquant.

La Place, traducteur de Tom Jones.

De Lafaultriere, conseiller au parlement, etc., etc..

Parmi plusieurs anecdotes fort plaisantes que Gresset racontoit de cette société, je demande grace pour une seule qu'on excusera, n'eût-elle d'autre mérite que de dérider un moment le lecteur.

Ces messieurs, après un soupé à l'hôtel de Chaulnes, se retiroient tous ensemble vers deux heures du matin; en passant dans la rue Dauphine, Vallier apperçut sur la porte d'une maison d'assez belle apparence, *maison à louer présentement.* — Parbleu, messieurs, visitons cette maison. — Allons. — On frappe, le portier se leve, et leur demande ce qu'ils veulent. — Nous voulons voir la maison. — Comment, messieurs, à l'heure qu'il est? — Nous sommes en regle, lisez: Maison à louer *présentement.* Le portier va réveiller son maître, on allume des flambeaux, et ces messieurs promenent impitoyablement le propriétaire, à moitié endormi, de la cave au grenier; enfin Vallier lui dit: Monsieur, votre maison est belle et très commode, mais elle a un grand défaut. — Quel est-il, monsieur? — Elle

est bien obscure. — Parbleu! je le crois, répond le maître en bâillant; il n'est pas encore jour. Comme il vit qu'il avoit affaire à des gens décorés et de bonne compagnie, il finit par rire avec eux de la plaisanterie.

Ce n'est pas dans une vieille chapelle, mais à côté, et adossée contre l'un de ses murs, qu'est l'étable qui renferme la tombe de Gresset. Il faut espérer que cette étable deviendra un *sacrarium*, un lieu de vénération pour les habitants d'Amiens, et pour les étrangers qui visiteront cette ville.

Le héros du Gazetin étoit un M. Gosset, médecin, qui n'étoit pas sans quelque mérite, et qu'on venoit assez souvent consulter. Il avoit placé au coin de son feu, non pas une caisse de chaise de poste, mais sa chaise à porteurs, fixée avec quatre forts écrous. Quand il lui venoit un malade, il baissoit les glaces; et, la consultation faite, il les relevoit aussitôt.

Il est possible que cette nouvelle édition soit l'occasion de nouveaux détails sur Gresset, et fasse sortir de terre plus ou moins de ses poésies les plus agréables: je me féliciterai beaucoup d'y avoir contribué au moins d'intention. Quant au Gazetin, on vient de m'assurer qu'absolument cet ouvrage est trop foible pour supporter l'impression. Il faut bien finir par en croire ceux qui l'ont lu.

A. A. R.

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
l'Amant chéri mangeoit au réfectoire.

Ver-vert. Ch. I.

OEUVRES
DE GRESSET.

VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les graces solitaires
Brillent sans fard et regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma muse, échauffez mes accents,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,

Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs:
On auroit pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincere, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mysteres secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;

Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
  Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante;
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

  A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguere un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses graces badines,

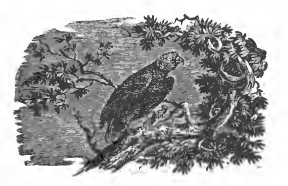
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mere, après son directeur,
N'aimoit rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincere,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour:
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire;

Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetoit et guimpes et bandeaux.
Il n'étoit point d'agréables parties
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler:
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a, même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César en même temps
Dictoit à quatre en styles différents.
Admis par-tout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire:
Là tout s'offroit à ses friands desirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour:
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire;
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire

Là de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très rarement les antiques discretes
Logeoient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût:
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorete
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas:
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile;
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,

On doit au moins deux coups-d'œil au miroir:
Ceci soit dit entre nous en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
  Dans ce séjour de l'oisive indolence
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thecle oublioit les moineaux:
Quatre serins en étoient morts de rage;
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
  Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendroit, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.



CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparloit pas:
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siecle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;
Il disoit bien son *benedicite*,
Et *notre mere*, et *votre charité*;
Il savoit même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:
Il avoit eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui menent au savoir.



De Moulins même on venoit pour le voir;
Le beau Ver-vert ne bougeoit du parloir.

Ver-vert. Ch II.

Il étoit là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'éleve égala ses régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes,
Du chant des sœurs, colombes gémissantes:
Finalement Ver-Vert savoit par cœur
Tout ce que sait une mere de chœur.
  Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scenes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir.
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs;
Mais la beauté du tendre néophyte
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ces attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses

Que lui dictoient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit.
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son auditoire:
Quel orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire:
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.
   Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,

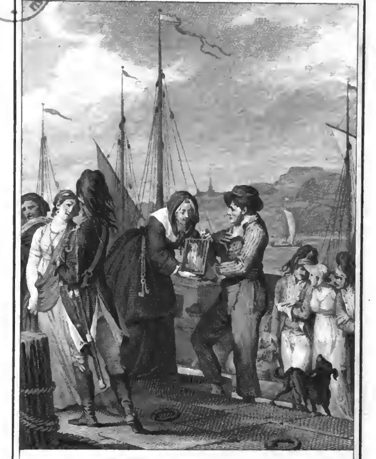
Civilisé, musqué, pincé, rangé;
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation
A tout savoir ne sont pas les dernieres;
Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de nonne est cent fois pire encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure

En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit pour un temps amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours. Quel siecle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre:
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert! ô ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des meres assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,

Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes.
Ainsi jugea l'état embéguiné.
Après ce bill des myladys de l'ordre
Dans la commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice! y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? dit la sœur Séraphine.
Quoi! nous vivons, et Ver-Vert va partir!
D'une autre part la mere sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! l'instant funeste arrive:
Jà tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert! Quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes;
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour:
Du monastere avec lui fuit l'Amour.

Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidele;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée:
Pars, cher Ver-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très grand cœur
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déja la rame vole;
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.



La nef arrive, et l'équipage en sort ;
Une touriere étoit assise au port.

Ver-vert. Ch. III.

CHANT TROISIEME.

La même nef, légere et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons
Une nourrice, un moine, deux Gascons:
Pour un enfant qui sort du monastere
C'étoit échoir en dignes compagnons!
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangere:
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style:
Ce n'étoit plus paroles d'évangile;
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces vestales;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens:
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin:
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles:
De leur côté, les bateliers juroient,

Rimoient en dieu, blasphémoient, et sacroient;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Ver-Vert gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser et que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frere Lubin d'un ton peu monastique
Interrogea le beau mélancolique:
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave* jugez si l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
Ainsi berné le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commeres
S'il ne parloit la langue des confreres:
Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants.
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les cheres sœurs, ses premieres maîtresses,

Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau françois les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête:
Ils furent tous oubliés en deux jours;
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile:
Bien vîte il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier;
Il démentit les célebres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un mor... Ver-Vert faisoit l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,

Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces tristes scenes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastere
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux: Ver-Vert n'en est plus digne:
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent:
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne;
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie;
Sans la vertu que vaut un grand génie?

N'y pensez plus : l'infâme a sans pudeur
Prostitué ses talents et son cœur.
Déja pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes ;
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,
Des cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentiments, un mérite achevé :
Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une touriere étoit assise au port :
Dès le départ de la premiere lettre
Là chaque jour elle venoit se mettre ;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand' coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix.
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon

Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la touriere l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou,
D'autres au bras; on ne sait pas bien où:
D'ailleurs, qu'importe? à la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmene;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche sonne: on étoit lors au chœur;
On quitte tout, on court, on a des ailes:
« C'est lui, ma sœur! il est au grand parloir »!
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; et la mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.



En plein parquet, enchainé dans sa cage,
Ver-vert paroit sans gloire et sans appui.

Ver-vert. Ch. IV.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau:
C'étoit raison, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand dieu! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits!
Pour admirer les charmes qu'il rassemble
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble:
En entendant cet essaim bourdonner
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief: cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mere prieure
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,

Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dedain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin:
« Par la corbleu! que les nonnes sont folles »!
L'histoire dit qu'il avoit en chemin
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
En lui disant: Fi donc, mon très cher frere!
Le très cher frere, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mere!
Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Greve,
L'apostropha d'un *La peste te creve!*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier; chacune eut son paquet:
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouoit leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux,

Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue;
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
« Jour de Dieu!... mor!... mille pipes de diables! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix:
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mere Cunégonde
Se laissant choir, perd sa derniere dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe:
Pere éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux sauveur! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni! qu'il soit remis en route!
O dieu d'amour! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs! chez nos sœurs de Nevers
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse!
Quel hérétique! ô divine sagesse!
Qu'il n'entre point! avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion ; Ver-Vert est mis en cage :
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fiere humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
Il part enfin, porté par la touriere,
Mais sans la mordre en retournant au port :
Une cabane emporte le compere,
Et sans regret il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,

Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix: déja deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane;
Mais de concert les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix:
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardins, toilette, alcoves, et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout: pour comble de misere,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairiere,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs:
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin.

Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin:
Il oublia les dragons et le moine;
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plut dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'alégresse;
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infideles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légere,
Tumulte aimable, et liberté pléniere;
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs:
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrete!
Du sein des maux d'une longue diete
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.

En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mene au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté? La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature.
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funebres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célebres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau:
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises

Sur un porphyre environné de fleurs :
En les lisant on sent naître ses pleurs :

« Novices, qui venez causer dans ces bocages
« A l'insu de nos graves sœurs,
« Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
« Apprenez nos malheurs.
« Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre
« Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
« Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
« Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs. »

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son ame et son caquet.



LE CAREME IN-PROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une isle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitants malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivants et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,

Et d'offices qu'il n'entend pas;
Parmi les notables de l'isle
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagere,
Et que j'outre le caractere:
« Quelle apparence? dira-t-on:
« Quelle isle assez abandonnée
« Ignore le temps de l'année?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une isle imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »
De grace, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon.
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule:
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'isle susdite
Vieux papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point avant les étrennes
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;

Mais trop tard vint la prévoyance.
  La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France:
Abandonnée aux noirs frimas
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
  Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelque autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église,
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite élément;
Mais, pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissoit trop son existence.
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,

Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chommer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu:
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagere,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé, janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,

Et l'aquilon régnoit toujours:
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique,
Le carême depuis un mois
Sur tout l'univers catholique
Étendoit ses austeres lois:
L'isle seule, grace au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'étoit fine chere;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytere,
Tous, dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée

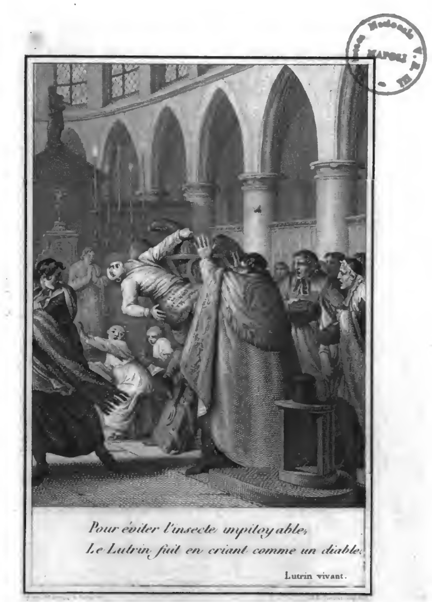
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps:
C'étoit lui qui, par stratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon:
Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine
Déja la cinquieme semaine
Venoit de commencer son cours.
Il vient; il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâque revenoit dans dix jours:
« Dieu soit loué! prenons courage,
« Dit-il enfonçant son castor;
« Grace au Seigneur notre voyage
« Se trouve fait à temps encor
« Pour pouvoir, dans mon hermitage,

« Fêter Pâque selon l'usage ».
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs ct de lunettes.
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême:
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
« Mes freres, nous n'y perdrons rien,
« Et nous lc rattraperons bien:
« D'abord, avant notre abstinence,
« Pour garder l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le mardi-gras sera mardi;
« Le jour des cendres, mercredi;
« Suivront trois jours de pénitence,
« Dans toute l'isle on jeûnera;
« Et dimanche, unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons l'*Alleluia.* »

LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austere,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison



Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable.

Lutrin vivant.

Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit ma Minerve sévere
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légere,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait: honni qui mal y pense!
Attention : j'ai toussé; je commence.

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris:
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain, et quatre enfants de chœur:
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe; elle leur sert de mere
Et de soutien : le public est leur pere.

Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,

Un vétéran de la communauté,
Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
Qui dès seize ans, d'un siecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines:
D'abord servante; ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déja trois fois elle a vu dans l'église
De pere en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au chapitre susdit
De race en race a gardé son crédit.
Or chez ladite arriva notre histoire
En juin dernier: l'aventure est notoire.
  Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas
Avoit usé l'étui des pays bas:
Vous m'entendez; sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure;
Déja la breche, augmentant tous les jours,
Démanteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit: mais que faire?
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chere;
D'une autre part le chapitre étoit gueux;
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parents ni légitime
N'avoit en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grace de Dieu;

Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût:
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le lutrin:
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages:
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvriere,
Très peu savante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or cependant arrive la saint Brice,
Fête du lieu, fête du grand office:

Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre; il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd et temps et peine:
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau:
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibere: on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déja d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot:
A livre ouvert le chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant falot.
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin:
Mais, par malheur, une guêpe incivile,

Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence;
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable;
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr: sans peine on peut m'en croire;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment:
Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zele inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,

Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable et d'un ton doucereux:
« Y pense-t-il? quel écrit scandaleux!
« Quel temps perdu! pourquoi, s'il veut écrire,
« Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
« Des traits moraux, des éloges fameux?... »
Mais, dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
  Pour toi, fidele au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement
Au grave poids d'une raison chagrine
Les jeux légers d'une muse badine.
Non: la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les Ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant Du Cerceau:
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,

Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse;
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un françois fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siecles à venir.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIERE.

—

LA CHARTREUSE.

A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs

L'objet de la haine imbécille
Des pédants, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots:
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles serments.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté:
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidele
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits sinceres
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?

Y répandrai-je cette aisançe,
Ces sentiments, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivâges
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrete,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;

Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations :
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort;
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée

Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos
Vers ces demeures odieuses
Où regnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquieme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'éleve un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard:
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lappon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas;
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttiere livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;

Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas:
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets:
Telles on nous peint les tanieres
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siege
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liege
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilege
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable

On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux;
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangere
Lorsqu'on y trouve le bonheur?
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur;

Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses,
Et de petits fats ignorants,
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne nous parlent qu'*incognito;*
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome et de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance

Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des miseres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druïde empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs moutiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace

Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase, et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprete de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois, Aminte,

Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais sur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entiere béatitude?
Que dis-je! est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtements funebres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours,

Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accents,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrieres
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmants à mes yeux:
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Séneque et Lucien:
Saint-Evremond les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere;
La Rochefoucauld, La Bruyere,

Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliotheque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges, et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,

Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissants,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaisirs des sentiments?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siecle insensible aux arts,

Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin au lyrique essor,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesants
Ces vieilles muses douairieres,
Ces meres septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,

Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel?
Aux sentiments de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimeres;
Sur leurs fortunes mensongeres
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infideles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui dans la paix secrete
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments:
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements;
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugements.
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout systême,
Par-là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,

Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidele;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés;
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:

Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme sans retour.
   Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmants,
Je partageois vos sentiments?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix;
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit

Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où sous des feuillages secrets
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix;
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers;
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agréments françois,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergeres fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramenent gaîment leurs troupeaux;
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois

Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois;
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
  Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le regne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes

Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumiere,
Echappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.

Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La Franchise en fera le code;
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siege de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude:

La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La Vertu n'y sera point prude;
L'Esprit n'y sera point pédant;
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'Agrément:
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment:
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis:
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisants,
Les cagots fades et rampants,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savants.
Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.

Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
  Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

EPITRE II.

—

LES OMBRES.

A M. D. D. N.

Des régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude, et libre entretien
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire
D'un crayon léger et badin
La carte du classique empire,

Et les mœurs du peuple latin.
A la gaîté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Ecartons la muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Élysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon hermitage secret:
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste et pesant;
Ennemi des muses plaintives,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux,
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste et ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidele empreinte
Du triste royaume des nuits?
N'en doutez point, ce que la fable

Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitants malheureux.
Avec l'Erebe et son cortege
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un college
Vous reconnoîtrez les enfers.
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un songe offroit à mon esprit:
Aminte, je me le rappelle;
Dans ce délire réfléchi
Je croyois vous conduire ici;
Et, si ma mémoire est fidele,
Je vous entretenois ainsi:
Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infernale carriere
Des scholastiques régions:
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours:
Là de la charmante nature

On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux détestés;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractere
La triple rigueur de Cerbere,
Et l'ame avare de Caron:
Ainsi que ces ombres légeres
Qui pour leurs demeures premieres
Formoient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés:
Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'empire des ténebres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de theses
Contemplez les vils monuments,

Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrese aux doubles faces,
Les logogriphes effrayants,
L'impitoyable syllogisme,
Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable Mégere
Ici rassemble avant le temps
Ces mânes jeunes et tremblants,
Et ravis au sein de leur mere!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance;
Un sceptre noir arme leurs mains:
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes?

Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton;
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlants soupiraux?
Que vois-je! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux?
De ce parallele grotesque
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentoit à mes yeux:
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et, dans l'horreur du crépuscule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,

Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
 Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse les deux tiers de ma vie
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance

Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante.
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressent fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instants,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps:
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles

Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais sauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ iroit sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque parloir médisant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert

Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de dom Ver-Vert,
Faite en cette critique année
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend à l'insu de l'auteur
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.
  Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau;
De narrer comme quoi la piece,
Portée au sortir de la presse
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin;
Comme quoi les meres notables,

L'état-major, les vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes sœurs d'un œil content
Ont vu draper les graves meres,
Les révérendes douairieres,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtriere sibylle
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;

Car dès que Ver-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défendeur paroîtra.
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dents:
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Ver-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu. Voilà trop de folies:
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger:
J'abandonne l'exactitude

Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude;
J'en fais pour me désennuyer:
Ainsi vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

ÉPITRE III.

A MA MUSE.

ENVOI A MADAME ***.

Sur le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma déité:
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire,
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire

Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître;
Il en coûte trop au bonheur.
Le titre trop chéri d'auteur
Ne vaut pas la peine de l'être;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractere,
Que je rentre au sacré vallon,
Moi qui ne suis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.
La muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux
N'est point de ces muses sublimes
Qui pour amants veulent des dieux;
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces nymphes altieres
Qui divinisent les guerriers:
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses graces,
Et les roses sont ses lauriers.
Ici sur le ton des préfaces,
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages.
Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me sont l'univers.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines, et de fleurs;
Si dans ce jour de loisible mollesse
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs;
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui regle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altiere
Dont la vertu n'est qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractere,
Née au portique, et formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidele,
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?

Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente:
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens.
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir:
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?

Vaines beautés, sirenes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monuments de disgrace et de gloire:
Je lis le nom des poëtes fameux;
Où sont les noms des poëtes heureux?
Enfants des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés, sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé par-tout, et par-tout étranger!
De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et pour trouver ces lugubres destins
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux
Non, n'ouvrons point d'étrangeres archives;

Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage:
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidele à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?

Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carriere des airs:
De mille objets la nouveauté t'invite;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers:
Rendue enfin à la scene du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie;
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords?
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,

Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants;
Il vole au bois, il est dans la prairie;
Il est par-tout dans les mêmes instants.
C'en est donc fait, Muse, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage:
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystere,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,

Et regretter sa douce obscurité;
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractere,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrete et légere,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.
Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécene ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers.

Qui, prévenus de cette erreur commune
Que quand on rime on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiôme,
Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui;
Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage:
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts?
En deux printemps de ce juge peu stable
On peut se voir et l'idole et la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arene
Par les zéphyrs de l'heureuse Hippocrene,
Est effacé par Éole en courroux;
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveroient un éternel printemps,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constants?
Au sein des mers, dans une isle enchantée,

Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels;
Son foible trône est sur l'aile des Songes,
Les vents légers soutiennent ses autels:
Là rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode, et le Caprice,
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux:
Jouets constants d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à la gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment la Faveur inconstante,
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,

Les aquilons les emportent soudain;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux;
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printemps.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,

Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere
Sur ces sommets où la Muse guerriere
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mysteres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs;
Et sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poëtes des Graces;
Du myrte seul chérissant les douceurs,

Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.
  Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles.
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, et dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instants
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
  Mais, quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,

Écoute, Muse, et connois à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline,
De ces sentiers préviens-tu les hasards;
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages;
C'étoit l'Olympe et le temple des sages;
Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers;
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison à la pure ambrosie;
Et les zéphyrs de ces brillants coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avoient jamais réveillé les échos:
Quand, évoqués par le Crime et l'Envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,

Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les amours et les nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ce revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur:
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frêlon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits,
Dans le secret des plus sombres réduits

Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.
O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérants, les belles, et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangere
Soit si souvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!
Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscene:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,

L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
  Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siecle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis;
Ce n'est point là que ma raison l'admire:
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,

Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore:
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,

Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele
Devant tes yeux conserve ce modele.
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possede encor dans sa mâle vieillesse
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Long-temps la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats;
Mais conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissants,
Le rossignol interrompt ses accents,
Et, pour reprendre une chanson légere,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade ou de quelque bergere
Réveille enfin sa tendresse et son chant.
Prends le burin, et grave ces maximes

Muse, à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécene,
Et qu'éloigné du trône de la Seine,
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténebres
Ont du Parnasse investi l'horizon;
Mais s'il languit sous ces voiles funebres,
Allons au vrai: quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramenera sur l'empire des vers
Ces jours brillants nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons pas les astres de la France:
Pour ranimer leurs rayons éclatants

Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergere sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,
Que pour charmer ma sage oisiveté.

ÉPITRE IV.

—

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

« Je suis persuadé, monsieur, que vous ne « doutez pas de l'empressement que j'ai de « répondre à votre lettre charmante : »

Mais comment écrire à Paris?
Toujours le dieu des vers aima la solitude :
Dans cet enchaînement d'amusements suivis,
De choses et de riens unis,
Où trouver le silence, où fuir la multitude?
Comment être seul à Paris?
Pour cueillir les lauriers et les fruits de l'étude
Aux premiers rayons du soleil,
Je veux dès son coucher me livrer au sommeil :
Je me dis chaque jour que la naissante aurore
Ne retrouvera pas mes yeux appesantis;
Dix fois je me le suis promis;
Je promettrai dix fois encore :
Comment se coucher à Paris?
On veut pourtant que je réponde

Au badinage heureux d'une muse féconde:
On croit que les vers sont des jeux,
Et qu'on parle en courant le langage des dieux
Comme on persifle ce bas monde:
Par les Graces, dit-on, si vos jours sont remplis,
Par les Muses du moins commencez vos journées.
Oui, fort bien; mais est-il encor des matinées?
Comment se lever à Paris?
Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée
Sont-ils si promptement ouverts?
De l'antre du Sommeil passe-t-on chez Orphée,
Et du néant de l'ame à l'essor des beaux vers?
N'importe: cependant, malgré l'ombre profonde
Qui couvre mes yeux obscurcis,
Dès que je me réveille, à peine encore aû monde,
Je m'arrange, je m'établis;
Dans le silence et le mystere,
Au coin d'un foyer solitaire
Je me vois librement assis.
Le ciel s'ouvre: volons, Muse, oublions la terre:
Je vais puiser au sein de l'immortalité
Ces vers faits par l'amour, ces présents du génie,
Et dignes d'enchanter par leur douce harmonie
Les dieux de l'univers, l'esprit, et la beauté.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Déja je me crois dans les cieux;
Déja: mais quel profane à l'instant me rappelle
Aux méprisables soins de ces terrestres lieux?

Quel insecte mortel vient m'arracher la rime?
Ou, pour tout dire enfin sur un ton moins sublime,
Bientôt mon cabinet est rempli de fâcheux;
Les brochures du jour et mille autres pancartes,
        Des vers, des lettres, et des cartes,
Viennent en même temps de différents endroits.
        Il faut y répondre à la fois.
Bientôt il faut sortir: l'heure est évanouie;
        Muses, remportez vos crayons.
Dans l'histoire d'un jour voilà toute la vie.
        Car vainement nous nous fuyons;
Jusqu'en nos changements tout est monotonie,
        Et toujours nous nous répétons.
        Or sur cette image sincere
        Prononcez, jugez si je puis
Devenir diligent ou rester solitaire:
        Comment donc rimer à Paris?

ÉPITRE V.

AU P. BOUGEANT,

JÉSUITE.

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine et des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches et les brochures,
Les colifichets des auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le roman des actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserois cette épître

Qu'à l'un de ces oisifs errants
Qui chaque soir sur leur pupitre
Rapportent tous les vers courants,
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours et de la Satire,
Acteurs, spectateurs tour-à-tour,
Possedent toujours à merveille
L'historiette de la veille,
Avec l'étiquette du jour;
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace:
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfere l'entretien d'un sage,
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore,
Que seroient mes foibles accents?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt et sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable pere,
Vous, dont l'esprit, le caractere,
Et les airs, ne sont point montés
Sur le ton sottement austere
De cent tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misere
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudiere
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanniere
Que sous la lugubre banniere
De la grave formalité :
Vous, dis-je, ce pere vanté,
Vous, ce philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant et favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses

Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et, pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit et la félicité,
Partager avec privilege
Des patriarches du college
L'ennuyeuse immortalité?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito;
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux?

Martyr de la misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentiments,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorete casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois, et de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux;
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux,
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense
De l'automate et du cagot:
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique

Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'alégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystere,
Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire?
Oui, vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi,
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux;
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kirielle
De tout le phébus ancien:
Et sans doute il n'en seroit rien;
Tous nos moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions;
Sans chagrines réflexions
Les amours songeroient à plaire;
Myrtile, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux

Avec celui de sa bergere;
Et les ruisseaux apparemment
Entre les fleurs et la fougere
N'en iroient pas plus lentement;
Mais, sans ces fadeurs de l'idylle,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant;
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris;
Des guirlandes de la jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.
Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi

Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet;
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine,
Jusqu'au folâtre triolet.
Que l'insipide symétrie
Regle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs mêmes comptés:
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre, et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux;
Au poids de la triste satire
On n'y pese point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire;
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide:
Sans regretter l'heure rapide

Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimas,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissants;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses:
Où regnent les amusements
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printemps.
  Échappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces vergers *;
Éleve ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillants,
Y forme un temple de verdure

* Bosquet de Minerve, récemment ajouté au jardin de C*, dessiné par le célebre Le Nôtre.

A la déesse des talents.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secretes,
Aux plus doux accords destinés!
Ma muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire;
Les zéphyrs ne sont que du bruit;
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout pense, tout vit;
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger;
Ces fougeres sont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles transformées;
Ces papillons sont des Amours.
Mais pourquoi ma raison oisive,

D'une muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu, dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,

Y répandre un air de gaîté,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.
Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit et des graces,
S'ennuie au milieu des Amours:
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzieme été,
Sans autre esprit que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas au son d'une musette,
Et, parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux
Écrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur et concerté
D une coquette fastueuse,
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.
Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;

Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse et de fleurs.
Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs aïeux;
O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs?
Non; chez cette race fidele
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,

Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges;
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer, et des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages;
Au chêne, au cedre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux:
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénetre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Temps fuit,
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et, nous arrachant de ces bois,

Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable
Sujets de gêne et de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié!
Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses éleves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenu,
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déja j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude

Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien ! » me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit doucereux,
« Sans doute, éleve de Virgile,
« Sur des pipeaux harmonieux
« De Lycidas et d'Amarylle
« Vous aurez soupiré les feux?
« Vous aurez chanté les beaux yeux,
« Les premiers soupirs de Sylvie,
« Et des bouquets de la prairie
« Vous aurez orné ses cheveux? »
« Qu'apportez-vous? point de mystere »
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux-esprits,
Insecte et tyran du parterre),
« L'ouvrage est-il pour Thomassin,
« Pour Pélissier, ou pour Gaussin? »
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces colporteurs trop communs.
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns!
« Enfin, dit-on, de votre absence
« Revenez-vous un peu changé?
« Du sommeil de la négligence
« Votre esprit enfin dégagé

« Immolera-t-il l'indolence
« Aux succès d'un travail rangé? »
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur, qui ne sent pas
Que sans cet air de douce aisance
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls juges dont je fais cas.
  Par l'étude, par l'art suprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits:
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes esprits.
On n'est jamais bien que soi-même;
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles,
Auxquels sans doute ils survivront:
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de La Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité:

J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile,
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergeres de Tivoli.
J'avois promis: mais tu t'abuses
Si tu comptes sur nos discours;
Cher ami, les serments des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger
Trois mois j'ai vécu, sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénument
Que très peu fait à voir l'aurore,
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,

Pour me faire rimer encore
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons:
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un éleve d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambrosie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide

Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui sur les pas de l'usage
Rampe géométriquement:
Loin du mystere et de la gêne,
Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût.
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout;
Et, puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique,
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma pensée,
Plus légere que le Zéphyr,
Folâtre à la fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers

Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable*,
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide et mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle,
Ah! si du séjour de nos dieux,
Si, de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés, des Lafayettes,
Des Vendômes, et des Chaulieus,
Tu daignes, sensible à nos rimes,

* L'évêque de Luçon.

Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux,
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance,
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
De vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir,
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité:
Mais à travers les voiles sombres
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,

Où souvent tu dictas des lois,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus, et de Fénélon:
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde,
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mysteres les plus secrets,
Je vais à tes sombres cyprès
Suspendre ma lyre, et peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPITRE VI.

A MA SOEUR
SUR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci

Pourra-t-il retrouver sous ses épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton:
Je sors de ces instants de force et de lumiere
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carriere,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vu ce pas fatal où l'ame, plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,
Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et, dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance

Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la Douleur et du Sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misere profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour,
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos:
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore

Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire:
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête!
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens; mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et, relevé des coups d'Eole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même.
La douleur est un siecle, et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours:
Ainsi d'un ruisseau pur la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere,
Comptant les pas du Temps trop lent aux malheureux,

Quarante fois de la lumiere
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriere
J'ai vu rentrer l'astre des cieux;
Et dans un si long intervalle,
La Parque, d'une main fatale
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fievre indomtée
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux:
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs;
Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels;
Mon ame s'avança vers les rivages sombres:
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ses sanglants autels!
Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré:
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime

Que frappe un bras mal assuré;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus, et Morphée,
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille Santé!
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'ameres douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs:
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie

De la Sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie,
Et de Philomele attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame, trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougeres,
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergeres,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le dieu qui nous rend l'existence,

A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatients
Le chaos fuit; tout naît; la lumiere commence;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette;
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit, sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végete tour-à-tour:
Lysis, depuis long-temps plongé dans les ténebres,
Entre Hippocrate et les ennuis,

Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête:
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé:
Tout charmera Lysis; cette nymphe est plus belle,
Cette sirene a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la Divinité.
Cléon est un sultan qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs; infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lysis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour;
Éloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour:
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite;
Et pour Lysis, dans ce beau jour,
La premiere Phyllis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

ÉPITRE VII.

—

A M. ORRY,

CONTROLEUR-GÉNÉRAL.

Nouvel an, compliments nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables madrigaux,
Vers dont on endort son héros,
Courses à la cour qu'on ennuie:
Faut-il qu'un sage s'associe
A la procession des sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant et sincere
Pour un ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,

Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil empirique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fievre effroyable,
Que je n'aurois point eus sans lui.
Or, dans les chimeres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gisent nos ancêtres;
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire,
(Car que fait-on quand on est mort?)
Je rappelois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les dieux.
Par un ministre digne d'eux,

Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour et quittant
Et le monde et la solitude,
Entre les plaisirs et l'étude
Je vivois obscur et content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.

EPITRE VIII.

—

SUR LE MARIAGE

DE M. THIROUX DE CROSNE

AVEC M[lle] DE LA MICHODIERE. (JANVIER 1763.)

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimas, la neige, les vents,
Le jour triste qui nous éclaire,
La tranquille raison préfere
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphere
Des paravents de la cité;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austere et sauvage beauté
Des montagnes de Lapponie;

Un bon hermite confiné
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, dérouté
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, son champ, sa prairie,
Parcouroit par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté,
De phrases sans nécessité,
Et de rimes sans poésie;
Et dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
L'incurable Frivolité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumiere féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination;

Au lieu de fleurs et de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre et de nitre
Étendus jusqu'à l'horizon;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guere imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne et pesant repos
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissants!
O prompte et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans!
Aux accents d'une voix chérie
Qui peut tout sur ses sentiments,
Et qui sait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs
A cru voir pour quelques instants

Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissants.
Loin de la triste compagnie
Des brochures et des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle et simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaîté,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête:
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune et brillante conquête;
Les vœux, les applaudissements
Précédoient et suivoient leurs traces;
A leurs chiffres resplendissants
La gloire unissoit ceux des graces,
Et du génie et des talents;

Et, sous ses auspices fideles
Garantissant leur sort heureux,
L'amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.
  Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déploieroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*,
De *beaux destins*, de *belles flammes;*
Il viendroit, traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galants innocents propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le sévere et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de coterie,
De fadeurs, de mauvais propos,

Profanoit Crosne, sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejetons nombreux,
Dans qui la patrie et le maître
Puissent en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux!
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la ville et de la cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage;
Parmi les lauriers et l'encens,
Les roses, les myrtes naissants,
Dont les parfums et la parure
Entourent deux époux charmants,
La bonhomie à l'aventure
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaîtés de tant de plaisants
Si facétieux, si pesants,
Le sophistique persiflage,

L'air singulier, les tons tranchants,
N'ornent point de leurs agréments
Ce tribut d'un climat sauvage;
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit et du ramage,
Loin des bons airs et de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village,
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importants,
Ces miseres du bon vieux temps,
Qui seroient l'absurdité même,
Et d'un ridicule suprême
Aux regards de nos élégants,
O vous, pour qui dans ces instants
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les sentiments
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantements,
Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,

Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois et ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs,
Je visois au style, aux couleurs,
A cette empirique éloquence
Au ton neuf et sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très humbles littérateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets admirateurs,
De sous-illustres, d'amateurs
Qui vont répétant vers et prose,
Et d'autrui faisant les honneurs,
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Épître,
L'air d'ouvrage qu'assurément

Elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause
(Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédants lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verds,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose);
Si donc, élevés à l'honneur
D'une renommée éphémere,
Ces vers ont le petit malheur
De subir ce froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraison altiere,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire sera tout entiere
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment,
Et les pare de sa lumiere.

ÉPITRE IX.

AU ROI DE DANEMARCK.

Télémaque adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette, et l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du sage,
Et les fatigues du héros.
Le plus cher, le plus sûr présage,
Charme vos états fortunés:
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage

Dévoile la brillante image
De ce trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre apanage,
En vain, grand roi, vous desirez
Échapper au public hommage;
En vain sous un nom emprunté
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler et disparoître;
L'auguste et tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement et le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs, et profonds,
Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnements
De tant de rêveurs à système
Qui prônent en longs arguments
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les peuples sont différents;
Chaque climat a ses nuances:

Vos regards sûrs et pénétrants
En saisissent les différences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale et les rallie;
Oui, ces contrastes de génie,
Et d'opinions, et de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand on vous voit paroître et plaire;
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage et qu'un caractere.

ÉPITRE X.

—

AU ROI DE PRUSSE.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux;
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
        Penser en homme vertueux;
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître;
Éclairer les mortels, et faire des heureux;
        Aux jours de gloire et de génie
        Des Césars et des Antonins
        C'étoit l'ouvrage de la vie,
Et les destins divers de divers souverains:
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talents, des travaux
        De tant de différents héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

ÉPITRE XI.

L'ABBAYE.

A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN,

alors à l'armée de Westphalie,

SUR L'ÉLECTION D'UN MOINE ABBÉ.

Facit indignatio versum. Juv.

D'UNE taverne monacale,
Où tout fermente en ce moment
Pour la patente abbatiale
Et le premier bât du couvent,
Très indifférent que l'on nomme
Don Luc, don Priape, ou don Côme,
Rempli d'un plus cher souvenir,
Dans la longue mélancolie
De ta fangeuse Westphalie,
Ami, je viens t'entretenir;
Et, malgré les ennuis extrêmes
Où tes beaux jours sont arrêtés,
Mon amitié dans ces lieux mêmes

Voit le plaisir à tes côtés.
Tandis que de l'urne fatale
Va sortir le destin brillant
De l'automate révérend
Que prétend mitrer sa cabale
Pour s'enivrer impunément
Sous sa crapule pastorale;
Échappé de la pesanteur
Des moines au ton flagorneur,
Aux maussades cérémonies,
Et délivré de la longueur
De leurs assommantes orgies,
Je parcours ces bois, ces prairies,
Dont on va nommer le seigneur.
Oh! qu'ici de l'erreur commune
Mon cœur moins que jamais épris,
Des miseres de la fortune
Conçoit aisément le mépris!
Quoi! ces vergers, ces belles plaines,
Ces ruisseaux, ces prés, ces étangs,
Ces forêts de l'âge des temps,
Ces riches et vastes domaines,
Tout sera dans quelques instants,
A qui?... Charmante solitude,
Séjour fait pour n'être habité,
Que par l'heureuse liberté,
L'amitié, l'amour, et l'étude,
La sagesse, et la volupté,

De quelle vile servitude
Tu subis la fatalité!
Un obscur et pesant reptile,
Un être platement tondu,
Simulacre ignare, imbécille,
De la terre poids inutile,
Un moine, le portrait est vu,
Un moine va se voir ton maître!
Et cet épais et lourd cafard
Qu'ébaucha le ciel au hasard
Pour végéter, ronfler, et paître,
Grace à la faveur du destin
Et d'une authentique patente,
De cent mille livres de rente
Va devenir le souverain!
Dans ce char que suivoient ses peres
L'âne mitré va se montrer,
Et régner sur ces mêmes terres
Qu'il étoit né pour labourer!
O vous, défuntes seigneuries,
Vous, preux barons à courts manteaux,
Hauts-justiciers, grands-sénéchaux,
Des antiques chevaleries
Vieux châtelains, mânes dévots,
Dont j'apperçois les armoiries
Sur les débris de ces châteaux,
Où de gros moines en repos,
Munis de vos chartres moisies,

Broutent et boivent sur vos os,
Sans prier pour vos effigies,
Bons seigneurs, que vous étiez sots!
Vous avez cru de vos largesses
Doter l'Honneur, la Piété,
Et laisser avec vos richesses
Des peres à la Pauvreté;
Que le Dieu juste récompense
Vos benoites intentions!
Mais que l'avare et basse engeance
Qu'engraissent vos fondations
A bien trompé votre espérance!
Oh! quel peuple avez-vous renté?
L'hypocrite Perversité,
La lubrique Fainéantise,
La stupide imbécillité,
L'Avarice, la Dureté,
La Chicane, la Fausseté,
Tous les travers de la Bêtise,
Et tous les vices qu'éternise
L'impure et brute Oisiveté.
Ces repaires de la Paresse,
Ces gouffres creusés par vos mains,
C'est là que s'abyment sans cesse
Les richesses des lieux voisins;
C'est pour ces massives statues,
C'est pour ce peuple de sangsues
Que le laboureur vertueux,

Accablé d'ans et d'amertume,
Avec des enfants malheureux
Veille, travaille, se consume
Dès que l'aube éclaire les cieux.
Ainsi, par des lois déplorables,
La douloureuse pauvreté
De tant de mortels respectables
Enrichit l'inutilité
De ces fainéants méprisables,
La fange de l'humanité!
Tels ces cadavres homicides,
Ces vampires, de sang avides,
Des vivants éternels bourreaux,
Par les secours d'un art impie
Desséchant les sucs de la vie
Dans des corps livrés au repos,
S'engraissent au fond des tombeaux.
O ma chere patrie! ô France!
Toi chez qui tant d'augustes lois
De tes sages et de tes rois
Immortalisent la prudence,
Comment laisses-tu si long-temps
Ravir ta plus pure substance
Par ces insectes dévorants
Que peut écraser ta puissance,
Et dont l'inutile existence
Revient t'arracher tous les ans
Les moissons de tes plus beaux champs,

Et des biens dont la jouissance
Devoit être la récompense
De tes véritables enfants?
Quels contrastes, dont ta sagesse
Pourroit affranchir tes états!
Je vois en proie à la paresse
Ce que le travail n'obtient pas.
Ce guerrier, qui dès sa jeunesse
T'immola ses biens, son repos,
Chargé du poids de sa tristesse
Et d'une indigente noblesse,
Après soixante ans de travaux,
Traîne sa pénible vieillesse:
Ces esprits faits pour t'illustrer,
Pour te plaire, et pour t'éclairer,
Tous ces sages dont la lumiere
Va dans les autres nations
Augmenter ta gloire premiere,
Souvent dans toute leur carriere
Négligés, privés de tes dons,
Meurent méconnus de leur mere:
Au sein d'un champ infructueux,
Sans soulagement, sans salaire,
Ce prêtre pauvre et vertueux,
Environné de la misere,
Triste pasteur des malheureux
Qu'il édifie et qu'il éclaire,
Les console, et souffre plus qu'eux.

C'est sur ces hommes nécessaires
Que tes bienfaits sont invoqués;
Qu'à changer leurs destins contraires
De tant d'avortons solitaires
Les biens oisifs soient appliqués:
De l'abyme des monasteres
Qu'à ta voix ils soient évoqués;
Et renvoie au soc de leurs peres
Tant de laboureurs enfroqués.
Tes arts divers te redemandent
Tant d'hommes mis au rang des morts;
Tes droits, tes besoins les attendent
Sous tes drapeaux et dans tes ports.
La postérité gémissante
Un jour regrettera ces biens;
Et l'humanité languissante
Perdant des peres, des soutiens,
A ces gouffres, qui t'appauvrissent,
Des races qui s'anéantissent
Redemande les citoyens.
Contemple tes champs et tes villes:
Vois tes pertes et ton erreur.
Autour de ces riches asiles
Où cet avare possesseur,
Ce moine absorbe avec hauteur
Tous les fruits de ces bords fertiles,
Que d'hommes qui seroient utiles
A ta richesse, à ta grandeur,

Maudissant leurs efforts stériles,
Dépérissent dans la douleur!
Ils craignent le titre de pere,
N'ayant à laisser que des pleurs
Aux héritiers de leurs malheurs;
Ils te privent dans leur misere
D'un peuple de cultivateurs,
De tes biens le plus nécessaire.
Ami, je devine aisément
Que, pour dérider la morale
De ce sérieux argument,
Tu me réponds en ce moment
Que, sans le sceau du sacrement
Et de la couche nuptiale,
A l'état ordinairement
On voit l'espece monacale
Fournir aussi son contingent:
Je le sais; mais dis-moi toi-même
Que servent au bien de l'état
Ces fruits impurs du célibat
Nés dans l'opprobre et l'anathême?
Quels sont les monuments honteux
De tous ces sacrés adulteres?
Des fils plus vils, plus paresseux,
Et plus abrutis que leurs peres.
A l'aspect de leurs biens nombreux,
Si l'on pouvoit sans injustice
Se consoler de voir ces lieux

Livrés par nos simples aïeux
A l'héréditaire avarice
De ces possesseurs odieux,
On seroit consolé sans doute
De les voir vivre sans jouir,
Sans sentiment et sans plaisir:
Tout s'anéantit sur leur route;
Sous leurs mains tout vient se flétrir.
En vain ces asiles champêtres
Ne demandent qu'à s'embellir,
Leur sauvage état peint leurs maîtres.
Ah! que dans ces lieux enchantés,
Mais où les pas de l'Ignorance
Sont imprimés de tous côtés,
Le Goût, l'heureuse Intelligence,
Pourroient ajouter de beautés!
La nature sur ces rivages
Répandant ses dons au hasard,
Y semble encore inviter l'art
A la servir dans ses ouvrages.
A travers ces vastes forêts
Quelle scene, quelle étendue,
Si de tous ces chênes épais
Qui vont se perdre dans la nue
Perçant, divisant les sommets,
On laissoit errer notre vue!
Vingt sources des plus vives eaux
Qui descendent de ces montagnes

Jailliroient au sein des campagnes,
Si par de faciles canaux
L'art en rassembloit les ruisseaux :
En desséchant ces marécages
D'où sortent d'épaisses vapeurs,
Un gazon couronné de fleurs
Enrichiroit ces pâturages,
Et d'un air sain et sans nuages
Tout respireroit les douceurs.
Mais, grace à l'ame avare et dure
De ces possesseurs abrutis,
Les plus beaux dons de la nature
Sont dégradés, anéantis,
Par-tout où gît leur race obscure.
Pour l'honneur de l'humanité,
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable,
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives,
Que le monachisme enterra,
Cesseront de rester captives,
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens.
O toi, l'arbitre de mes rimes,
Ami d'Homere et de Platon,
De ces lumineuses maximes

Tu ne peux qu'approuver le ton :
Un bigot y verra des crimes;
Tu n'y verras que la raison.
Tu sais qu'à la religion
Toujours sincèrement fidele,
Rempli de respect et de zele,
Je briserois tous mes pinceaux
Plutôt que d'offrir des tableaux
Indignes de l'honneur et d'elle.
Eh! qu'ai-je en effet prétendu?
Je n'attaque point les asiles
Où le Savoir et la Vertu
Ont réuni leurs domiciles.
Que l'intérêt de l'univers,
Que l'estime de tous les âges,
Conservent dans leurs avantages
Ces établissements divers
A qui la patrie illustrée
Doit Bourdaloue et Massillon,
Calmet, Sanlecque, Mabillon,
Malbranche, Vaniere, et Porée;
C'est de ces temples permanents,
Dépôts sacrés et vénérables,
Que toujours les doctes talents,
Les sciences, les monuments,
Les lumieres inaltérables,
Et quelquefois les dons brillants
Du génie et des arts aimables

Se transmettront à tous les temps:
Qu'ils vivent! qu'au bien de la France
Concourant sans division,
Ils mettent tous d'intelligence
Une barriere à l'ignorance,
Un frein à l'irréligion!
Mais pour toutes ces abbayes,
Ces ruineuses colonies,
Que sous les belgiques climats
Nous rencontrons à chaque pas,
Gouffre où des êtres inutiles
Entassent de leurs mains stériles
Tant de biens qui n'en sortent pas;
Quand verrai-je une loi nouvelle,
Appliquant mieux leur revenu,
En ordonner sur le modele
D'un apologue que j'ai lu?
Dans je ne sais quelle contrée,
Au temps du monde encor païen,
Un peuple (le nom n'y fait rien),
Voyant diminuer son bien
Par une disgrace ignorée,
D'un dieu de la voûte azurée
Un jour réclama le soutien.
En vain l'active Vigilance,
Tous les Travaux et tous les Arts
Avoient tout fait d'intelligence
Pour ramener de toutes parts

Et le Commerce et l'Abondance;
L'or disparoissoit tous les jours;
Et dépouillé de ce secours,
Le nerf et l'ame de la vie,
L'oisif artisan languissoit;
L'indigente et triste patrie
Ne pouvant gager l'industrie,
Tout commerce s'affoiblissoit;
L'état épuisé périssoit.
Le dieu, touché de leur misere,
Et voulant du commun repos
Écarter les secrets fléaux,
Descend du ciel à leur priere:
Il s'ouvre les secrets chemins
D'une caverne souterraine
Échappée aux yeux des humains;
Et dont la profondeur le mene,
Par mille détours ambigus,
Au centre du vaste domaine
Des enfants de Sabasius*;
Là, race à d'antiques ténebres,
Des gnomes en lambeaux funebres
Sont couchés sur des monceaux d'or,
Occupés, enivrés sans cesse
Du sot aspect d'un vain trésor,
Puissants et fiers dans leur bassesse,

* Le pere des gnomes.

Et, par un stupide plaisir,
Privant l'homme de la richesse
Dont leur opaque et vile espece
Est incapable de jouir.
   Le dieu parle; à sa voix puissante,
Subalternes divinités,
Les gnomes, frappés d'épouvante,
Au sein de la terre tremblante
Se sont déja précipités.
Cet or, que leurs mains meurtrieres
Ne prétendoient qu'accumuler,
Versé dans les sources premieres,
Recommença de circuler;
Le travail eut sa récompense,
Les Arts reprirent leur vigueur;
Ranimés par la jouissance
Et relevés de leur langueur,
Les talents au sein de l'aisance
Renouvelerent leur splendeur;
Et, fort de toute sa substance,
L'état vit avec l'abondance
Renaître l'ordre et le bonheur.
   Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux
En réformant l'abus antique
Du brigandage monachique,

Et tout ce peuple infructueux
A ses provinces onéreux!
Qu'il renouvelle dans sa gloire,
Pour la félicité des siens,
Le spectacle que la victoire
Vient d'offrir aux bords indiens!
Tous les ans aux champs de Golconde
Le plus riche des potentats
Rassembloit de tous les climats
Les trésors que transporte l'onde;
Par un tribut toujours nouveau
Toutes les richesses du monde
Aboutissoient dans ce tombeau.
Thamas paroît: le destin change.
Au nouveau Gengis-khan du Gange
Ces vastes trésors sont ouverts;
Son bras vainqueur leur rend la vie;
Et tout l'or qu'enterroit l'Asie
Va circuler dans l'univers.

ÉPITRE XII.

A M. DE BOULONGNE,

CONTROLEUR-GÉNÉRAL.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour qui de concert
Vous félicite et vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des souverains
A remis dans vos sages mains
L'urne heureuse de l'abondance
Pour la splendeur de nos destins,
Des importuns de toute espece,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec tristesse,
Des machines à compliments,
Vous auront excédé sans cesse

De fadeurs, de propos charmants,
Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agréments:
Vous avez essuyé sans doute
Le poids des discours arrangés;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'est courbé sur votre route.
Les grands entourent la faveur;
La foule vole à l'espérance;
Tout environne, tout encense
Le temple brillant du bonheur:
Vous aurez vu toute la France.
Moi qui, séparé des vivants,
Dans ma profonde solitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre lassitude
De gloire et d'applaudissements;
Je déplorerois au contraire
Les travaux toujours renaissants,
Et le joug où le ministere
Vient attacher tous vos moments,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les siens.

Pardonnez ce brusque langage
Aux mœurs franches de mon séjour;
C'est le compliment d'un sauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des souplesses de l'usage,
Et trouvant pour vous son hommage
Gravé dans un cœur sans détour,
N'en veut pas savoir davantage.

Si je mêle si tard ma voix
A l'alégresse générale,
L'ignorance provinciale
M'excuse par ses tristes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'instruire, à m'orner l'esprit,
Dans la Gazette ou le Mercure,
Sur ce qui se fait et se dit
Je ne sais rien qu'à l'aventure;
Je parle quand il n'est plus temps;
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillants
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde
Que l'on sait tout, que l'on sait bien;
Ailleurs on n'est plus de ce monde,
On sait trop tard, on ne sait rien.

O province, que ta lumiere
Languit sous des brouillards épais!

Et sur les plus simples objets
Quelle stupidité pléniere!
Un seul trait parmi les journaux
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présente dans tout leur jour
Notre force et nos connoissances
Sur les nouvelles et la cour,
Sur l'usage et ses dépendances.
Ce trait excusera mon zele
De vous être si tard offert,
Grace à l'éclipse habituelle
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve
Quand Vardes revint à la cour,
Rappelé par la bienfaisance,
Après un très mortel séjour
De province et de pénitence,
Louis quatorze, avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la société
Au lieu qu'il avoit habité:

« Sire, excellente compagnie,
« De l'esprit comme on n'en a point,
« Gens charmants, instruits de tout point,
« Et d'une ressource infinie.
« Ce sont des conversations
« Incroyables, fort amusantes;
« Il s'y traite des questions
« Très neuves, très intéressantes.
« Par exemple, quand je partis,
« On avoit mis sur le tapis
« Un problême assez difficile,
« Et sur lequel toute la ville
« Parloit sans pouvoir s'accorder:
« La question étoit critique;
« Il s'agissoit de décider
« Une matiere politique,
« Et qui, de votre Majesté,
« Ou de Monsieur, étoit l'aîné. »
Sur notre gauloise ineptie
C'est trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts,
Tandis que votre main féconde
Soutient, dans ses brillants travaux,
Le pavillon et les drapeaux
Du pacificateur du monde.
Puissent mon hommage et mes vers

Vous être heureusement offerts,
Loin du bruit de la galerie,
Loin du chaos des suppliants,
Quand vous viendrez quelques instants
Respirer à la tuilerie!
C'est dans ce séjour enchanteur,
Palais de Flore et de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur;
C'est dans ces beaux lieux que j'espere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire,
Avec les fruits de son loisir;
Et dans les différentes classes
D'originaux, valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre essor,
L'esprit, la sottise, et les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaieté
Qui devient aujourd'hui si rare,
Quoique très bonne à la santé.

ÉPITRE XIII.

A M. LE C[TE] DE ROCHEMORE.

Éleve et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous ramenez leur ton,
Et leur coloris, et leur grace,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue, et sans dédicace;
O vous, dont l'aigle et les zéphyrs
Guident au gré de vos desirs
La route toujours neuve et sûre,
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse et des plaisirs;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité,
Et le génie, et la gaîté
Ont marqués, par la main d'un sage,
Du sceau de l'immortalité;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites, par quelle cruauté

Rappelez-vous à la lumiere
Un phosphore, une ombre légere
Qu'ont tracé mes foibles crayons,
Et dont la lueur passagere
S'efface aux feux de vos rayons?
Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse:
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,
Et que la raison même adore
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui, par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,
M'éleve à la hauteur des cieux;
Ou que ce facile génie
Qui de la céleste harmonie
Sait descendre aux délassements
D'une douce philosophie,
M'offre encor ces amusements,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie,
Ces écrits nobles et riants,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaîté, jointe au bon sens,

Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait;
Et dans votre trop beau système
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés:
Soyez moins parfait, et lisez;
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle?
Sauvage enfant de Philomele,
Vous êtes cet oiseau charmant
Qui, sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident
De la tendresse de son chant,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

ÉPITRE XIV.

AU P. BOUGEANT.

L'auteur commence cette épître par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de La Fleche, où il avoit été exilé à l'occasion de son Amusement Philosophique sur le langage des bêtes; puis il continue ainsi:

Or, au sortir du monument
De cette Fleche tant maudite,
Votre révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce réduit * où la sagesse
Des beaux arts allumoit l'encens,
Cette vapeur enchanteresse,
Ce café, l'ame de nos sens,
Et des feux d'une aimable ivresse,
Embrasoit ses plus chers enfants;
Au lieu des muses solitaires,
Compagnes des plaisirs parfaits,

* Endroit où s'assembloient les journalistes de Trévoux pour concerter leurs extraits.

Au lieu des lauriers ordinaires,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.
O douleur! ô sort peu durable
De nos frêles humanités!
Ce Stentor des paternités
Qui paroissoit muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce savant aimable,
L'historien des noms en *us*,
Le pauvre Rouillé* n'est donc plus!
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours sembloient tenir
A toute la race à venir.
De rejoindre sitôt ses peres
Puisque rien ne l'a su parer,
Apprenez, estomacs vulgaires,
A trépasser sans murmurer.
Un autre vuide, une autre perte,
Je dirois presque une autre mort,
De votre demeure déserte
Avoit encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce sage**

* Auteur d'une Histoire romaine.

** Le P. Brumoi, qui avoit été transféré du college de Louis-le-Grand à la maison professe, pour continuer l'Histoire de l'Église gallicane.

Qui, par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité
D'un génie heureux et vanté
Les mœurs simples du premier âge,
Et l'heureuse naïveté
Qui guidoit l'ame et le langage
De cette bonne antiquité.
Quelle triste fatalité!
Exilé d'un libre hermitage
Au pays de la gravité,
Quoi! l'interprete d'Euripide,
D'Eschyle, Sophocle, et des dieux,
Cet esprit dont le vol rapide
Suivoit les aigles jusqu'aux cieux,
Loin des arts et de la lumiere,
Compilateur infortuné,
Aux vieux parchemins condamné,
En va dévorer la poussiere
En bénédictin décharné!
Et les pinceaux faits pour la gloire
Vont, dans une pesante histoire,
Tracer des faits aventurés,
De monacales anecdotes,
Et l'origine des calotes,
Et l'Iliade des curés!
Mais à ce sombre ministere,
Si peu fait pour son caractere,
Quand vous le croirez consacré,

Vous le trouverez enterré.
O vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours rendus plus sereins
N'obscurcissez aucune aurore
Dans l'antre noir où le Chagrin,
Parmi Lactée et Métrodore,
Et Fonseque et Cassiodore,
Tient les Ennuis en marroquin:
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux et charmant,
Dédaignant la voix misérable
De cette envie inaltérable
Du délateur et du pédant,
Vivez; et si, chemin faisant,
Vous passez jusqu'au manoir sombre
Où gît Brumoi, loin des vivants,
En mon nom offrez à son ombre
Des fleurs, ces vers, et mon encens.

ÉPITRE XV.

A MESSIEURS

LES DUCS DE CHEVREUSE ET DE CHAULNES,

A L'ARMÉE DE FLANDRE. 1747.

Ce dieu que la nature entiere
Rappeloit pour la rajeunir,
Ce printemps, qui dans sa carriere
Devroit ne voir que le plaisir,
Vient donc de rouvrir la barriere
Des fureurs et du repentir
A l'extravagance guerriere!
Quand Vénus, Vertumne, Zéphyr,
La Volupté, que tout respire,
Et qui réveille l'univers,
Devroient n'offrir que les concerts
De la musette et de la lyre,
La trompette trouble les airs;
Et l'Amour s'alarme et soupire

En voyant sortir des enfers
Des cyprès, des lauriers, des fers,
La Mort, la Gloire, et le Délire.
Ces masses de bronze et d'airain,
Où l'art sinistre de la guerre
Renferme les feux du tonnerre,
Déja sur leur affreux chemin
Écrasent dans le sein de Flore
Les myrtes, les roses, le thym,
Qu'un ciel plus doux faisoit éclore.
Déja le laboureur déplore
Ses sillons foulés et détruits.
Au lieu des plantes et des fruits
Dont elle alloit être parée,
La terre aride et déchirée
Se couvre d'un horrible amas
De tentes, d'armes, de soldats;
Et cette mere languissante
Gémit en voyant ses enfants
Étouffer la moisson naissante
Pour se creuser des monuments.

O vous qu'à regret j'envisage
Dans ces dangers et ces travaux,
Vous qui les cherchez en héros,
Et les voyez des yeux du sage,
Quand reverrai-je l'heureux temps
Où, la paix calmant les ravages,
Et laissant vivre les vivants,

Vous reviendrez sur nos rivages
Cueillir les fleurs de vingt printemps,
Et partager sous nos ombrages
Le sort sensé des bonnes gens,
Loin des querelles d'Allemands,
Des pandoures antropophages,
Et tels autres mauvais plaisants!
Hâtez-vous sous l'astre propice
D'un roi que suivent constamment
L'Amour, la Victoire, et Maurice:
Consommez l'asservissement
De ces fiers et foibles Bataves
Qui, craignant leur dernier moment,
Viennent tumultuairement
De se redonner des entraves
Proscrites solennellement
Par leurs ancêtres moins esclaves;
A notre destin immortel
Ramenez ces moments illustres,
Ces conquêtes dont le Texel
Tremble encore après quinze lustres.
Quel boulevard résistera
Au vainqueur qui le redemande?
Le même Mars regne, commande;
Le même sort obéira.
Sur les remparts de la Hollande
Allez, arborez la guirlande
Des lis qu'ils ont portés déja;

Et ramenez à l'opéra
Les présidentes de Zélande
Et les baronnes de Bréda;
Afin que, si l'effroi, la haine,
Ou le vain désespoir entraîne
Les époux à Batavia,
On puisse, comme il conviendra,
Consoler la haute puissance
De leurs veuves pendant l'absence;
Et que jonquille et nacara
Fassent les honneurs de la France
A la sotte qui les prendra.
  Mais quelle vaine et chere image
M'entretient déja du retour,
Quand nous sommes si loin du jour
Qui doit finir votre esclavage?
Jusque-là quel affreux tourment!
Quel vuide! quel désœuvrement!
Que d'ennui, qu'en vain on évite,
Et qu'on retrouve à tout moment,
Vous attend, vous suit, vous agite!
Que le camp le plus triomphant
Pese au vrai sage qui l'habite!
Au milieu des sots embarras,
Des longs dîners et du fracas
De tant de gens braves et plats
Que l'éternelle Flandre assemble,
Je ne vous plaindrai pourtant pas,

Si vous êtes souvent ensemble:
Dans ce pays triste et perdu,
Vous trouvez et vous pouvez rendre
La douceur de causer, d'entendre,
Et le plaisir d'être entendu:
Parmi les ennuis de la gloire,
L'air grivois et le mauvais ton
De ce peuple à cravate noire,
Qui n'a de conversation
Que pour dîner avec Grégoire
Ou pour souper avec Fanchon:
Dans cette troupe non lettrée
De petits messieurs si parfaits,
Si ridicules, si ginguets,
Dans la populace dorée
De jeunes et vieux freluquets,
L'un de l'autre ressource heureuse,
Vous vous dédommagez tous deux
De tant de milliers d'ennuyeux
Qui bordent la Dyle et la Meuse;
Et, sous les tonnerres de Mars
Philosophes libres et calmes,
Des muses et de tous les arts
Vous joindrez les fleurs à ces palmes
Qui couronnent vos étendards:
Ainsi sous le ciel atlantique,
Et près du tombeau de Didon,
Lélius avec Scipion

Retrouvoit Rome dans l'Afrique;
Dans cette pompe et ce fracas
De faisceaux, d'aigles, de combats,
Aux champs du barbare Gétule,
Tous deux se rendoient les loisirs,
Les arts, la langue, les plaisirs
Et de Tibur et de Tuscule.
Faits, comme eux, pour les agréments
De l'heureuse philosophie,
Vous adorez les arts charmants
De l'Attique et de l'Ausonie.
Et ce n'est point la flatterie
Qui vous joint à ces noms brillants
Dans le temple de Polymnie;
Détestant le fade jargon
De la basse cajolerie,
Je ne chante que la raison,
La vertu, l'ame, le génie;
Et je ne donne rien au nom,
A qui la foule sacrifie.
Oui, si vous n'aviez à mes yeux
Que les rangs, les titres nombreux
Des ducs, des pairs, des connétables,
Mes hommages indépendants
N'inscriroient pas vos noms durables
Dans les fastes vainqueurs des temps:
Des esprits vrais et raisonnables,
Pensant par eux, invariables,

Malgré les phosphores divers
Et tous les pompons méprisables
Qui coiffent ce plat univers;
Des grands, sans bassesse et sans airs,
Instruits sans cesser d'être aimables;
Des cœurs toujours irréprochables
Dans un séjour faux et pervers:
Voilà les héros véritables
Et de mon ame et de mes vers.

E ben sa Roma che l'onor primiero
Di nostre muse è lo splendor del vero.

GUIDI.

ÉPITRE XVI.

A M. DE TOURNEHEM,

Directeur et ordonnateur-général des bâtiments du roi,

SUR LA COLONNE DE L'HÔTEL DE SOISSONS.

Vous à qui les enfants d'Apelle,
De Phidias, de Praxitele,
Vont devoir des progrès nouveaux,
Rendez à d'antiques travaux
Une gloire toute nouvelle;
Sauvez-les du sein des tombeaux,
Et qu'ils consacrent votre zele.
Dans les ruines d'un palais
Dont l'architecture grossiere
Ne pouvoit laisser de regrets
En retombant dans la poussiere,
Vaste enceinte, informe carriere,
Qui n'offre plus que les débris
Des murs qu'éleva Médicis;
Il est un ouvrage durable,
Que deux siecles ont respecté,

Et dont notre âge est redevable
Aux yeux de la postérité:
Cependant à son jour suprême
Ce monument semble arrivé,
Et peut-être en cet instant même
Le fer destructeur est levé.
Aux yeux d'un adjudicataire,
Qui calcule et ne pense pas,
Cet ouvrage, peu nécessaire,
N'est que du fer et qu'un amas
De pierres qu'il vend à l'enchere:
Souffriroit-on ce trait honteux
D'une gothique barbarie
Dans les jours les plus lumineux
Des talents et de l'industrie?
Déja cette ville chérie,
Cette souveraine des arts
Et des agréments de la vie,
Qui les verse de toutes parts
Sur l'univers, qui l'étudie
Et tient sur elle ses regards;
Paris, le temple du génie,
Offre trop peu de monuments
Où Rome, Athene, Alexandrie,
Consacroient les faits éclatants,
La puissance de la patrie,
Et le témoignage des temps.
Privés d'une magnificence

Si commune aux peuples divers
Qui régnerent avant la France
Sur les arts et sur l'univers,
Verrions-nous dans notre indigence
Le vil intérêt, l'ignorance,
Prévenir les efforts des ans,
Et de nos embellissements
Précipiter la décadence
Dans ces mêmes jours si brillants
Où l'heureuse Paix, l'Abondance,
Et tous les Plaisirs renaissants,
Vont ranimer d'intelligence
Tous les arts et tous les talents?
Tandis qu'il en est temps encore,
Détournez d'odieuses mains,
Vous que l'architecture implore
Contre leurs efforts inhumains;
Qu'échappée aux premiers outrages
Qui menacent ses fondements,
Cette colonne à tous les âges
Transmette d'illustres images
De la splendeur de notre temps,
Et pour de plus heureux usages
Reçoive d'autres ornements:
Car, dans mes craintes pour sa gloire,
Je ne regrette point ici
L'astrologique observatoire
Que Médicis avoit bâti

Pour le chimérique grimoire
De Gauric et de Ruggéri;
Non, c'est déja trop de l'histoire
Pour ces faits dignes de l'oubli,
Sans que le ciseau doive aussi
En éterniser la mémoire.
Qu'illustré, changé, rajeuni,
Ce monument soit enrichi
Des attributs de la victoire,
Et que Lawfelt ou Fontenoi
Y gravent l'immortelle gloire
Et les travaux du plus grand roi.
La colonne qu'Apollodore
Jadis érigea pour Trajan
De celle qui nous reste encore
Nous dicte l'usage et le plan;
Rivale du culte héroïque
Dont Rome honora les vertus,
Que la COLONNE LODOÏQUE
Offre d'aussi justes tributs.
Trop étranger dans l'apanage
Et du Bramante et du Bernin,
Oserai-je de cet ouvrage
Ébaucher un foible dessin?
C'est peut-être une rêverie
Que ma muse crayonnera;
Mais c'est rêver pour la patrie,
Et l'objet me justifiera.

Au lieu de la sphere armillaire
Que la colonne éleve aux cieux,
Plaçons l'image auguste et chere
D'un monarque victorieux,
Et que ce phare lumineux
Au-dessus du rang ordinaire
Des monuments de nos aïeux,
Sur le bronze et l'or, à nos yeux
Présente l'astre tutélaire
De tant de triomphes fameux.
Et tandis que ce noble hommage,
Trophée unique en nos climats,
Et digne du goût de notre âge,
Peindra les héros des combats,
Qu'ailleurs une place immortelle
S'éleve au héros de la paix,
Monument brillant et fidele
De l'amour, du respect, du zele,
Et des talents de ses sujets;
Les ministres de Calliope
Y graveront le nom sacré
D'un monarque, heureux, adoré,
Et le bienfaiteur de l'Europe.

ÉPITRE XVII.

SUR L'ÉGALITÉ.

Tout est égal après les dieux.
Le même jour, la même argile,
Nous donna les mêmes aïeux;
Et malgré ces tributs honteux
D'une dépendance servile,
Que l'opinion imbécille
Paie à des titres fastueux,
Exempte d'un culte hypocrite,
La raison ne connoît de rangs
Que ceux que donne le mérite,
Et de titres que les talents.
Sur la liste qu'elle a des hommes
Peu de noms se trouvent écrits.
Trop souvent les riches lambris
N'enferment que de vains fantômes,
Le vil objet de ses mépris;
Tandis que sous un toit vulgaire,
Loin de l'insolence et des grands,

Aux pieds d'un mortel solitaire
Elle va porter son encens.
Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire,
Toi, qui ne t'es jamais prêté
Aux bassesses de l'imposture;
Toi, dont l'inflexible droiture
N'a jamais encore écouté
Que les regles de la nature
Et que l'austere vérité;
Viens, ami, fuyons les idoles
Que fabriqua la vanité:
Convaincus de l'égalité,
Vengeons contre des dieux frivoles
L'injure de l'humanité;
Et, libres d'un hommage infame,
Loin de la foule relégués,
Ne distinguons que ceux que l'ame
Et les talents ont distingués.
Quels sont donc aux yeux des vrais sages
Les talents, ce céleste don?
Tout en usurpe les hommages,
Et tout en profane le nom.
Appartient-il ce nom sublime
A tous ces arts laborieux
Nés du luxe qui les anime,
Et du besoin industrieux?
Ainsi donc confondus sans cesse,
Le hasard, l'instinct et l'adresse,

Sous ce nom viendroient se placer
Au même degré de noblesse
Que là dignité de penser.
Parmi l'aveugle multitude,
Et chez le vulgaire des grands,
L'industrie et la docte étude
N'ont point de grades différents:
Les plus nobles fruits de nos veilles
N'y trouvent pas d'autre destin
Que les mécaniques merveilles
Ou de la voix ou de la main,
Et dans cette estime stupide
On voit ensemble confondus
Horace avec Tigellius,
Et Praxitele et Thucydide,
Et Cicéron et Roscius.
Mais la fiere philosophie,
Instruite sans prévention
Que souvent le même génie
Est une aigle chez l'industrie,
Un insecte chez la raison,
Ne souffre point qu'un même nom
Honore sans distinction
Ce qui végete et ce qui pense,
Ni qu'on associe à ses yeux
La matiere et l'intelligence,
Les automates et les dieux.

Fidele aux lois qu'elle m'inspire,
Je n'appelle ici les talents
Que l'art de penser et d'écrire,
L'art de peindre les sentiments,
Et que les dons de ce génie
Qui fait dans des genres divers
Les oracles de la patrie
Et les maîtres de l'univers.
Qu'on ne pense point qu'idolâtre
Des lyriques divinités,
Je n'aille offrir que leur théâtre,
Ou que leurs antres écartés.
Tous les esprits ont mon hommage;
J'adore Homere et Cicéron,
Démosthene, Euclide, et Platon;
Et, pour embellir la raison,
Si du poétique rivage
Aujourd'hui j'emprunte le ton,
Qu'au hasard et sans esclavage
La rime s'offre à mon pinceau,
Je m'arrête au vrai de l'image
Et non au cadre du tableau.
Loin du palais où l'opulence
Attire un peuple adulateur,
Loin de l'autel où l'on encense
Le fantôme de la grandeur,
Dans une heureuse solitude

La raison regne, et sous ses lois
Y rassemble ces esprits droits
Échappés à la servitude
Des préjugés et des emplois.

ÉPITRE XVIII.

—

A MME DE GENONVILLE.

Les fleurs dont l'Amour se couronne
Et que voit naître le printemps,
Aux trésors tardifs de l'automne
Viennent mêler leurs ornements,
Et de leurs bouquets éclatants
Rajeunir le sein de Pomone;
Ainsi par un heureux destin
Du temps jaloux bravant l'outrage,
Ton esprit charmant et badin
Jette des fleurs sur son passage,
Et fait briller le soir de l'âge
De tout l'éclat de son matin.
Poursuis, aimable Genonville,
Embellis-toi de ta gaîté;
Que par ta voix tendre et facile
Le vif et joyeux vaudeville
Souvent à table soit fêté,
Et par les Plaisirs invité

S'y place au sein de sa famille,
Lorsque le nectar qui pétille
Sous les bouchons emprisonné,
Court remplir le crystal fragile
Où, brillant d'un éclat mobile,
Il sourit à l'œil étonné.
Quelquefois attendant l'aurore
Au milieu des jeux et des ris,
Livre tes pas à Terpsichore,
Dis des bons mots à tes amis.
L'amitié, que ton cœur adore,
Loin de toi bannit les soucis;
Mais pour mieux les chasser encore
Tu t'occupes des bons écrits
Que le bon siecle vit éclore:
Semblable au Zéphyr amoureux
Qui, du printemps enfant volage,
Court à chaque fleur d'un bocage
Porter le tribut de ses feux,
Tour-à-tour Racine et Moliere,
Chaulieu, Montagne, et La Bruyere,
Viennent s'asseoir à tes côtés
Dans ton asile solitaire,
Et sous leurs crayons enchantés
Tu vois d'une douce lumiere
Briller d'utiles vérités.

ÉPITRE XIX.

A M. DE MONREGARD.

Envoyée avec un pâté de quatre canards, dans le temps de la grippe. 1776.

D'une province où la franchise
Et la loyauté du vieux temps
Sont ençor des bons habitants
Le cri de guerre et la devise,
Quatre hermites, en robe grise,
Gens tout neufs, bien de leur pays,
Dont l'air grave, le sang rassis
N'annonçoient guere l'entreprise,
Bravant les périls infinis,
Les glaces, la neige et la bise
Dont les chemins sont investis,
Ce matin même sont partis,
Quoi que le thermometre en dise,
Et qui mieux est pour eux, ou pis,
A la triste époque précise
Où la grippe, dont nuls abris

Ne peuvent sauver la surprise,
Menant la fievre, les soucis,
Les faux docteurs, les faux récits;
L'affreuse grippe, en pleine crise,
Enveloppe, agite, maîtrise,
Jeunes et vieux, grands et petits,
L'élégante sous ses lambris,
Sous le chaume la pauvre Lise,
Les hauts penseurs, les sous-esprits,
Le talon rouge, le commis,
Et la duchesse, et la sœur grise.
Pour être capable ou tenté
De leur périlleuse aventure,
Il faut être eux, en vérité,
Ou l'ours le mieux empaqueté
Dans son capot et sa fourrure.
Enfin, tant bien que mal munis,
Sous les nuages rembrunis
D'un ciel glacé que tout redoute,
Les quatre pélerins unis,
Clos et couverts, ne voyant goutte,
Ont pris le chemin de Paris,
Où, s'ils arrivent sans déroute,
Pomar, Vougeot, Grave et Chablis,
Des rayons de leur mere-goutte
Voudront bien réchauffer sans doute
Les pauvres freres engourdis.
Il est pourtant quelques avis

Qu'ils pourront bien faire la route
A leur honneur, frais et fleuris,
Grace au tissu de leurs habits:
Un autre eût dit, grace à la voûte
Sous laquelle ils sont établis;
Et des savants lourds, peu polis,
Diroient crûment, grace à la croûte.
Un bon campagnard du canton,
Sachant leur destination,
Et séduit par l'heureuse image
Du terme de leur mission,
De grand cœur partiroit, dit-on,
Pour revoir ce brillant rivage:
Non que dans ses déserts chéris
Il éprouve l'impatience
D'aller retrouver à Paris
Le bruit, le faste, l'importance,
Les grands plaisirs, les grands ennuis,
Les courts succès prônés d'avance,
Les nouveautés de tous pays,
Les chefs-d'œuvre sans conséquence,
Et ces tourbillons infinis
D'intrigues, d'airs, et d'élégance,
Où l'amitié, sans consistance,
N'est plus qu'une gaze, un vernis,
Le voile de l'indifférence,
Des faussetés et du mépris;
Où ce bon honneur de jadis

N'est plus qu'une foible nuance,
L'air du bonheur, un coloris
Qui couvre à peine l'indigence
De nos cœurs vuides et flétris;
Et l'esprit, ou son apparence,
Ses tours de force, ses propos,
Une lassante contredanse
De sauts périlleux et de mots.
Sans doute on est bien imbécille
Et rouillé bien profondément
D'avoir si peu d'empressement
Pour les fêtes, le goût, le style
De ce peuple doré, charmant,
Loin de qui vraisemblablement
Tout est triste, gauche, stérile,
Et d'un gothique accoutrement;
Tous ces provinciaux ignares,
Qui s'avisent d'être contents,
Sont bien à plaindre, bien bizarres
Dans leur bonheur de bonnes gens.
Pour faire aussi l'aveu sincere
De son mauvais goût, si contraire
A tant d'incroyables talents
Qui font bruire en ces moments
Dans tout le globe littéraire
Les bombes, les petits volcans;
S'il eût été, loin de nos champs,
A travers les glaces de l'Ourse,

Revoir la ville du printemps,
Il n'auroit point fait cette course,
Par des desirs bien violents
D'aller recueillir à la source
L'ambre et l'or des parleurs du temps,
Ces distributeurs éclatants
De la phrase et de la lumiere,
De leur siecle docteurs régents,
Nouveaux copistes de vieux plans,
Où, sous un ciel à leur maniere,
Enfin la vérité premiere,
Jusqu'ici cachée au bon sens,
Dicte ses lois par leurs accents;
Scene vaste, sombre, profonde,
Où, grace à leurs rayons puissants,
On voit sautiller à la ronde
Les lampions resplendissants
D'une raison neuve et féconde
Que, jusqu'à leurs jours bienfaisants,
Ignoroit encore le monde,
Ce pauvre enfant de six mille ans.
Ce grand spectacle de notre âge,
Ces bruyants hochets du moment,
Tous ces objets également
De plaisanterie et d'hommage,
De ridicule et d'engoûment,
Pour la multitude volage
Qui prône et siffle en un instant

Les brochures de tout étage,
Et la fureur et le néant
De vouloir être un personnage;
Toutes ces clartés de passage
Séduiroient médiocrement
Un Gaulois sans beaucoup d'usage,
Borné tout naturellement
A la simplesse du vieil âge,
Et qui n'auroit point l'avantage
De saisir assez lestement
Le sentencieux persiflage
Du sophistique enivrement,
Ni de sentir bien vivement
Cet éternel enfantillage
Du ton qui veut être plaisant,
Tous ces grands rires d'un moment
De tant de gens gais tristement,
Et ce délicieux ramage,
Ce jargon d'un ennui charmant:
Il n'auroit quitté sa retraite
Que pour un asile enchanté,
Dont il connoît, dont il regrette
L'agrément, la tranquillité,
Les jours sans inégalité,
L'esprit au ton de la nature,
L'amitié franche, la droiture,
Et cette si bonne gaîté,
La compagne fidele et sûre

Du bonheur et de la santé.
Plein de cette image si chere,
S'il avoit pu tout uniment
Quitter son manoir solitaire
Sans braver fort imprudemment
Un oracle de l'atmosphere,
Au lieu d'être, dans cet instant,
A tracer sur un froid pupitre
Cette longue petite épître,
Qu'il vous griffonne en grelotant,
Déja bien loin, et bien content,
Presque aux deux tiers de sa journée,
Il auroit vu, courant les champs,
Huit ou neuf postillons jurants
Contre la course et la gelée,
Tous à-peu-près aussi riants,
Tous avec mêmes agréments,
Air transi, voix rauque, altérée,
Oeil larmoyant, face empourprée,
Rhume dont on ne connoît pas
La naissance ni la durée,
Pelisse de toile cirée
Sous une gaze de frimas,
Ceinture de neige entourée,
Bonnet de peau d'ours presque ras,
D'où l'on voit descendre assez bas
En ligne droite et bien tirée
Des cheveux lustrés de verglas,

Tels qu'on voit dans les vieux Atlas
La chevelure de Borée.
Quoi qu'il en soit, pour dire enfin
Avec une entiere franchise
Son aventure et son chagrin,
Aujourd'hui même, sans remise,
Il devoit se mettre en chemin
Si le redoublement soudain
De ce vent d'est, joint à la bise,
Ne l'eût détaché ce matin
De sa dangereuse entreprise :
Tremblant au présage fatal
De ce ciel menaçant et sombre,
Il a cru, sous ce noir signal,
De Réaumur entendre l'ombre
Du sein d'un tube glacial
Prédisant, d'un ton sépulcral,
De nouveaux désastres sans nombre
A qui, courant tant bien que mal,
De son réduit quitteroit l'ombre :
D'ailleurs même, sans Réaumur,
Un autre oracle non moins sûr
A dû guider sa prévoyance;
Cette grippe a déja sur lui
Trop bien exercé la puissance
Du régime et de son ennui,
Pour s'en procurer aujourd'hui
Une seconde expérience.

Peut-être bien traitera-t-on
Cette prudence de chimere,
Ce voyage d'imaginaire,
Et le voyageur de poltron;
Mais, soit que l'on s'en moque ou non,
Il pense, d'après la coutume
Des bonnes gens sans aucun art,
Qu'il vaut mieux courir le hasard
D'un ridicule que d'un rhume.
Je suis confus, épouvanté
De cette longue rêverie:
Auriez-vous cru voir à côté
De quelques mots pour un pâté
Cette incroyable compagnie
Si disparate pour le nom
Et pour la physionomie,
L'élégante, le postillon,
Les esprits, la grippe, le ton
De l'antique philosophie,
Et la morale, et le pompon,
Les entrepreneurs du génie,
Les livrets à prétention,
Et la raisonneuse manie
Dont l'âpre et seche fantaisie
Est la grippe de la raison,
Et des esprits à l'agonie?
Grace au ciel, elle va tombant
Ainsi que l'autre épidémie.

L'erreur n'est qu'une maladie
Dont le cours est plus ou moins lent,
Mais qu'enfin le temps expédie:
La seule antique Vérité,
Toujours jeune aux yeux des vrais sages,
Toujours forte au sein des ravages
Et des jours de calamité,
Qui souvent des terrestres plages
Alterent la salubrité,
S'avance avec égalité
A travers les vents, les nuages,
Et l'errante mortalité:
Son trône, porté sur les âges,
Voit disparoître à sa clarté
L'intempérie et les orages
Dont chaque siecle est agité;
Sa sublime simplicité,
Surmontant le ton exalté
Des pancartes et des adages
D'un empirisme répété,
Use tour-à-tour les ouvrages,
Les tréteaux et les personnages,
Et leur pauvre célébrité;
Elle efface avec majesté
Les maux de leurs divers passages;
Et les roses de la santé
Refleurissent sur nos rivages:
Nul faux système brillanté,

Nulle éphémere obscurité
N'arrive à la sphere éternelle
Des rayons de la vérité;
Nul souffle de la nouveauté
N'atteint la fleur toujours nouvelle
De sa fraîcheur, de sa beauté,
Et de sa jeunesse immortelle.
Il faut avoir assurément
Une bien belle confiance
Dans toute l'heureuse indulgence
Dont la raison use aisément,
Sans prendre la triste balance
Où la moderne suffisance
Pese jusqu'à l'amusement:
Il faut toute mon assurance
Dans cette amitié qui m'entend
Pour vous envoyer bonnement
Ces riens tracés à l'aventure,
Et qui sans dessein, je vous jure,
Commencés je ne sais comment,
Se sont chargés, chemin faisant,
De crayons de toute figure.
Ils finiroient je ne sais quand,
Et me rendroient la fantaisie
De cette libre poésie
Qui fut un de mes premiers goûts,
Si je n'écoutois que l'envie,
Le charme d'écrire pour vous:

Mais comme il se pourroit bien faire
Que cette lettre, allant son train,
M'amuseroit seul à la fin,
Sans trop mériter de vous plaire,
Non plus qu'aux Graces, que d'ici
Je crois voir, pour me lire aussi,
Quitter une harpe légere
Plus brillante que tout ceci;
Rendu bientôt à mon silence,
Je fuirai toute ressemblance
Avec l'ivresse et les longueurs
De ces messieurs les amateurs
Dont la musique est la manie,
Infatigables auditeurs
De leur personnelle harmonie;
Flûte, guitare, ou violon,
Hautbois, ou cor, violoncelle,
N'importe sur quoi leur beau zele
Exerce sa prétention,
Leur réveil, chaque matinée,
Autour d'eux fait tout retentir:
Charmants, jouant faux à l'année,
Mais d'amitié, pour leur plaisir;
Fort souvent une heure est sonnée,
Ils ne songent point à finir.
Oh! que cette ardente furie
De répétitions sans fin
Seroit promptement rafraîchie,

S'ils sentoient le mal du voisin
Que leur tendre goût supplicie,
Et qui, chaque jour plus chagrin,
Plus écrasé de symphonie,
Jure d'aller le lendemain
Consulter, pour prendre à partie
Son mélodieux assassin,
Et s'instruire (preuve servie)
Par un délibéré certain,
Si cette peste du matin
(La lyrique épizootie)
N'est pas un moyen souverain
Pour casser un bail même à vie,
Et si la coutume contient,
Sous le titre des servitudes,
Jusqu'à quel point la loi soutient
L'amateur faisant ses études!
C'est peu que le talent bénin,
La tant douce monotonie
De ces messieurs, dont tout est plein,
Occupe, amuse, gratifie,
Charme leur plus proche voisin,
Heureux de la premiere main
Sous le feu même du génie;
Leur épidémique harmonie,
De proche en proche s'abaissant
Sur le quartier, sur le passant,
Vous fait bâiller la compagnie;

Et du symphoniste argentin
Doublant le rôle et la couronne,
Unit, dans son brillant destin,
Au don d'ennuyer en personne
L'art d'ennuyer dans le lointain.
Je ne sais trop si je m'explique:
Au reste, si ces traits galants
Présentent mal de la musique
Les matineux freres servants,
Il ne faut que changer l'adresse:
Vous aurez, presque aux mêmes traits,
Des amateurs de pire espece,
Ces longs liseurs de verselets
D'une pesante gentillesse,
Ces porteurs d'odes, de couplets,
De madrigaux et de bouquets
D'une fadeur enchanteresse,
Tous gens couronnés de leur main,
D'autant plus mortels au prochain,
Que, si leur beau feu vous approche,
Sans dire gare, armés soudain,
Ils tirent la mort de leur poche.
Non contents d'amuser Paris,
Leur gloire va gagnant pays
Par la renommée ou le coche;
Les confidences, les honneurs
De leurs personnelles lectures
Étendant bientôt leurs faveurs,

Par la presse, par les voitures,
Sur nos lointains sement les fleurs
Avec l'opium des brochures;
Et leurs guirlandes et leurs fruits,
Portant leur parfum spécifique
Par-delà nos climats séduits,
Vont faire bâiller l'Amérique.
Je crains leur rôle, et je m'enfuis.

ÉPITRE XX.

FRAGMENT

DU CHARTREUX,

Au sujet d'une femme qu'il avoit connue.

Je me rappelle avec transport
Les lieux et l'instant où le sort
M'offrit cette nymphe chérie
Dont un regard porta la vie
Dans un cœur qu'habitoit la mort.
. . . .
. . . .
Félicité trop peu durable!
Il passa, ce songe enchanteur;
Et je n'apperçus le bonheur
Que pour être plus misérable.
. . . .
. . . .
La paix de ce morne séjour
Ne peut appaiser ma blessure;
Pour jamais je sens que l'Amour

Habitera ma sépulture.
En vain tout offre dans ce lieu
De la mort l'affreuse livrée;
D'épines, de croix entourée,
La mort n'écarte point ce dieu:
Par lui mon antre funéraire
Brille des plus vives couleurs;
Et ses mains répandent des fleurs
Sur les cilices et la haire.

. . . .
. . . .

Déja le bruit lugubre et lent
De l'airain aux accents funebres
Me dérobe à l'enchantement
Et m'appelle dans les ténebres;
Déja dans un silence affreux,
Sous un long cloître ténébreux,
Que terminent des lampes sombres,
Je vois errer les pâles ombres
Des solitaires de ces lieux.

. . . .
. . . .

A travers leur dehors sauvage
Ces lentes victimes du temps,
Ces fantômes, ces pénitents,
Dans un éternel esclavage
Me semblent libres et contents
Sous le poids des fers et de l'âge.

Contents! Hélas! ils n'ont point vu...
O Dieu! si de mon immortelle
Un regard leur étoit connu,
Verroient-ils un bonheur loin d'elle?
. . . .
. . . .
Mais vous, que nos déserts épais,
Nos tombeaux, notre nuit profonde,
N'entourent point de leurs cyprès,
Vous, heureux habitants du monde,
Qui vivez, qui voyez ses traits,
. . . .
Pouvez-vous la quitter jamais?
Pour elle votre ame ravie
N'a-t-elle pas trop peu de temps
De tout l'espace de vos ans?
Je voudrois de toute ma vie
Acheter un de vos instants!
. . . .
. . . .
Contraint de dévorer mes peines
Parmi le silence et l'effroi
De ces retraites souterraines,
Toujours seul, toujours avec moi,
Exclus de l'asile ordinaire
Que la nature ouvre au malheur,
Je suis privé, dans ma misere,
De la consolante douceur

De pouvoir répandre mon cœur
Dans l'ame sensible et sincere
D'un fidele dépositaire
De mon éternelle douleur.
Rien n'offre en ce monde sauvage
Ni soulagement ni pitié;
Et, pour en achever l'image,
On n'y connoît point l'amitié.
Si quelquefois moins égarée
La raison me luit un instant,
Et me dit qu'un travail constant
Trompera l'immense durée
Du temps qui fuit si lentement
Pour une ame désespérée;
Plus forte que tous mes projets,
Bientôt une image adorée
Se fait voir dans tous les objets.

. . . .

De mes crayons, de mon ciseau
Elle est le guide et le modele;
Sur le tour un essai nouveau
Chaque jour lui promet mon zele.

. . . .
. . . .

Si je cultive, dès l'aurore,
Ces jasmins, ces myrtes, ces fleurs,
C'est pour offrir l'encens de Flore
Et les plus brillantes couleurs

A l'immortelle que j'adore.
Quand cette vigne dont mes mains
Guident la seve vagabonde
Répond au soin qui la féconde
Et se couronne de raisins:
« Croissez, leur dis-je avec tendresse,
Fruits heureux, embellissez-vous;
Que sur vous l'automne s'empresse
Et vous livre au sort le plus doux!
Défendus par ma vigilance
De mille insectes renaissants,
Garantis de la violence
Et du sagittaire et des vents,
Dans votre fraîcheur la plus pure
Au sein des hivers dévorants,
Vous irez porter mon encens
Et l'hommage de la nature
A la déesse du printemps. »

. . . .
. . . .

Ces dons de l'amour et des arts,
Présentés sous le nom du zele,
Seront offerts à ses regards.
Dieux! ils seront touchés par elle!
Avant que de m'en détacher,
Que des pleurs, des baisers de flamme,
Fassent passer toute mon ame
Dans ces dons qu'elle doit toucher!

ODES.

ODE PREMIERE.

—

AU ROI,

SUR LA GUERRE.

1733.

Ainsi les héros de Solime
Respectoient le sang des humains;
Ainsi, pour désarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains:
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons:

Tels sont les exploits et les fêtes
Que l'aurore de tes conquêtes,
Grand roi, présage en tes beaux jours;
Des princes l'honneur de son temple
Le ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice,
De tous les rois être ennemi,
C'est être héros par caprice,
C'est n'être héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs bizarres
Qui, de leurs sujets, rois barbares,
Méprisent les cris douloureux!
Loin cette gloire trop funebre
Qui, pour les jeux d'un fou célebre,
Fait un peuple de malheureux!

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu;
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu:
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels.
Prends la foudre, et montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées *,
Sur un reste de cœurs ingrats!
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une suprême république
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté:

Tu ne parois dans la carriere
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barriere
Qui ferme un trône à son héros:

* La Pologne.

Secondé par d'heureux ministres,
Tu brises ces trames sinistres.
Qu'il regne, ce roi vertueux!
Sa gloire étoit moins bien fondée,
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légere
De son empire étincelant
Du sein de l'ombre passagere
L'astre du jour sort plus brillant;
Tel, vers les régions de l'Ourse
Stanislas reprenant sa course
Éclate enfin dans tout son jour:
Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux chars errants du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suede en vain desire *,
Si quelque soin touche les morts,
Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords?
Ton aspect domtant la furie
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitants:
Mais tandis que je te rappelle,

* Charles XII.

Stanislas dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée,
J'entends ta triomphante voix;
La Rebellion désarmée
Tombe, et se range sous ses lois.
Que la brigue s'anéantisse!
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de royauté;
Assure à son unique maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux,
Les cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux:
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces, paroient nos contrées;
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits!

Ainsi des rois ton nom suprême,
Puissant Louis, est le soutien;
En défendant leur diadême

Tu releves l'éclat du tien.
Où sont ces rivaux indomtables
Qui bravoient tes vœux équitables?
Qu'ils paroissent à nos regards!
Mais quoi! leurs cohortes craintives
Ont déja déserté leurs rives,
Et tu regnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un roi
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi?
France, si long-temps assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats;
Et compte encor sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes héros par tes soldats.

Mânes françois, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons:
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres citadelles
Où la gloire porta vos lois;
Au sein des palmes de nos peres
De leurs fils les destins prosperes

Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Éridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire;
Il fut héros, il l'est encor:
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor:
Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à sa suite
Les Amours, devenus guerriers;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second printemps écloses,
Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés.

Sur leurs chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De Stolhoffen et de Denain;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amants des vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux:
Reprenons ces nobles guitares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le héros de l'univers;
Fleurissez, guirlandes arides:
Toujours les siecles des Alcides
Furent les siecles des beaux vers.

Grand roi, sur ce brillant modele
Dissipe le sommeil des arts:
Ranime leur burin fidele;
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces rois insensibles
Dont les trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des rois.

Fais naître de nouveaux Orphées;
C'est le sort des héros parfaits:
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits.
De tes victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr sur ses ailes fleuries
Ramenera les alcyons!

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés:
Déja par leurs faits magnanimes
Les tiens ont été secondés;
Les Graces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune héros * de leur cour;
Le Rhin l'eût pris, à son audace,
Pour le conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

* S. A. S. monseigneur le prince de Condé.

II.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Dans cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur.
Aux ris, aux jeux, quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus sensible que Philomele,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour;
En vain Cérès, long-temps captive,
Ouvre son sein au dieu du jour:
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux;

L'amour d'une chere patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déja vu quatre printemps;
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instants;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême;
En aigrisse le sentiment?

Mais que dis-je? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes soupirs
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,

Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret;
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses peres,
Triste héritier de leurs miseres,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté,
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le ciel nous paroît plus beau:
Loin que sa tendresse varie,

Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse;
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés:
D'une région étrangere
La terre seroit moins légere
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains *.

Heureux qui, des mers atlantiques

* Trist., l. III, E. 3.

Au toit paternel revenu,
Consacre à ses dieux domestiques
Un repos enfin obtenu!
Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ses aïeux l'ont devancé!

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
Retient sous leurs propres lambris,
Possedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs:
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso, plus propice,
Lui promet l'immortalité:
Peu touché d'une isle charmante,
A Pluton, malgré son amante,
De ses jours il soumet le fil;

Aimant mieux, dans sa cour déserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux et puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant?
Ce noble amour dans la disgrace
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort et le danger:
A ta fuite il prêta ses ailes,
Toi * qui, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles,
Ame des vertus et des arts,
Soutient l'Homere dans les veilles,
Et l'Achille dans les hasards;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

---

* Dédale.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces stoïques errants,
Qui, méconnoissant la patrie,
Firent gloire d'en vivre absents?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel;
L'Erreur adora ces faux sages;
La Raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur autel.

Que tout le Lycée en réclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu.
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhorre, sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur:
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur!

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous!
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe

Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où regnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or!

III.

—

À M. LE DUC

DE SAINT-AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muse bergere,
Vole vers une aimable cour:
Tu n'y seras point étrangere,
Tes sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges
Charmoit les plus fiers conquérants:
Il est encor l'amour des sages;
Mais il n'est plus l'amour des grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asile,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste,

Un héros chérit tes lauriers;
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des chantres vantés d'Ausonie
Mécene fut le protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal
Au plaisir d'être leur Mécene
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encore Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'atticisme charmant;
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs?
Ose; ta candeur, ta houlette,
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira;
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton héros.
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots:

Digne fils d'un aimable pere,
Héritier de ses agréments,
Imitateur d'un sage frere *,
Héritier de ses sentiments;

Chargé des droits de la couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le trône,
On peut penser et vivre en roi.

Quand votre esprit tranquille et libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre
Je vois quels seront vos plàisirs.

* M. le duc de Beauvilliers, gouverneur des duchés de Bourgogne, d'Anjou, et de Berri.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils durent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur cour antique
Séjour des héros de Phébus:
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes génies
Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux asiles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles

Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces ;
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : Ici les graces
De Glycere inspiroient l'amant ;

Là du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons ;
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célebres
Vénus répand encor des pleurs ;
L'Amour sur leurs urnes funebres
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois et leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque

Il garde ce brillant flambeau
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, consolez-vous;
Un favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

IV.

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVEQUE DE TOURS.

Loin de moi, Déités frivoles,
Que la fable invoque en ses vers!
Muses, Phébus, vaines idoles,
Ne profanez point mes concerts!
Vérité, consacre mes rimes:
Sur tes autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens;
Fille du ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pese à ton poids mes purs accents.

Les vertus, et non pas la mitre,
Font la grandeur des vrais prélats:
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas,
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive opulence,

Occupe ces trônes sacrés
Où l'humble Foi, mere du Zele,
Plaça dans un temps plus fidele
Des pontifes plus révérés.

A cet auguste caractere
Un grand cœur répond autrement:
Il n'est le chef du sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités
Cet esprit, ces traits de lumiere,
Dont sur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Église antique,
Digne du Pontife immortel,
Ces pasteurs d'un zele héroïque,
Dont la cendre vit sur l'autel:
Assidus habitants des temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,
Et les premiers trônes des cieux.

Oh! qui te rendra ces oracles,

Église, immuable Sion?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidelle nation?
Comme une veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
Rastignac t'offre tous les traits;
Rempli du même esprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts:
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En pere, en apôtre, en héros.

Tout vit heureux sous son empire;
L'équité prononce ses lois,
Sur son front la douceur respire,
La bonté parle par sa voix;
Du pauvre il prévient la misere,
Dans lui l'orphelin trouve un pere,
L'innocence y trouve un appui;

Il protege l'humble mérite;
Et la vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrysostome,
Instruire et réformer les cœurs:
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise et force les esprits:
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmants;
Il aime que l'appât des rimes
Embellisse le sentiment:
Le beau seul a droit de lui plaire;
Censeur délicat et sincere,
Il en décide toujours bien:
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages
S'ils peuvent enlever le sien.

V.

SUR LA CANONISATION
DES SAINTS STANISLAS KOSTKA, ET LOUIS DE GONZAGUE.

Quel Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour?
Un plus beau soleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je? ce n'est plus la terre:
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris;
Un temple brille au sein des nues;
Là sur des ailes inconnues
J'éleve mes libres esprits.

De l'Éternel vois-je le trône?
Les anges, saisis de respect
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect:
Mais quoi! vers ce trône terrible,

A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la terrestre carriere,
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez, Vertus, et sur vos ailes
Enlevez leur char radieux;
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-dieux:
Ils vont; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au ciel dès long-temps leur marqua:
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur des harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces beaux cœurs;
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas:
Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrerent leurs combats.

Tout le ciel, ému d'alégresse,
Chante ces nouveaux habitants;
La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants;
La Vérité leur dresse un trône;
La Candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris,
Et, dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve et vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Élysée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté;
Vains songes de la poésie!
Le ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs, dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords?
Une secrette violence
Force ici ma lyre au silence;

Tous mes efforts sont superflus:
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs;
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas;
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux!

Fiers conquérants, héros profanes,

Pendant vos jours dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos sépulcres sont ignorés:
Par le noir abyme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort;
Tandis que, de leur sépulture,
Les saints régissent la nature
Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux;
Le ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe:
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis;
Rome a parlé; tout doit l'en croire:
Son oracle a marqué la gloire
De Stanislas et de Louis.

Peuples, dans des fêtes constantes
Renouvelez un si beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour;
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des anges
Consacre aux nouveaux immortels;

Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable et tendre,
Formez un nuage d'encens;
Deux jeunes saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissants:
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Être l'exemple de la terre,
Et donner au ciel des héros.

VI.

—

A UNE DAME,

Sur la mort de sa fille, religieuse à A***.

Une douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore
Chaque jour avant l'aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient et trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie
Moissonnée en son printemps;
Dans ces premieres alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;

Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs;
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs:
Hélas! un chagrin si tendre
Sera-t-il su de ta cendre,
Ombre encor chere à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le destin;
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient son butin;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La mort, dans sa vaste course,
Voit des parents éplorés
Gémir (trop foible ressource!)
Sur des enfants expirés;
Sourde à leur plainte importune,

Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle ministre,
L'affreux ennui, fier vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'est à tort que le Portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir;
Un deuil lent et léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit;
Mais se faisant au veuvage,

Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la tourterelle,
En vain la douleur fidelle
Veut conserver son dégoût;
Le temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant:
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,
Le temps essuya ses pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublîrons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le Temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,

Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger? dit-elle;
J'y songeai dès son berceau;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,
Vous êtes d'un vain secours;
Ce n'est que dans tes saints temples,
Grand Dieu! qu'est notre recours:
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste;
N'espérez rien des mortels:
Un consolateur vous reste,
Il vous attend aux autels.

Portez donc au sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere
Chrétienne dans ses regrets;
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours:
Il rompt nos plus tendres chaînes,
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort;
D'un monde que l'erreur vante
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins;
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'autel * alloit marcher:
Déja pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher,
L'encens, les fleurs, tout s'apprête;
Bientôt ta jeune conquête...
Mais quels cris? qu'entend-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un autel:
Depuis l'aube matinale

* Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.

La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes lois tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes élus,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur;
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur.
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Éclore et s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir!

VII.

—

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie au teint livide
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein;
L'insensible Oubli, l'Insolence,
Les sourdes Haines, en silence
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-temps tu fus épargnée;
Sur toi de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits:

Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès!

Naissons-nous injustes et traîtres?
L'homme est ingrat dès le berceau;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état;
Vieux, enfin, rendez-lui service,
Selon lui c'est une justice:
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime et qu'on suit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur et sans fruit?
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus séveres
Qui par des regles trop austeres
Tyrannisent leurs sectateurs?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits:

L'Amour-propre en secret s'oppose
A de reconnoissants effets;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'amitié;
Il rampe, adulateur servile:
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zele!
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.

Déja son œil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous sentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monstres le plus sauvage,

L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes si bas?
O ciel! que n'est-ce une imposture!
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré;
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles
Faudra-t-il, mortels bienfaisants,
Que vos mains, désormais stériles,
Ne répandent plus leurs présents?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire:
Il vaut mieux d'un soin généreux
Servir une foule coupable
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples
Dans vos dons désintéressés;
Aucun n'est exclus de leurs temples,

Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le soleil qui, dans sa carriere,
Prête aux vertueux sa lumiere,
Luit aussi pour le scélérat:
Le ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix?
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprends-tu, dans nôtre âge,
De ton antique aréopage
L'équitable sévérité!
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit loin de la patrie
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athenes,
Sur la justice de tes lois,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta république en rompt les droits?
Que de proscriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triste sort;
La méconnoissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie

Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa ville,
Thémistocle aux Athéniens:
« Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
« J'en sers à mes concitoyens:
« Pendant le tonnerre et l'orage
« Sous mon impénétrable ombrage
« La peur des foudres les conduit;
« L'orage cesse, on m'abandonne,
« Et long-temps avant mon automne
« La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble, et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale!)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abattus;
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir!
Ou, si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres!

O honte! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Oui. Que Seneque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphithéâtre romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté se change en joie:
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux;
Le premier, d'un cœur indomtable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage more
Cet esclave avoit fui les fers;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déserts,
Il avoit nourri sa jeunesse:
L'animal, ému de tendresse,
Reconnoît son cher bienfaiteur;
Un instinct de reconnoissance
Arme, couronne sa défense;
Il sauve son libérateur.

* Lib. II, Benef. ch. xix.

VIII.

—

AU ROI STANISLAS.

Frivole ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants?
Fuyez; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Graces;
Que le goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un héros chantez sans craindre;
Mêlez des fleurs à ses lauriers:
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides;
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du dieu de Claros:

Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces et sensibles
Qui nous font aimer les héros.

Tracez l'aimable caractere
D'un prince formé de vos mains:
Stanislas... Ce nom doit vous plaire;
Rappelez ses premiers destins:
Je vous vois, brillantes déesses,
Combler son cœur de vos largesses;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée;
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux potentats son sang l'égale:
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits?
Il possede une ame royale;
Que ne le vois-je au rang des rois!
Graces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du nord.

Mais déja l'alégresse éclate;
Il paroît, il est couronné;

Il charme l'austere Sarmate
Au pied du trône prosterné:
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice,
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des couronnes *,
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des rois.

Sur ces deux princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux;
Unis par leurs exploits sublimes,
Un temps les voit victorieux...
Mais quelle soudaine disgrace!
Charles tombe, son nom s'efface,
Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile!
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces!
Quand la Suede pleure son roi,
Pologne, le plus doux des princes
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance...

---

* Charles XII.

Sois son asile, heureuse France,
Séjour des rois dans leurs malheurs:
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée
Souvent un roi vit sans splendeur;
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone ensuite ou les trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur d'un malheur illustre
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste fortune,
N'enleve rien à la vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
Stanislas n'est point abattu.
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens et répare ton crime;
Le ciel t'en ouvre les chemins:
De son héroïque famille
Dans le sein d'une auguste fille
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des héros Bourbons:
Cette source illustre et féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux;
Et les souverains de la France
Compteront avec complaisance
Stanislas entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires
Aiment à couler sous ses lois,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ses graces, ses exploits;
Conserve sur tes vertes rives
Ces beautés champêtres et vives
Par qui ses yeux sont réjouis:
Sans doute le fier Borysthene
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers; et, pour les lire,
Grand roi, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flatté dans ma peinture:
Du fade encens de l'imposture

Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'est, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

IX.

—

SUR LA CONVALESCENCE

DU ROI.

Compagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barriere;
Ta lumiere immortelle a pénétré mes sens,
Et des cieux, avec toi, je franchis la carriere
Sur les ailes des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre,
Des Alpes à l'Escaut, et du Rhin aux deux mers,
Je vois ces champs heureux, cet empire célebre,
L'honneur de l'univers.

Tu parles; je les vois ces fidelles provinces
S'attendrir, s'embellir à son brillant récit;
Par-tout du plus grand roi, du plus chéri des princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il regne! que tout cede à la présence auguste
« D'un roi forcé de vaincre, et d'instruire les temps
« Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste
« Au char des conquérants!

« Moins sensible au renom que lui fait la victoire,
« Qu'au repos des humains, au bien de ses sujets,
« Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
« D'arbitre de la paix.

« Qu'il vive! que son regne et célebre et paisible
« Passe l'âge et l'éclat des regnes les plus beaux,
« Ainsi que sa sagesse et son cœur né sensible
« Surpassent les héros! »

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent,
Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil et de jeux et de fêtes!
Les arts, peuple brillant, servent tous tes desirs;

Ta vaillance commande au destin des conquêtes,
Et ton goût aux plaisirs.

O ciel! quel changement! Nymphe immortelle, arrête!
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu!
Tes rayons sont éteints; tout cede à la tempête:
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur!
Il cesse; le tumulte et des voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie?
Le cri de sa douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténebres:
Quel spectacle! quel deuil, citoyens et guerriers!
Tout gémit, tout frissonne, et des ombres funebres
Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement! où court ce peuple en larmes?
Que vois-je! un tombeau s'ouvre; ô douleur! je frémis.
Quel tombeau! je succombe aux plus vives alarmes;
Il est près de Louis.

Ciel! peux-tu l'ordonner! eh! quels sont donc les crimes
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux lois,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes
Qui t'adresse sa voix?

Occupé de Louis plus que du diadême,
L'État n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'empire des lis tutélaire génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un temps plus serein:
Un siecle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerriere
Sous les foudres de Mars l'exposoit en soldat;
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiere,
Et l'ame de l'état.

O bonheur! quelle aurore a dissipé les ombres?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu;
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres:
Louis nous est rendu!

Respirez, renaissez, provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports;

Employez vos clairons, triomphantes armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des rois.

S'il falloit, ô Destin! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele?
Quel roi fut plus aimé?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance,
Les maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés, suivis de la Contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté?
L'Esclavage, autour d'eux établissant la Feinte,
Chassa la Vérité.

Ainsi, toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, et sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussiere;
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets:
Le flambeau de la mort est la seule lumiere
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand roi, d'un plus heureux partage;
L'instant qui juge tout, et qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous et l'ame et le langage
De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un roi qui connoît le charme et la tendresse
Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
Que par-tout le héros alloit être admiré:
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

X.

SUR LA MÉDIOCRITÉ.

Souveraine de mes pensées,
Tes lois sont-elles effacées?
Toi, qui seule régnois sur les premiers mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'autels?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens:
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées;
Par-tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive maître de soi, sans asservir ses jours?
S'il en est, montre-moi ce sage;

Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, nymphe ingénue;
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé:
Quel ciel pur! quel paisible empire!
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la Fortune impérieuse
Porte et brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un port sûr et tranquille,
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité;
Dans un temple simple et rustique,
De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble déesse,
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus;
Là, sous tes lois et sous ton culte

Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sinceres vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire et les grands ne te suivirent pas.
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles et tendres poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talents.

Mais en vain tu fuyois la gloire;
La Renommée et la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des héros,
Mieux formés par tes lois stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois, loin des villes,
Les Fabrices, et les Camilles,
Et ces sages vainqueurs, philosophes guerriers,
Qui, du char de la dictature

Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, déité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs!
Par sa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horizon;
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du nord, ou celles du midi:
Rien n'altere sa paix profonde;

Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui:
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Écartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,
Vont réveiller les grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon;
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sut l'être
Sur le trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,

Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidele à ce sage systême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs:
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.

XI.

—

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPETRE.

Suspends tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux cieux.

Ingénieuses Rêveries,
Songes riants, sages Loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillants, troublez les villes ;
Plaisirs champêtres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence?

Ces lieux charmants sont-ils déserts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons et sous ces hêtres,
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs?

Quel son me frappe? une voix tendre
Sort de ces bocages secrets,
On soupire: pour mieux entendre
Entrons sous ces ombrages frais.
J'y vois une Nymphe affligée;
Sa beauté languit négligée,
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite,
Les Amours consolent ses maux;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux:
Foibles secours! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots:

D'Euterpe tu reçois les larmes:
Je vais quitter ces beaux vergers;
Aux champs françois perdant mes charmes,
Je fuis sur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies

Les chants vantés des bergeries;
C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne *[1] Ausonie
Banni mes premieres chansons,
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées:
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor *[2] sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs et touchants;
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs:
Mourant, il laissa sa musette
Au jeune amant de Timarete *[3].
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Élysée
Posséda Racan et Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,

---

*[1] On reproche les *concetti* et les pensées trop recherchées aux bergers italiens de Guarini, de Bonarelli, du cavalier Marini, etc.

*[2] Acteur des Bergeries de M. le marquis de Racan, né en Touraine.

*[3] Bergere des Idylles de M. de Segrais, né à Caen.

L'Idylle perdit ses attraits:
A peine la muse fleurie
D'un nouveau berger de Neustrie *
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté:
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'écho se tut épouvanté.

La bergere, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agréments;
Le berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentiments;
Et ce qu'on appelle l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux romans.

Leur voix contrainte ou doucereuse
Mit les Dryades aux abois;
Leur guitare trop langoureuse
Endormit les oiseaux des bois;
Les Amours en prirent la fuite,

* M. de Fontenelle.

Et vinrent pleurer à ma suite
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muses de cet empire,
Oh! si, sortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je soupire,
Ranimoit sa voix sur vos bords,
S'il quittoit sa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords!

A ces mots la déesse agile
Fuit au travers des bois naissants...
Viens donc, parois, heureux Virgile;
De vingt siecles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger françois, gagne un suffrage
Qui manque encore à tes accents.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta muse aura ton air charmant:
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît sous tout habillement;
Tout lui sied bien, rien ne l'efface;
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajustement.

Viens sur les Tyrcis de Mantoue

Réformer ceux de ce séjour;
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue:
Guidé par toi, l'enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme il parle aux Nymphes de cour.

Affranchis l'églogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art;
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse bergere
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légere,
Sans des coloris indiscrets;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau:
L'œil est choqué s'il voit reluire

Les palais, l'or, et le porphyre,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés;
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste et violence
Une sirene au ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scene tout inculte,
Mais par là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être berger avec eux.

Là ses passions en silence

Laissent parler la Vérité;
A la suite de l'Innocence
Là voltige la Liberté;
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui, la Vertu vit solitaire
Chez les bergers ses favoris;
Fuyant le faste et l'art austere,
Elle y badine avec les Ris.
Farouche vertu du portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris?

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'églogue rend ainsi les cœurs:
La raison sait que c'est un songe,
Mais elle en saisit les douceurs;
Elle a besoin de ces fantômes:
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.

ÉGLOGUES.

AVERTISSEMENT

SUR LES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere.
HOR.

CET ouvrage est moins une exacte traduction qu'une imitation hardie des Églogues de Virgile ; l'exactitude classique et littéraire ne sert qu'à rabaisser l'essor poétique. L'auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé et averti par le peu de succès de quelques traducteurs de différents poëtes ; traducteurs craintifs et scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur auteur ; mérite de pédant ou d'écolier. Pour trop vouloir conserver l'air latin à leur original, ils l'ont souvent privé des beautés que la langue françoise devoit lui prêter. Ils ont pris beaucoup de peine ; il en

falloit moins pour mieux faire : le vrai goût demande qu'on marche à côté de son auteur, sans le suivre en rampant, et sans baiser humblement tous ses pas. On doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, et les exprimer comme il auroit dû faire lui-même s'il avoit parlé notre langue. Le caractere libre de la poésie françoise ne se plie point volontiers à la précision du vers latin : ainsi on s'est mis au large, sans s'enchaîner aux termes ; on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du poëte, selon le besoin des transitions et les contraintes de la rime. On ne doit montrer son auteur que par les endroits avantageux : tous le sont à-peu-près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement. Il est des traits que les Graces accompagnent dans le texte, et qu'elles abandonneroient dans la version. Par exemple, la circonstance des mœurs d'Églé, dans la sixieme Églogue, et la joue enluminée

du dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le latin ; ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve ; mais elles ne présenteroient en françois qu'une idée basse et burlesque : ces légers retranchements sont rachetés et remplacés par un peu plus d'étude dans les endroits riants et favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changements dans les noms des bergers ; chose indifférente, et qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a crue nécessaire à nos mœurs et à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de bergers en des noms de bergeres ; par-là les sentiments sont ramenés dans l'ordre, l'amour se trouve dans la nature, et le voile est tiré sur des images odieuses et détestées, qui pouvoient cependant plaire au siecle dépravé du poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'Alexis : quelques personnes d'un goût délicat et d'une critique éclairée ont enhardi l'auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le préjugé reçu contre

les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, et auroit rendu aux sentiments de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir et de colorer.

ÉGLOGUE PREMIERE.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE.

MÉLIBÉE.

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez; mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie.
Seul vous ne quittez point cette terre chérie;
Et, quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amaryllis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse:
Oui, je mets ce héros au rang des immortels;
Le sang de mes agneaux rougira ses autels.
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts,

Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce dieu secourable;
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs et de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux!
Je suis traînant à peine, en cet exil funeste,
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste;
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans sa fuite a perdu son languissant agneau:
Déja dans ma douleur j'ai brisé ma musette:
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Hélas! souvent le ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux!
Trois fois (il m'en souvient) dans la forêt prochaine
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne;
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeler ces douloureux présages?...
Berger, quel est ce dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce héros tient sa cour;
Sa présence embellit un plus noble séjour;
Rome est ce lieu charmant: autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue.
Quelle étoit mon erreur! sur ses bords enchantés
Le Tibre voit briller la reine des cités:
Rome l'emporte autant sur le reste des villes

Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

MÉLIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux?

TITYRE.

La Liberté, berger, s'y montroit à mes vœux:
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices;
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices.
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur;
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur;
Sans aucun fruit pour moi ces fréquents sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux et de génisses;
Vainement j'implorois l'heureuse Liberté:
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'osai porter ma plainte au souverain du Tibre:
J'étois alors esclave; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement.
Pendant ces sombres jours la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée:
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les nymphes d'alentour;
Les échos des vallons, les pins, et les fontaines,
Rappeloient à l'envi Tityre dans nos plaines;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude

Je souffrirois encor la même servitude.
Dans ces maux Rome étoit mon unique recours,
Et ses dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours.
Là j'ai vu ce héros que chante ma tendresse;
Il est dans le printemps d'une belle jeunesse:
Allez, bergers, dit-il; conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs, et vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes;
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos miseres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos peres;
Vos troupeaux, respectés du barbare vainqueur,
Demeureront ici sous leur premier pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages
Pour périr de langueur dans des terres sauvages;
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoreront la fleur des saules et du thym.
Nos champs abandonnés vont rester inutiles;
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles;
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris;
Les amoureux soupirs des rossignols fideles
Les doux gémissements des tendres tourterelles,
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du dieu qui me procure un si doux avantage!
Le cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux?
Nos pasteurs pleurent tous une même disgrace:
Nous fuyons dispersés. Les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimas;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déserts voisins de la zone torride.
Compagnon de leurs maux, et banni pour toujours,
Sous un ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes si cheres,
Ni ce rustique toit hérité de mes peres!
O Mantoue! oh! du moins si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des soldats inhumains,
Désoleront ce champ cultivé de mes mains:
Étoit-ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?

C'en est fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur, et si beaux à mes yeux!
O guerre! ô triste effet des discordes civiles!
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des villes.
Troupeau, toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure:
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons;
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau: berger, suivez mes pas.
Thestile nous apprête un champêtre repas:
Le jour fuit, hâtons-nous; du sommet des collines
L'ombre descend déja dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve sur les airs.

NOTE.

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre...

Le pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges et les bienfaits d'Octavien César, qui, dans le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous le nom de Mélibée, un berger du Mantouan, banni de sa patrie, déplore ses disgraces.

II.

IRIS.

L'ASTRE brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Corydon, errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris; d'une plaine étrangere
Il vouloit dans son champ attirer la bergere:
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Corydon sans calmer son tourment.
Cet amoureux berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accents:
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause:
Il est l'heure du jour où tout ici repose;

Le moissonneur, tranquille à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Silvie et son berger goûtent le frais de l'ombre;
Privé de ces loisirs, et bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroît sensible;
Tout me plaint: votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Phyllis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos charmes,
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins de larmes.
Ah! ne comptez point tant sur vos belles couleurs!
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs:
La beauté n'est qu'un lis; l'aurore l'a vu naître,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? j'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux;
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace et l'air et les ondes;
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs;
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts;
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts;
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits:
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles.
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie;
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies;
C'est le dieu des bergers et de leurs bergeries.
Vous aurez sous vos lois un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau.
Cette bouche charmante et des Graces chérie
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous;
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux;
Tyrcis, près d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage.
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tyrcis,
Une belle houlette et des agneaux choisis:
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine;
Laure en sera jalouse, elle aimoit ces chevreaux:
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes;
Flore sur votre route assemble ses compagnes;

D'une moisson de fleurs les chemins sont semés;
De l'encens du printemps les airs sont parfumés:
Une nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, et remplit sa corbeille;
Sa main sait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune et tendre lis.
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif et doux;
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.
J'ai des myrtes fleuris; leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle:
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds;
J'en consacre souvent au dieu des tendres vers.

Mais que dis-je? insensé! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse?
J'étois libre autrefois, et mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur;
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie:
L'Amour, ce dieu cruel, a troublé mes beaux jours;
Ainsi l'Aquilon trouble un ruisseau dans son cours.

Ingrate! estimez mieux nos demeures champêtres;
Souvent des dieux bergers ont chanté sous nos hêtres.
Les déesses souvent ont touché nos pipeaux;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux:
Que la fiere Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.

Tout suit de son penchant l'impérieux attrait;
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret.
Le loup cherche sa proie autour des bergeries;
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries:
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets! vœux perdus! trop stérile tendresse!
Corydon, où t'emporte une indigne foiblesse?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois.
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages;
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages:
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris
Allons près de Climene oublier les mépris.

NOTES.

Corydon se plaint de l'insensibilité d'Iris, bergere d'un hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses campagnes.

Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux.

Fontaine de Sicile.

Des chants dont le dieu Pan sait charmer l'Arcadie.

Belle contrée du Péloponnese, consacrée autrefois aux déités champêtres, et dont les habitants, tous pasteurs, passoient pour les maîtres de la poésie bucolique.

III.

PALÉMON.

COMBAT PASTORAL.

PALÉMON, MÉNALQUE, DAMETE.

MÉNALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux.

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître;
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MÉNALQUE.

O bercail malheureux! depuis que nuit et jour
Lycas près de Climene est conduit par l'amour,
Oubliant ses moutons, et ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergere.
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous.
Ce pasteur mercenaire auquel il vous confie,
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret;
On vous connoît, Ménalque, on sait certain secret...
Rappelez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous sauve la honte.
Vous m'entendez: alors les déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MÉNALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas et sa vigne nouvelle?

DAMETE.

Quel berger ne sait point que sous ces vieux ormeaux
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux?
Rival de ce pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire;
Vous seriez mort enfin d'envie et de fureur
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MÉNALQUE.

Qu'entends-je? sur quel ton me parleroit un maître,
Si ce pâtre à tel point ose se méconnoître?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre.
Oui, j'ai pris ce chevreau; j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MÉNALQUE.

Vous, vainqueur de Damon! d'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître,
Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui?

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte;
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Éprouvons un combat de vers et de chansons:
Si le dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre génisse;
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau?

MÉNALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau:
S'il manquoit un mouton, j'essuierois la colere
D'une marâtre injuste, et d'un pere sévere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour,
Si le nombre complet se trouve à mon retour.
Mais je puis hasarder deux beaux vases de hêtre:
On voit ramper autour une vigne champêtre:
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits;
Du célebre Conon l'un ranime les traits,
L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde
A décrit les saisons et mesuré le monde:
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage;
Du même Alcimédon ce présent est l'ouvrage;
Le chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MÉNALQUE.

Palémon vient à nous; qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, et témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge; et, malgré vos mépris,
Je saurai me défendre et balancer le prix;
Ma muse en ces combats ne fut jamais craintive.
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes rivaux: la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon:
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure;
Philomele reprend ses airs doux et plaintifs;
L'amant des fleurs succede aux aquilons captifs.
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore:
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix;
Ces combats sont chéris de la muse des bois.

DAMETE.

Muses, donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons:
Il est tout, il remplit les cieux, l'onde, la terre,

Il dispense à nos champs les jours et les moissons.

MÉNALQUE.

Du jeune dieu que le Permesse adore,
Muses, chantons les honneurs immortels:
Des premiers feux du jour quand l'orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille, et d'une course agile
Elle fuit dans un antre, et s'y cache à demi.

MÉNALQUE.

Philis près de ma bergerie
Vient chaque jour cueillir des fleurs;
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour;
Ce couple heureux d'oiseaux fideles
Lui dictera les lois d'un éternel amour.

MÉNALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris;
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Chloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere!

Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux dieux ce que dit ma bergere;
Des plaisirs si charmants rendroient le Ciel jaloux.

MÉNALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Chloris, quand vous chassez dans les routes des bois;
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naissance:
Venez, belle Glycere, honorer ce beau jour;
Vous ferez l'ornement des concerts, de la danse,
Votre chant et vos pas sont conduits par l'Amour.

MÉNALQUE.

Chloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes.
Ah! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chere,
Craint le souffle fougueux des aquilons jaloux.

MÉNALQUE.

Ma Chloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride et languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons!

MÉNALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Écrit des vers d'un goût nouveau:
Savantes nymphes du Parnasse,
A ce héros savant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur!
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel et les parfums naissent en sa faveur!

MÉNALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les vers!
Qu'il asservisse au joug le renard indocile!
Qu'il préfere aux zéphyrs les vents des noirs hivers!

DAMETE.

Fuyez, jeunes bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs;
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée;
Un serpent est caché sous ces belles couleurs.

MÉNALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons;

Allez, un verd naissant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour:
Moi-même je languis au printemps de mon âge;
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

MÉNALQUE.

L'Amour ne me nuit point; j'ignore ses alarmes;
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissants:
Mais un sombre enchanteur, par ses funestes charmes,
Fait périr sans pitié mes agneaux innocents.

DAMETE.

De ce douteux débat la palme vous est due
Si vous savez m'expliquer en quels lieux
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horizon qui termine les cieux.

MÉNALQUE.

Au prix de vos chansons je souscris sans murmure,
Et sur Chloris je vous cede mes droits,
Si vous savez me dire en quel lieu la nature
Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire;
L'un et l'autre à mes yeux en emportent la gloire;
Et tout berger qui peut égaler vos beaux sons
Mérite comme vous la palme des chansons:
Renouvelez souvent en cadences égales

Le paisible combat de vos muses rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reste indécis.

NOTES.

Deux bergers chantent tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre; Palémon est le juge de ce combat.

Du célebre Conon l'un ranime les traits;

Géometre fameux de l'isle de Samos.

L'autre peint ce mortel dont l'adresse féconde...

Archimede de Syracuse.

Puisque Pollion veut bien être...

Il étoit alors consul, l'an 724 de Rome.

Si vous savez m'expliquer en quels lieux...

Le fond d'un puits.

Sur de naissantes fleurs grave le nom des rois.

La jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine. Ajax, selon la fable, fut métamorphosé en jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.

IV.

L'HOROSCOPE

DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SOEUR D'AUGUSTE.

Muses, pour ce beau jour cessez d'être bergeres;
Osez porter vos voix au-dessus des fougeres:
Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui;
Rendez par vos beaux airs les champs dignes de lui.
 Cieux! où suis-je enlevé? Quels superbes spectacles!
Un dieu par mes accents va rendre ses oracles.
 Je vois éclore enfin ce nouvel univers
Qu'a chanté la Sibylle en prophétiques vers;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée;
Du sein des cieux Thémis descend avec Astrée;
Saturne sur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux mortels les jours de l'âge d'or.
 Il est né ce héros pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre et de mois et d'années:
Tendre divinité, compagne des amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours,

Descendez sur ces bords; Apollon votre frere
Des Graces et des Arts y tient le sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant consulat
Va des siecles dorés voir renaître l'éclat.
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges
Des antiques forfaits effacent les vestiges:
Jupiter nous promet un heureux avenir;
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour dans cet enfant d'immortelle origine
Revivront les héros de sa race divine:
Sur l'univers paisible il régnera comme eux;
Il tiendra même rang dans le conseil des dieux.
Aimable Marcellus, la reine de la terre
Vient déja vous offrir l'acanthe et le lierre;
Elle pare son front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure et de fleurs;
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie;
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie;
Les bois ne portent plus les funestes poisons;
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
C'est peu: d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits seront plus beaux, la moisson plus féconde,
Lorsque vous apprendrez de vos aïeux vainqueurs
L'héroïsme guerrier, et la loi des grands cœurs;
Chaque Naïade alors versera de son urne
Des flots de pur nectar, comme aux jours de Saturne;
Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusque sur les buissons:

C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par degrés et suivront vos années.
Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers,
Nos campagnes encor se verront labourées,
Nos villes de remparts resteront entourées:
Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Tiphys,
Portera des guerriers sur les champs de Thétis;
Peut-être verra-t-on les murs d'une autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie:
Mais ces restes légers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
La Parque filera votre cinquieme lustre;
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux dieux de votre sang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre;
La paix au fond du Styx replongera la guerre;
Féconde également pour tous ses citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens:
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines;
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérets
Fixeront en tout temps et Bacchus et Cérès;
Les arts laborieux deviendront inutiles;
Les moutons, en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs;
Sur eux la pourpre et l'or formeront mille fleurs;

L'industrieux travail de la simple nature,
Sans les secours de l'art, produira leur parure.
Ils seront, ces beaux jours: du temple des destins
Une voix me transmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales sœurs, souveraines des âges,
Ont adouci leurs lois, et Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere;
Sans attendre le temps franchissez la barriere;
Partez, suivez la gloire, enfant chéri des cieux,
Du beau sang de Vénus rejeton précieux.
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
Le ciel est plus riant, Neptune est plus paisible;
L'univers assuré d'un siecle de bonheur
Applaudit au berceau de son restaurateur.
O jours! ô temps heureux! ô si les destinées
Étendoient jusque-là le fil de mes journées!
Auguste Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois consacrer les restes de ma voix;
Pour ces pompeux sujets ma muse rajeunie
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie:
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoûroit vaincu par mes chansons.
Commencez, heureux fils d'une mere charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente;
Par de justes retours comblez ses tendres vœux;
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.

Pour vous l'Amour éleve une jeune déesse
Dont il vous offrira la main et la tendresse:
Vivez, et que vos ans, égaux à nos desirs,
Soient remplis et filés par la main des Plaisirs.

NOTES.

Ce ne sont point des bergers qui parlent dans cette piece, c'est le poëte lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques uns le blâment d'avoir mis au rang des églogues un sujet si pompeux, et qui paroît plutôt du ressort de l'ode. Si Virgile eût été du sentiment de ses censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles églogues.

Un consul à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.

Pollion.

Sur l'univers paisible il régnera comme eux.

Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs interpretes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'héritier présomptif de l'empire, au seul Marcellus, neveu d'Auguste, et adopté par cet empereur, qui n'avoit point de fils.

Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie.

Ce vers et les trois précédents sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flotte qu'équipoient les triumvirs, Octavien et Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syra-

euse fut cette seconde Troie; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés : nous en devons la découverte au savant P. Catrou.

Du beau sang de Vénus rejeton précieux.

La fable romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Énée, fils de cette déesse.

Pour vous l'Amour éleve une jeune déesse.

Julie, fille d'Auguste. Marcellus épousa cette princesse. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce prince aimable, l'espoir et les délices de l'empire romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixieme livre de l'Énéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune héros.

V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Profitons, cher Mopsus, des moments précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux :
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace ;
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous :
Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux ;
Des zéphyrs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines :
Chantons sous ce feuillage, ou, si vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux ;
Une vigne sauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout temps elle fut consacrée :
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chansons
M'offriront un plaisir et d'utiles leçons.
Si mes vers sont moins beaux, pardonnez à ma muse

Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non, je sais qu'Amyntas ose seul dans nos bois
Vous disputer le prix du chant et du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez point surpris, dans son orgueil extrême
Ce berger défiroit le dieu des vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux;
En notre absence Egon gardera nos troupeaux.
Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie;
Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie,
Quand il perça d'un trait heureusement lancé
Le serpent qui tenoit son fils entrelacé;
Ou plaignez dans vos chants cette amante célebre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants;
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants.
J'ai fait de nouveaux vers; ils vous plairont peut-être:
Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses vers! qu'il chante! et jugez-nous.

MÉNALQUE.

De vos chants et des siens je sais la différence:
Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier,

Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter:
La Douleur fit les vers que je vais répéter;
Je les ai consacrés au berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'agneau négligera le cytise fleuri
Quand nous perdrons l'amour d'un berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus! en vain nos muses le regrettent,
Des pleurs sont superflus:
Je le demande aux bois, et les bois me répetent,
Il n'est plus! il n'est plus!
Destins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent sitôt dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits?
Je vois ses yeux éteints; sa mere inconsolable
Les arrose de pleurs,
Et ses cris vont apprendre au ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis! l'avide Proserpine
T'enleve avant le temps;
Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printemps.

O jour trois fois cruel! Quel deuil dans la nature!
Nous vîmes en ces bois
Le soleil sans clarté, la terre sans verdure,
Et les oiseaux sans voix;
Les ruisseaux, effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des sanglots;
L'horreur d'un triste bord, et les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots:
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet instant fatal,
Et de leurs belles eaux les sensibles Naïades
Troublerent le crystal;
Aux longs gémissements des Nymphes fugitives
Les échos attendris
Renvoyerent du fond des cavernes plaintives
De lamentables cris:
Alors aucun pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissants;
Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accents.
Il n'est plus de beaux jours, berger, depuis ta perte,
Plus de fête pour nous;
Palès ne chérit plus cette vigne déserte,
Elle fuit en courroux;
Nos prés sont défleuris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place des lis.

Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris;
Telle, aux raisins brillants dont elle est colorée,
La vigne doit son prix.
Daphnis dans nos cantons accrédita l'orgie
Et le thyrse divin;
Il chanta le premier en vers pleins d'énergie
Le puissant dieu du vin;
Il étoit les amours et la gloire premiere
Des bois et des hameaux:
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux!
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger;
Allons rendre l'honneur et les devoirs suprêmes
Aux mânes du berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs;
Paroissez, apportez de funebres offrandes,
Sous de noires couleurs:
Marchez sans chalumeau; renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès;
Sur ces autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets:
Élevez le tombeau du berger que je chante
Près de ces antres verds,
Et, pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers:

« Sous ce froid monument le beau Daphnis repose:
« Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose;
« Il étoit le pasteur d'un aimable troupeau,
« Lui-même étoit encor plus aimable et plus beau.
« Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
« Donnez des larmes à son ombre,
« Donnez des fleurs à son tombeau. »

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé; cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride voyageur
Quand pour se rafraîchir il trouve une onde claire,
Et pour se délasser une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour:
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour.
Je ne mets point sa perte au rang de nos désastres;
Daphnis déifié regne au séjour des astres;
Ses graces, ses vertus triomphent de la mort:
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.

Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes:
Bergeres et bergers, reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire:
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des dieux protecteurs de vos bois;

Il peut, porté sur les étoiles,
Contempler sans nuit et sans voiles
La marche et les clartés des célestes flambeaux:
Sous ses pieds il voit les nuages,
Les tonnerres et les orages,
Et les mondes divers, et l'empire des eaux.
Revenez, Jeux, Plaisirs, Naïades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades;
Que tout au dieu Daphnis applaudisse en ces lieux;
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos répete:
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des dieux.
Déja sous son naissant empire
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis;
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
Si nos hameaux ont su te plaire,
Sois, Daphnis, leur dieu tutélaire:
Ne porte pas tes soins sur les bords étrangers;
Procure-nous des jours tranquilles,
De belles nuits, des champs fertiles:
Sois le dieu des troupeaux et le roi des bergers;
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers immortels;
Suivi d'une fidelle troupe,

J'irai verser à pleine coupe
Et le lait et le vin sur tes nouveaux autels;
Dans les festins, dans l'alégresse,
Échauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux;
Les bergers unis aux bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marîront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune dieu, tes fêtes dureront:
On égalera tes louanges
A celles du dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure
Ou d'un zéphyr naissant, ou d'une source pure,
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes pasteurs;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre muse a charmé mon oreille:
Quel don peut égaler tant d'égards complaisants?

MÉNALQUE.

Mon amitié, berger, préviendra vos présents:
Recevez ce hautbois; il fut fait en Sicile;
Il est d'un bois choisi, d'un son doux et facile;
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette:
Agréez de ma main cette belle houlette;
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés;
J'y vais joindre un feston de myrtes enlacés:
Antigene s'attend que je l'en ferai maître;
Mais mon cœur en décide, et Ménalque doit l'être.

—

NOTES.

La mort d'un frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, et représenté sous le nom de Daphnis, fait le sujet de ce poëme. Mopsus, éleve du poëte, pleure Daphnis: Virgile, sous le nom de Ménalque, en fait l'apothéose.

Chantez Codrus mourant pour sauver sa patrie.

Dernier roi d'Athenes.

Chantez du tendre Alcon la pieuse industrie.

Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Érichthée que Minerve éleva elle-même à la campagne, et qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur roi.

Ou plaignez dans vos chants cette amante célebre...

Phyllis, fille de Lycurgue, roi de Thrace. Son amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappelé à Athenes par des raisons d'état: son absence fut longue; Phyllis le crut infidele; elle se donna la mort.

Palès ne chérit plus cette vigne déserte.

Déesse champêtre.

Daphnis déifié regne au séjour des astres.

L'apothéose seroit un peu outrée si le poëte n'en faisoit un dieu champêtre: Virgile a suivi l'exemple des poëtes grecs, qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.

VI.

SILENE.

Premier imitateur du berger dont la muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir je répete en ce bois
Les airs que les Amours jouoient sur son hautbois.
Pour chanter les combats et le dieu de la Thrace
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse;
Apollon, peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets:
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des champs accoutumés aux soupirs des musettes.
Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus, plus chers aux doctes fées,
Au temple de Mémoire érigent vos trophées!
Ma voix, trop foible encor pour chanter les héros,
Apprendra seulement votre nom aux échos.
Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des temps, passe aux races futures,
On lira que Varus et ses brillants honneurs
Etoient même connus au séjour des pasteurs.

Dans un antre champêtre, orné par la nature,
Sous des pampres fleùris, sur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes riants abandonnoit son cœur;
On voyoit près de lui sa couronne et son verre
Renversés sur un thyrse entouré de lierre;
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis et vaincus,
Quand deux jeunes bergers, Silvanire et Mnasile,
Troublerent à dessein la paix de cet asile.
Depuis long-temps Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants mystérieux;
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite:
La jeune Églé survient, et se joint aux pasteurs
Pour former au vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se réveille;
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille:
Vous l'emportez, dit-il, et je suis arrêté;
Je vois bien à quel prix on met ma liberté;
Vous voulez que des temps je vous chante les fastes:
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes;
Commençons cependant, contentons vos desirs:
Pour vous, je vous réserve, Églé, d'autres plaisirs.
Rompez, jeunes pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma muse docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter;
Ses liens sont brisés: il commence à chanter.

Aux sublimes accents de l'immortel Silene
Les vents, au loin chassés, ne troubloient pas la plaine;
Les ruisseaux s'arrêtoient et n'osoient s'agiter;
Les échos admiroient et n'osoient répéter;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas léger ses brillantes cadences.
Le rivage d'Amphrise et le bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon;
Le sombre roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Eurydice:
Mais la voix du vieillard cher au dieu des raisins
Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encore; une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'atomes confondus,
Dans les déserts du vide au hasard répandus;
Ce néant eut sa fin; l'univers reçut l'être:
Des atômes unis le concours fit tout naître;
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps;
Les plaines de Cybele et les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs sous la sphere éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.

Quel spectacle pompeux! du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore,
Pour la premiere fois ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire aux yeux charmés l'empire du soleil!

Bientôt ce dieu fécond, ame de la nature,
Du monde, obscur sans lui, fit briller la structure,
Et donna, de son char élevé sur les airs,
Du jour et des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect, riche et fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée;
Elle enfanta les fleurs, les premieres moissons,
La vigne, les vergers, les bois, et les buissons;
Un peuple d'animaux erra dans nos montagnes;
Les troupeaux, moins craintifs, peuplerent les campagnes;
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitants:
Ainsi, poursuit Silene, on vit naître les temps.
 Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,
Virent du siecle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfants de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les autels;
La Vertu fugitive, aux jours de Prométhée,
Reprit son vol aux cieux d'une aile ensanglantée:
Par le dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde submergé.
L'époux seul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en silence il peupla les déserts
Sur les vastes débris du premier univers.
 Ainsi chante Silene, ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;
Par Mnémosyne instruit des faits de tous les temps,
Il en peint aux bergers mille traits éclatants.

Il plaint le jeune Hylas long-temps pleuré d'Alcide :
Une nymphe l'entraîne en sa grotte liquide ;
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hylas ne répond plus, sa perte est sans retour.
L'éloquent demi-dieu chante ensuite et déteste
Du monstre des Crétois la naissance funeste ;
Il chante cette reine, épouse de Minos,
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux.
Des filles de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains gémissements insulterent les nues ;
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Crete égalé les horreurs.
O honte! ô crime affreux! quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaé? qu'attends-tu dans ces plaines?
Le taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs ;
Épris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.
Chastes nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire sous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monstre, et vengez en ce jour
Les lois de la nature, et l'honneur de l'amour.
Pour égayer ses vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hippomene ;
Il décrit les fruits d'or dont l'éclat enchanteur
Sut soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.

Des sœurs de Phaéton il chante la tendresse:
Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse
Conduit par une muse à la cour d'Apollon,
Et reçu par ce dieu dans le sacré vallon:
A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire;
Linus, ce beau berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier:
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre;
Le pasteur Hésiode en fut le premier maître,
Avec elle il chanta les immortelles sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs:
Attirés par ses sons, du sommet des montagnes
Les cedres descendoient au milieu des campagnes.
Pour charmer comme lui ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré;
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux filles de mémoire.
Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nisus la couronne et le jour.
Il peint cette Scylla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les nochers gémissants, et les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le tyran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace;
Il décrit les horreurs et le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, au sortir du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau:

Pour fuir ces lieux sanglants, Philomele vengée
Prend un nouvel essor, en rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole, et traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine et tendre
Qu'aux deux bergers charmés le vieillard fit entendre?
Du souverain des vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords,
Instruisit les échos à redire la plainte
Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille zéphyrs portoient jusques aux cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit, terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les pasteurs de l'aimable Silene.

NOTES.

Silene instruit deux bergers; il leur chante l'origine et la formation de l'univers, né du concours fortuit des atomes, selon le systême d'Épicure. Il leur raconte ensuite différents traits de l'histoire des siecles fabuleux. Quelques critiques condamnent encore ici Virgile, et prétendent que la matiere de ce poëme est trop élevée pour l'églogue: d'autres justifient le poëte, et pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la poésie bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile pastoral. Je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, sur-tout pour le Silene. Cette piece ne renferme rien qui ne soit à la portée des bergers, qu'on doit supposer cultivés, polis, et

d'nne imagination exercée aux idées poétiques, tendres et riantes.

Premier imitateur du berger dont la muse...

Théocrite.

Apollon, peu facile à ces hardis projets...

Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre pastoral. Ce prince aimoit à se voir désigné sous le nom et les attributs du dieu de la poésie.

Que d'autres, ô Varus, plus chers aux doctes fées...

Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce poëme. Il fut ensuite célebre par ses malheurs et par la perte des trois légions qu'il commandoit en Allemagne, et qu'Arminius défit dans la forêt de Tomberg.

Des filles de Prætus les fureurs sont connues.

Lysippe, Iphianasse, et Iphione, filles de Prœtus et de Sthénobée, se vanterent d'être plus belles que Junon. La déesse, jalouse et irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en vaches.

Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse...

Cornélius Gallus, poëte, ami de Virgile.

Quand l'heureux Eurotas, arrêté sur ses bords...

Fleuve voisin de Lacédémone.

VII.

MÉLIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRCIS, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Sous de frais alisiers Daphnis étoit assis:
Près de lui deux bergers, Corydon et Tyrcis,
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages;
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine;
Le hasard m'amena vers le lieu de la scene:
(Je cherchois mon belier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrtes loin des vents.)
« Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
« Un belier vagabond, que vous cherchez, sans doute,
« Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
« Que le soir va conduire aux sources de ces eaux:
« Partagez avec nous sur ces rives fécondes
« Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.

« Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret,
« Coule plus lentement, et s'éloigne à regret;
« A nos yeux enchantés son crystal représente
« D'un ciel riant et pur la peinture flottante:
« Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs
« Joint aux chants des oiseaux des sons doux et flatteurs. »
Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres soins m'appeloient; mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail;
En faveur des bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes lois des muses pastorales,
Tour-à-tour ils formoient des cadences égales;
Dans ses chansons Tyrcis parut trop plein d'aigreur:
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, déités d'Hippocrene,
Formez aussi mon goût aux plus aimables vers;
Je suspends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRCIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame et la vie,
D'un lierre immortel, muse, parez mon front;
Que le pâle Codrus en expire d'envie;
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des chasseurs, agréez mon hommage,
D'un cerf sur votre autel j'ai suspendu le bois;
D'un porphyre brillant j'ornerai votre image,

Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRCIS.

Tous les ans d'un lait pur une coupe t'est due,
Priape; c'est assez pour un dieu tel que toi:
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
Toi dont le plus beau cygne envîroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRCIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux, et mes présents,
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne,
Si les jours loin de toi ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printemps est fini: les troupeaux aux lieux sombres
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs;
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres;
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRCIS.

Quand l'hiver revenu nous chasse des bruyeres,
Mon foyer me défend du souffle des Autans,
Je le crains aussi peu qu'un loup craint des bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le printemps.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes:
Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui;

Mais si ce beau berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRCIS.

Tout languit dans nos champs quand Phyllis est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le soleil;
Dès que Phyllis revient, la terre est plus riante,
Le soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au dieu Pan, le pampre au dieu d'automne,
Le laurier à Phébus, et le myrte à Cypris:
Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne;
Il plaît à ma bergere, il mérite le prix.

TYRCIS.

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin:
Mais la jeune Phyllis les orne davantage
Quand elle y vient cueillir les présents du matin.

MÉLIBÉE.

Des deux bergers rivaux telle fut la dispute;
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte.
En vain le fier Tyrcis jugea son chant vainqueur;
Corydon enleva mon suffrage et mon cœur.

NOTES.

Ce beau fleuve, en baignant ce bocage secret...

Le Mincio, riviere du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.

Vous qui formez Codrus, déités d'Hippocrene...

Poëte illustre, ami et contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.

Fuis-moi, comme l'on fuit les poisons de Sardaigne.

L'isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliere; ceux qui en avoient mangé mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on appelle un ris forcé, *ris sardonien.*

L'arbre chéri d'Alcide orne bien un rivage.

Le peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux enfers.

VIII.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

Amour, dieu des bergers, toi qui regles leurs sons,
De Damon et d'Atis redis-moi les chansons;
Quels airs formoit leur voix, lorsque pour les entendre
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer?
Soutiens mes foibles chants, ô toi que la Victoire
Ramene à nos desirs sur l'aile de la Gloire:
Jeune triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je saurai chanter tes exploits éclatants?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ose essayer l'héroïque trompette:
Sous tes yeux autrefois ma muse, jeune encor,
Vers le double côteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,

Elle veut les finir sous tes brillants auspices:
Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs,
Du chantre d'Ilion imitant les beaux vers,
Te marque au rang des dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre et des fleurs.

La nuit disparoissoit; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit sur le thym,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin;
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t-il les beaux jours? il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du soleil renaissant trop lente avant-courriere,
Étoile que chérit la mere des Amours,
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours.
Victime des rigueurs d'une amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle.
Ciel! je m'en plains à toi. Souffrez-vous, immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos autels?
« Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie
« Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Pour fuir le dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux:

Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa bergere;
Il tira des soupirs de leur tige légere;
Du Ménale à l'instant les fideles échos
Répéterent les sons des premiers chalumeaux.
« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Le croirai-je, grands dieux! Quoi! pour d'autres amours
Daphné quitte Damon! je la perds pour toujours!
Trop crédules amants, fiez-vous aux bergeres;
Idolâtrez encor ces beautés mensongeres.
Daphné chérit Mopsus! quelle étrange union!
Ainsi, que la brebis s'unisse au vieux lion,
Que les chiens de Diane et les biches craintives
Viennent bondir ensemble, et boire aux mêmes rives;
Après l'affreux hymen qui cause mon trépas,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas.
Prépare, heureux rival, cette charmante fête;
Aux autels de Vénus va mener ta conquête;
Triomphe, et par tes vœux hâte la fin du jour,
L'instant du sacrifice, et l'heure de l'amour.
« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Quel caprice! quel choix! pour cet indigne époux
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux?
Le ciel protege-t-il les bergeres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! si les dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.

« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs:
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naissante beauté savoit déja charmer;
Mon cœur déja sensible apprenoit à t'aimer;
Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone;
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux;
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes:
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes!
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir!
Devois-tu naître, amour, si tu devois finir?
« Poursuis, Muse; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu:
Hélas! je te croyois un enfant ingénu;
Mais, cruel! tu n'es point, non (j'en crois mes disgraces)
Ni le fils de Vénus, ni le frere des Graces;
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau,
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau;
Dans le sein d'Alecton, monstre! tu pris naissance;
Une horrible lionne allaita ton enfance;
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimas;
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.

« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mere à ses fils a pu ravir le jour;
Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée? Amour, voilà tes crimes!
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.
« Poursuis, Muse ; au chagrin qui va finir ma vie
« Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie. »
C'en est donc fait! Daphné s'est unie à Mopsus.
Que tout change; non, rien ne m'étonnera plus;
Que Flore aime l'hiver, que les hiboux funebres
Chantent mieux que le cygne, et craignent les ténebres;
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte;
Mon cœur déja flétri sent sa mortelle atteinte:
Croissez, belles forêts; adieu, charmants déserts;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers;
Muse, apprends-le à Daphné; pars, vole à la cruelle;
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile.

Quels airs chantoit Atis? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantements d'une amante en courroux:
Atis d'un bois voisin avoit vu le mystere;
Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

ATIS.

Commençons, chere Isis; présente aux immortels

Cette coupe sacrée, et dresse trois autels:
Aux secrets de mon art unis ton assistance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance:
Brûle sur ce bûcher la verveine et l'encens;
Ma voix va proférer de suprêmes accents.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Tout subit de mon art l'inévitable loi;
Vainqueur de la nature, il la remplit d'effroi;
A mon gré le ciel tourne, et la terre tremblante
Voit descendre le char de la lune sanglante.
Circé retint par l'art des magiques accords
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Isis, sois attentive au mystere secret:
De Daphnis fugitif place ici le portrait:
Je le dois couronner de ces trois bandelettes;
J'y suspends en festons trois rangs de violettes;
Je le porte trois fois autour de trois autels;
Ce nombre fut toujours chéri des immortels.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Forme trois nœuds, Isis, et chante en les formant,
« Que Vénus soit propice à ce lien charmant. »
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,

La cire s'attendrit près des mêmes brasiers;
Ainsi, que pour moi seule attendri, doux, sincere,
Daphnis soit endurci pour toute autre bergere.
Cieux, enfers, unissez vos secours à mes vœux;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Non, non; perdons l'ingrat; qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer sans me donner d'amour:
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un taureau que fuit une génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix.
De la foi des amants trompeurs et foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages?
Brûlez, disparoissez, chers et tristes présents,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Un savant enchanteur aux rives de Colchos
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux.
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrents les déités superbes:
Par leur secours vainqueur l'amante de Jason

Conquit à son héros la brillante toison:
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même;
Dans l'horreur de la nuit autour des monuments
Il erre, il soumet tout à ses enchantements;
Des portes du trépas et des royaumes sombres
Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les ombres;
Vers leurs sources j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guérets les épis transplantés.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Le cruel ne vient point. Que servent mes accents?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuissants?
Tentons un dernier charme: Isis, prends cette cendre;
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre:
Répands-la loin de toi, sans y porter les yeux:
Ici peut-être enfin le ciel m'aidera mieux.
« Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
« Ramenez mon berger, ou chassez ma tendresse. »
Que vois-je? dieux du Styx, seriez-vous moins cruels?
Quel présage brillant embellit ses autels!
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même;
Dois-je m'en croire? Hélas! on croit tout, quand on aime!
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour;
Le chien de mon berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mystere
Fais succéder, Amour, les charmes de Cythere.

NOTES.

Soutiens mes foibles chants, ô toi que la victoire...

Octavien César; il venoit de la bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus et de Cassius, meurtriers de Jules-César.

Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs...

Il annonce l'Énéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle que porte le texte.

Il répéta ces vers qu'avoit dits la bergere.

Cette piece a beaucoup de l'air de la seconde idylle de Théocrite, où Siméthée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la magicienne de Virgile.

IX.

MOERIS.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville?

MOERIS.

Hélas! ici bientôt je n'aurai plus d'asile.
Ciel! à tant de malheurs si j'étois réservé,
A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé?
« Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une autre terre;
« Ton champ devient le mien par les lois de la guerre. »
Berger, tel est mon sort: vous voyez ces chevreaux,
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux;
Mais plaise aux dieux pasteurs, souverains des prairies,
Que ce présent forcé nuise à ses bergeries!

LYCIDAS.

Un berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers,
Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MOERIS.

Il est vrai; mais tout change, et nos vers sont perdus;
Les paisibles hautbois ne sont plus entendus;
Le son tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les muses des bois craintives et muettes;
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la colombe à l'aspect de l'autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
J'aurois déja subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce?
Ménalque, cher pasteur, délices de nos champs,
Ah! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants?
Qui loueroit comme toi les nymphes bocageres,
Les amours des bergers, les attraits des bergeres?
Quel autre chanteroit des vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le dieu recueillit tes muses fugitives?
Mais insensiblement mon troupeau reste au loin:
Jusques à mon retour, Tityre, ayez en soin;
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,
Évitez du belier la corne meurtriere.

MOERIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.
« Je veux t'offrir des vers que Phébus même avoue,
« Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue.
« O déplorable ville! ô champs abandonnés!
« Ne vous verrai-je plus féconds et fortunés?
« Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
« Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone. »

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les vers.
De grace, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs;
Ainsi du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes et saines.
Chantez: moi-même aussi j'ai fait quelques chansons;
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos bergeres souvent ont vanté ma musette;
Mais je n'ose me dire ou me croire poëte:
Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux
Il faut pouvoir chanter les Césars et les dieux;
Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MOERIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers;
Un pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix;
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois;

Sur ces rives fécondes
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les ondes
Fixe encor ton séjour?

De l'alcyon tranquille
Zéphire au sein des airs
Soutient d'une aile agile
Le berceau sur les mers;
Cette jeune fougere
Où paissent mes moutons
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours;
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux amours.
Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix:
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers:
Je n'en sais que le chant, rappelez-m'en les vers.

MOERIS.

« Des astres trop connus n'observons plus les routes ;
« L'ame du grand César, astre plus radieux,
« Répand ses feux brillants sur les célestes voûtes,
« Et la fécondité sur ces aimables lieux.
« Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice
« Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
« Et les arbres plantés sous son fertile auspice,
« Auront encor des fruits pour nos derniers neveux. »
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage;
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge:
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'est plus, tout cede à la vieillesse.
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs:
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'est plus propre à former de vive mélodie;
Des vers que je savois lé souvenir m'a fui:
Au retour de mon fils vous les saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre;
Je sais que votre chant est encor vif et tendre:
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux, favorisent nos voix;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage:
Nous avons déja fait la moitié du voyage;

Déja de Bianor j'aperçois le tombeau;
Des bergers pour l'orner dépouillent un ormeau:
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant;
L'ennui du voyageur se charme par le chant.

MOERIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville
Avant que le soleil s'ouvre l'onde tranquille;
Il va finir sa course, et son char plus penchant
Semble déja toucher aux portes du couchant.

NOTES.

Cette églogue nous rappelle la premiere. Le pere de Virgile ne put long-temps jouir en repos du bienfait de César, ni du privilege dont il est parlé dans le Tityre. Il fut chassé de sa terre par Arius, officier des légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris il raconte ici son infortune au berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses protecteurs sur cette nouvelle violence.

Quel sujet, cher Mœris, vous conduit à la ville?

Mantoue.

Par votre fils Ménalque au dieu de Rome offerts.

Virgile.

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus.

C'est le même dont il est parlé dans la sixieme églogue.

Si vous étiez, hélas! moins voisins de Crémone.

Après la victoire remportée sur Cassius et Brutus, les triumvirs distribuerent à leurs soldats les territoires des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de Jules-César : Crémone étoit de ce nombre; ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, à celles même qui n'étoient point coupables; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le triumvirat.

« L'ame du grand César, astre plus radieux...

Après la mort de Jules-César une comete parut au ciel; le peuple crédule la prit pour l'ame de César.

Déja de Bianor j'aprçois le tombeau.

Le fondateur de Mantoue.

Cédez-moi ce fardeau, chantez même en marchant.

Les chevreaux dont Mœris a parlé.

X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile:
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs;
De ma muse champêtre il exige des vers:
Puis-je les refuser? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse; et, pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite et des ondes ameres
Que vos ondes toujours coulent douces et claires;
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux!
Chantons: tout s'attendrit; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives;
L'amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ses antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phébus, Nymphes, dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour?

Ah! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives;
Sans doute, au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon;
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries;
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries;
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.
  Seul, et de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie:
Un troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son berger mourant:
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux poëte;
Amphion, Adonis, ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille pasteurs;
Par des soins complaisants cette troupe attristée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée:
Inutiles efforts! Phébus même, attendri,
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le dieu, quel fol amour t'enchante!
Ta Lycoris te fuit; cette volage amante,
Fidele à ton rival, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre, et l'horreur des frimas.
  Avec Faune et Silvain, Pan, le dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes:
Quel désespoir, dit-il, berger infortuné!
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné?

L'Amour n'est point sensible à tes vives alarmes;
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes;
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs:
L'abeille vit de fleurs, l'amour vit de soupirs.

De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence;
D'une voix presque éteinte il dit en soupirant:
Derniers témoins des maux d'un berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asile à mes cendres;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas! de mon destin que n'ai-je été le maître?
Sous vos paisibles toits si le ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau;
Dans vos champs où l'Amour a creusé mon tombeau,
Occupé parmi vous au soin des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constants,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps:
J'aurois aimé sans crainte une simple bergere;
Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire:
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité;
Sur la mousse et les fleurs souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté;
Le mien par elle-même auroit été chanté.

Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmants rivages?
Les Ris au vol léger peuplent ces verts bocages;
Plus heureux que les dieux j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.
Vains souhaits! tu me fuis. Où pourrai-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il... Quel souvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle! aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre amant, et loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie.
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimas;
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas;
Et vous, Zéphyrs, Amours, suivez-la sur ces rives,
Des chaînes de l'hiver tirez leurs eaux captives;
Que la riante Flore établisse sa cour
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.
Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie.
Que ne puis-je me fuir? Dans les antres des ours
Allons ensevelir et ma flamme et mes jours:
Là, cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi;
Je chercherai des bois aussi tristes que moi:
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées
Que jamais nul troupeau, nul berger n'a foulées;
Mes larmes grossiront vos torrents fugitifs;
J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs;

Sur vos jeunes cyprès du fer de ma houlette
J'écrirai les amours que ma muse regrette;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets:
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées;
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je! pourquoi changer mes jours en nuits?
Fuyons la solitude, empire des ennuis;
Sans craindre les rigueurs d'Éole et des Hyades,
Suivons plutôt Diane et les vives Dryades;
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts;
Le chevreuil égaré tombera sous mes traits:
J'y cours... J'erre déja dans des routes sauvages;
Un cerf part, il s'élance à travers les feuillages...
J'entends les sons du cor joints aux voix des chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs:
Viens, suis-moi, Lycoris... Ah ciel! que dis-je encore?
Quel nom m'échappe? Amour, en vain donc je t'abhorre!
Dieu cruel! n'est-il plus d'asile sous les cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux?
Par-tout je te retrouve, aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes.
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus,
Bergers, chasseurs, guerriers, vous ne me charmez plus;
J'essuîrois vos travaux et vos courses pénibles
Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles;
En vain je voguerois sur l'Hebre impérieux,
Ses flots lents et glacés n'éteindroient point mes feux;

Quand, pasteur d'un troupeau de l'ardente Libye,
Dans ses sables brûlants j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers et mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne;
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos airs; Muses, sortons des bois:
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire:
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris;
Que par eux cet amant console sa tristesse;
Qu'il en pese le prix au poids de ma tendresse:
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps;
Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.
Retournons au bercail, c'est trop chanter à l'ombre:
Partez, moutons; déja la campagne est plus sombre;
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la Nuit fend les airs sur l'aile du Sommeil.

NOTES.

Le poëte, sous des images pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythéris, actrice fameuse du théâtre romain, qui avoit beaucoup d'esprit et de goût. Elle est ici appelée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans

ses élégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'églogue, Virgile fait un berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythéris.

Aux antres du Lycée, attirés par tes pleurs...

Montagne de l'Arcadie.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRÉCIEUX jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de sujet et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumieres de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre, image des cieux.
L'homme étoit ce qu'il devoit être;
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles,
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquietes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'Intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête;
Les combats étoient des concerts;
Une amante étoit la conquête;
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau, qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les Crimes, les pâles Alarmes,
Ne marchoient point devant ses pas;
Il n'étoit point suivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La bergere, aimable et fidelle,
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux;
La jonquille et la violette
Étoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas,
Et sur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.

O regne heureux de la nature!
Quel dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, Égalité, Droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Sort des bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimere?
Ce charmant siecle a-t-il été?
D'un auteur témoin oculaire
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes, sur cet âge
Par-tout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos aïeux;
En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

On ne trouvera peut-être pas déplacés ici les vers suivants de J. J. Rousseau. Le philosophe de Geneve fut tellement ému à la lecture du Siecle Pastoral, qu'il entreprit de donner une suite à l'idylle de Gresset.

Mais qui nous eût transmis l'histoire
De ces temps de simplicité?
Etoit-ce au temple de Mémoire
Qu'ils gravoient leur félicité?

La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir;
Et sans songer à la décrire,
Ils se contentoient d'en jouir.

Des traditions étrangeres
En parlent sans obscurité ;
Mais dans ces sources mensongeres
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes,
Dans ces regrets trop superflus,
Qui disent dans ce que nous sommes
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savant des fastes des âges
Fasse la regle de sa foi ;
Je sens de plus sûrs témoignages
De la mienne au-dedans de moi.

Ah ! qu'avec moi le ciel rassemble,
Appaisant enfin son courroux,
Un autre cœur qui me ressemble !
L'âge d'or renaîtra pour nous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME.

Odes.

FIN DE LA TABLE.





